

TARA SUE ME

l'impudique



la soumise
VOLUME 6

Red Velvet

© 2015 Tara Sue Me

Publié pour la première fois aux États-Unis sous le titre
The Exhibitionist en 2016 par New American Library,
un département de Penguin Group (USA) Inc.

© Hachette Livre (Marabout) 2016 pour la traduction française.

ISBN : 978-2-501-11427-1

Du même auteur :

La soumise, vol. 1 de la série « La soumise », Red Velvet, Marabout, 2013

Le dominant, vol. 2 de la série « La soumise », Red Velvet, Marabout, 2014

L'apprentie, vol. 3 de la série « La soumise », Red Velvet, Marabout, 2014

L'appât, vol. 4 de la série « La soumise », Red Velvet, Marabout, 2015

La novice, vol. 4.5 de la série « La soumise », Red Velvet, Marabout, 2016

Le collier, vol. 5 de la série « La soumise », Red Velvet, Marabout, 2015

Abby

Une odeur de sexe envahit la pièce. La tension érotique était à son comble. La plupart des femmes présentes devaient rêver d'être à la place de la jolie rousse, songeai-je. Debout devant Cole Johnson, un dominant expérimenté et nouveau venu dans le groupe, la soumise tremblait de tout son corps menu. Elle avait beau être entièrement vêtue, elle laissait entrevoir une vulnérabilité que je connaissais trop bien.

Nous assistions à une soirée privée. Nathaniel se tenait derrière moi, parlant très bas, même si nous nous trouvions un peu en retrait.

— D'après Daniel, elle a des problèmes de concentration, me glissa-t-il à l'oreille. Il espère que cette séance avec Cole va la libérer.

— Devant tout ce monde ? J'en doute.

— On verra bien.

Nous étions trop loin pour entendre ce que disait Cole. Sa soumise détourna brièvement les yeux pour les poser sur l'assistance. Mauvais point. Vif comme l'éclair, Cole lui attrapa le menton et l'obligea à lui faire face.

— Regardez-moi, ordonna-t-il d'une voix basse, lourde de menaces.

— Il doit croire que si elle arrive à se concentrer en public, elle y parviendra n'importe où et n'importe comment, expliqua Nathaniel.

Il avait sans doute raison. La petite rousse semblait avoir définitivement perdu l'envie de se laisser distraire. Cole lui posa les mains sur les épaules et entreprit de lui masser lentement les bras de haut en bas sans la quitter des yeux. N'importe quelle femme se serait embrasée sous le feu de ce regard et aurait été incapable de penser à quoi que ce soit d'autre.

Il recula d'un pas avant de reprendre la parole.

— Enfoncez-vous dans la tête que vous et moi sommes seuls au monde. Compris ?

— Oui, Monsieur, répondit-elle d'une voix à peine audible.

— Plus fort. Exprimez-vous clairement.

— Oui, Monsieur, répéta-t-elle avec plus d'assurance.

— Sauf ordre contraire, vous me couvrez des yeux toute la soirée.

— Oui, Monsieur.

— Quel est votre code secret ?

— Rouge, Monsieur.

— Merci. Retirez le haut.

Elle baissa la tête et retint sa respiration.

— Premier avertissement, soumise, fit Cole. Décrivez-moi ce que vous venez de faire.

— J'ai regardé par terre, Monsieur.

— Au lieu de ?

— Ne pas vous quitter des yeux.

Cole acquiesça.

— Enlevez votre chemisier.

Cette fois, elle ne se laissa pas démonter, elle le déboutonna et le fit glisser sur ses épaules. Il tomba sur le sol en un petit tas soyeux.

— Très bien, approuva Cole. Le soutien-gorge maintenant.

En tant que soumise, j'avais assez d'expérience pour reconnaître une hésitation, ayant moi-même connu les affres de l'indécision plus souvent qu'à mon tour. En revanche, il y avait toujours quelque chose à apprendre comme observatrice. Voir les choses de l'extérieur était riche d'enseignements.

Cole avança d'un pas.

— Dans la liste que vous avez remplie, qu'avez-vous noté en face de « nudité en public » ?

— « Clause non rédhibitoire », Monsieur.

— Et comment devrais-je interpréter votre hésitation autrement que comme un refus ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— C'est parce qu'il n'y a pas d'autre explication. Deuxième avertissement. Ôtez votre soutien-gorge.

En vitesse, elle joignit les doigts dans le dos pour le défaire. Quant à moi, je me laissais distraire par les mains de mon mari qui s'activaient sur mon corsage.

Il se mit à me caresser les seins.

— Vous aimez regarder, n'est-ce pas ? susurra-t-il d'une voix rauque.

— Surtout lorsque vous me taquinez, Maître.

— Ça vous plaît ?

Je devinai la façon dont il avait dû interpréter mes propos.

— Euh, eh bien...

Il gloussa.

— Trop tard. Je vais prendre un immense plaisir à vous taquiner ce soir, mais pour le moment, concentrons-nous sur Maître Johnson.

Cole avait lié les bras de sa soumise au-dessus de sa tête. Deux martinets identiques gisaient sur un sac, un peu à l'écart. Je devinai qu'il avait prévu une démonstration de fouet florentin.

Cole s'empara des instruments et commença par de légères caresses en guise d'échauffement. Intéressant. Quand Nathaniel optait pour les martinets, il n'en utilisait qu'un seul pour les préliminaires. Quoi qu'il en soit, cette technique semblait porter ses fruits. Le visage de la soumise parut se transfigurer et lorsque Cole intensifia ses coups, elle plongea dans l'extase.

Je restai bouche bée devant ce spectacle. On aurait dit un ballet parfaitement réglé, les bras de Cole s'adaptant aux hanches de la soumise qui remuaient en cadence.

— Très bien, commenta Cole. Je vais vous faire atterrir maintenant. Mais interdiction de jouir, vu que vous avez enfreint mes ordres tout à l'heure.

Elle commença à protester, mais il l'interrompit.

— À moins que vous ne préféreriez une petite démonstration sur la façon d'infliger une bonne punition avec deux martinetes, je vous conseille de tenir votre langue.

Elle eut la bonne idée de se taire. Cole ralentit le mouvement.

Je sursautai quand Nathaniel glissa une main sous ma jupe.

— J'en connais une qui s'en met plein la vue, fit-il.

Je me collai contre lui et frottai mes fesses contre son érection.

— Oui, Maître.

— Je vais fouetter ce joli petit cul frémissant. Venez, nous allons au garage.

Le garage était affecté aux jeux en public et on y avait installé toutes sortes de jouets amusants. Les scènes attiraient toujours un grand nombre de spectateurs. Pour moi, c'était une première et je me réjouissais à l'idée de participer activement à la fête.

Je marchai devant, saluant des connaissances de la tête ou d'un sourire. La soirée qui avait commencé depuis près d'une heure et demie battait son plein. Près de la moitié des participants s'était rassemblée dans le garage. Un couple hilare nous dépassa et s'engouffra par la porte. Je craignais qu'il n'y ait un monde fou, mais je constatai avec soulagement que tel n'était pas le cas.

La vaste salle débarrassée des voitures était impeccable. On avait aménagé différents espaces de jeux, à une distance suffisante pour que les spectateurs ne gênent pas les acteurs. Un panier contenant du gel nettoyant et des serviettes en papier était disposé devant chaque emplacement.

— Quelle bonne idée ! dis-je à Nathaniel.

— Oui, c'est un détail important.

Je m'attardai un instant sur le seuil pour embrasser la scène du regard. Je dénombrais une vingtaine de personnes dont huit en pleine action. Les deux bancs et la table matelassés étaient occupés, de même que la croix de Saint André. Le maître du donjon surveillait le groupe d'un œil attentif. Il nous fit un signe quand il nous repéra.

— J'attendis les instructions de Nathaniel qui me désigna l'un des rares endroits encore libres : le poteau de flagellation.

— Allez vous mettre à genoux, là-bas.

Je traversai la pièce et me figeai en position d'attente, les yeux clos, prête à le servir. J'adorais m'exhiber en public, mais pas question de me déconcentrer pour autant.

— Alors comme ça, vous aimez que je vous taquine ? répéta-t-il.

— La plupart du temps, Maître.

Il avança de quelques pas et vint se poster derrière moi.

— Moi, j'aime *toujours* vous taquiner. Et aussi vous entendre me supplier. Ce soir, nous allons entamer une scène que nous terminerons à la maison. Qu'en pensez-vous ?

— Que le trajet du retour sera interminable, Maître.

Il rit.

— Si vous ne voulez pas que la nuit soit encore plus longue, vous allez devoir être très docile.

— Oui, Maître.

— Levez-vous et tournez-vous face au poteau.

J'obéis, imaginant le spectacle que j'offrais au public, et me positionnai comme l'exigeait Nathaniel.

Il fit serpenter ses mains dans mon dos et réunit mes bras au-dessus de ma tête.

— Vous seriez plus à l'aise nue, non ?

— Certainement, Maître.

Il me claqua les fesses.

— En voilà une qui est d'humeur coquine ce soir !

— Peut-être un peu...

Je me tortillai, appelant une autre fessée de mes vœux. Mais il se contenta de placer mes mains sur les poignées du poteau.

— Accrochez-vous et ne parlez pas, sauf si je vous le demande.

Il n'avait pas emporté son sac de jouets, du coup je me perdis en conjectures.

— Je vais retrousser votre jupe, dit-il. Qu'y a-t-il dessous ?

Il avait choisi ma tenue avant de partir. Donc, il le savait pertinemment.

— Rien, Maître.

— Tout le monde va vous reluquer le cul. Et si je vous fessais, hein ? Qu'en dites-vous ?

Je tâchai de ne pas trop m'exciter à cette idée. Il avait prévu de me taquiner, ce qui signifiait qu'il ne m'autoriserait sans doute pas à jouir de la soirée.

Il releva ma jupe au-dessus de la taille. Je m'attendais à ce qu'il s'aventure plus loin, au lieu de quoi, il promena ses doigts le long de mon dos et me pinça les fesses. Je me mordis les lèvres pour m'obliger au silence.

— C'est très bien, apprécia-t-il, une main sur mon postérieur, tandis qu'il me caressait la poitrine de l'autre.

Je me détendis. J'adorais la sensation de ses mains sur moi, expérience exacerbée par les soupirs, les plaintes et les gémissements des autres couples en toile de fond. Il s'activa entre mes jambes. Enfin ! J'oubliai de respirer, anticipant le contact délicieux là où je le désirais le plus, sans oublier que je n'avais pas le droit d'ouvrir la bouche. En aucun cas.

Je sentis son souffle chaud sur mon oreille.

— Je vais vous baiser avec les doigts. Défense d'émettre un son ni de vous envoyer en l'air. Désobéissez et vous serez privée d'orgasme pendant deux semaines.

Pas question de courir le risque. Je respirai à fond et me mis à réciter l'alphabet allemand, une méthode infallible pour retarder l'orgasme.

Il effleura mon clitoris, m'obligeant à me hausser sur la pointe des pieds.

— Seriez-vous en train de réciter l'alphabet allemand, Abigaïl ?

— Oui, Maître.

— Croyez-vous que cela vous aidera à oublier mes doigts en vous ?

Je me cambrai contre lui quand il trouva le point qui me procurait tant de délices.

— Non, Maître. Pas complètement. Juste assez... pour m'aider à... me tenir à carreau.

— Il y a quelqu'un à l'autre bout du garage. Comme il est dans l'ombre, je ne parviens pas à le reconnaître. Il nous observe.

Je retins mon souffle et faillis laisser échapper une plainte avant de me rappeler l'interdiction. En apprenant qu'on nous épiait, je fus prise de délicieux frissons et me liquéfiai littéralement aux pieds de Nathaniel.

Ses doigts me pistonnaient plus vite, plus profond.

— Je sais que vous aimez ça. Ça vous excite. Dommage que ce type ne vous verra pas jouir.

Il me caressa encore et encore, et je sentis l'orgasme enfler au creux de mon ventre. Du coup, je me mis à conjuguer les verbes en allemand. À traduire le préambule de la Constitution. Histoire de m'occuper l'esprit. Et au moment où je pensais exploser en mille morceaux, il ralentit. Il retira ses doigts et rajusta ma jupe.

— Ça va ?

— Oui, Maître.

— Vous pouvez lâcher les poignées et vous redresser.

J'obtempérai et pivotai vers lui. Il me fixait de son regard émeraude.

— Vous vous en êtes très bien tirée, Abigaïl, dit-il. Je vais réfléchir à une récompense appropriée.

Mon cœur s'emballa à ces paroles flatteuses. Il se pencha et effleura mes lèvres d'un baiser léger comme une plume. Il releva la tête et fourra un doigt dans ma bouche. Je le tétai, le léchai, le goûtai, l'astiquai avec application.

Il m'embrassa encore quand j'eus terminé.

— Parfait, Abigaïl.

Je soupirai tandis qu'il m'étreignait fougueusement. J'aspirais à l'avoir en moi et me consolai à l'idée de ce qui m'attendait de retour à la maison. Ou plus exactement à l'hôtel où nous étions descendus pour le week-end.

Quelques mois plus tôt, (Nathaniel participait à une conférence à Wilmington, dans le Delaware), nous étions tombés amoureux de la région. Le taux d'imposition étant très intéressant, nous avons décidé d'acheter une maison. Nous avons d'abord prospecté sur la côte et puis, étant donné que nous passions le plus clair de notre temps à Wilmington, nous avons fixé notre choix en ville.

J'adorais notre nouvelle demeure. Elle datait du début du siècle dernier et avait beaucoup de caractère. En plus, c'était le premier foyer que nous avons acquis ensemble et où nous allions vivre en famille. Nathaniel avait hérité la résidence des Hamptons de ses parents et acheté notre penthouse new-yorkais alors qu'il était encore célibataire. Je possédais un chalet en Suisse — un cadeau de mariage — où nous nous rendions rarement. J'étais ravie d'avoir un endroit que nous pourrions appeler « nôtre ».

Wilmington abritait une communauté appelée « Partenaires de jeu ». L'un des principaux dominants, Jeff Parks, m'avait un jour tirée d'un mauvais pas dans un club louche où j'avais commis l'erreur de m'aventurer seule. Daniel Covington, un autre dominant, était un collègue de Nathaniel.

Voilà comment nous avons intégré ce groupe. Je m'étais vite liée avec leurs soumises : Dena, la fiancée de Jeff, et Julie qui partageait la vie de Daniel depuis quelque temps.

La semaine précédente, Jeff avait téléphoné pour nous inviter à cette soirée. Le groupe connaissait des difficultés à cause de deux nouveaux dominants et il comptait sur Nathaniel pour les tirer d'embarras.

Mon mari me saisit par le bras et m'entraîna vers la sortie. J'aurais aimé repérer l'homme qui jouait les voyeurs, mais je préfèrai m'abstenir. Parfois, le fantasme est plus agréable que la réalité. Et parfois la réalité dépasse le fantasme.

Il me pressa la main.

— Avez-vous soif ?

— Oui, Maître.

Nous nous dirigeâmes vers la cuisine, saluant quelques personnes au passage. Il sortit une bouteille d'eau de la glacière, puis nous nous rendîmes au salon.

Il me désigna le sol d'un geste. Je m'installai à ses pieds pendant qu'il s'asseyait sur le canapé. Nous testions différents protocoles pour découvrir ceux qui nous conviendraient le mieux avant de les adopter. M'agenouiller à ses pieds était une expérience que nous tentions depuis peu et j'étais surprise de découvrir que cela ne me déplaisait pas. Je me sentais protégée dans cette position, à l'abri.

Il déboucha la bouteille et pressa le goulot à mes lèvres.

Je bus avidement.

— Merci, Maître.

Cole et la soumise rousse entrèrent par une porte sur la gauche. Il lui parlait à mi-voix en lui caressant la joue. Elle le quitta d'un pas vif, le sourire aux lèvres.

Cole était une énigme. D'après Dena, il avait rompu avec sa compagne de longue date depuis quelques mois. Comme il voyageait beaucoup pour son travail, je supposais que sa rupture était la raison pour laquelle il s'attardait dans le Delaware. J'avais lu certains de ses articles et je le considérais comme un excellent journaliste. Tenant moi-même un blog pour *World News Now*, j'avais très envie de mieux le connaître.

Cole se dirigea vers nous.

— Maître West, dit-il en serrant la main de Nathaniel.

— Maître Johnson.

Cole inclina la tête dans ma direction.

— Je n'ai pas encore été présenté à votre Abby.

Je n'avais pas le droit de frayer avec d'autres dominants au cours d'une soirée, sauf si Nathaniel m'y autorisait, de sorte que je restai sagement à ma place.

Nathaniel me sourit. Il porta ma main à ses lèvres et baisa chaque phalange tour à tour.

— Nous allons y remédier tout de suite. Venez saluer Maître Johnson, Abigaïl.

Je sautai sur mes pieds et attendis qu'il m'introduise.

— Maître Johnson, voici Abby. Mon plus cher trésor.

Cole leva les sourcils et Nathaniel répondit d'un hochement de tête approbatif.

— Enchanté de vous connaître, Abby, dit Cole en me tendant la main.

Je la serrai.

— Moi aussi, Monsieur.

— On m'a dit que vous écriviez ?

— Un simple blog pour WNN, Monsieur, répondis-je, interloquée qu'il soit au courant.

Ce n'était pas un secret, mais ce type-là était un écrivain, un vrai !

— Si vous êtes capable de vous exprimer par des mots, c'est la preuve que vous en êtes une professionnelle.

— Très compétente, renchérit Nathaniel.

Cole esquissa un sourire démoniaque.

— Je sais. J'ai lu son blog.

— Ah bon ? (Je me rappelai in extremis où je me trouvais.) Je veux dire, vraiment, Monsieur ?

Il gloussa.

— Oui. Vous ne devriez pas vous sous-estimer.

— Merci, Monsieur. J'essayerai de m'en souvenir. J'ai beaucoup aimé vos articles sur l'Inde, ajoutai-je, histoire de lui retourner le compliment.

Il se renfrogna. J'ignorais ce qui l'avait contrarié et regrettai aussitôt mes paroles.

— Ce fut une expérience *unique*, finit-il par répondre.

— C'est un pays unique.

— Oui. J'ai visité des régions d'une beauté à couper le souffle et j'ai rencontré des gens incroyables. Mais... je ne pense pas que j'y retournerai, conclut-il, l'air attristé.

J'étais surprise, car ses articles trahissaient un véritable amour pour l'Inde. Heureusement, l'apparition de Jeff et Dena me sauva la mise.

— Ah, vous voilà ! lança Dena.

Main dans la main, ils avaient l'air si heureux que je ne pus m'empêcher de sourire. Je louchai vers Cole. Quelle que soit la raison de sa tristesse, elle s'était évaporée. Le rictus diabolique était de retour.

— Que se passe-t-il ? demanda Cole.

Dena repéra Daniel et Julie dans le couloir et leur signifia de se joindre à nous.

— À quoi rime cette réunion ? s'enquit Daniel.

— Je me le demande, répondit Cole.

Dena avait l'air tellement excitée qu'elle en sautait presque de joie.

— Nous avons fixé une date ! expliqua-t-elle.

— Une date pour quoi ? questionna Cole.

Le sourire de Dena s'évanouit. Nathaniel allongea une bourrade sur l'épaule de son ami.

— Je plaisante, se justifia Cole. Toutes mes félicitations !

— J'adore les mariages, dis-je. C'est pour quand ?

— Dans moins de deux mois, précisa Jeff.

Dena leva les mains quand tout le monde se mit à parler en même temps.

— C'est court, je sais. Nous avons prévu un mariage civil dans la plus stricte intimité, mais comme notre cérémonie du collier était privée, nous avons changé d'avis.

Jeff glissa un bras autour de la taille de Dena et l'embrassa sur le front.

— C'est moi qui ai insisté pour une cérémonie en petit comité.

— Heureusement qu'elle ne t'a pas écouté ! répliqua Daniel. Ça fait un bail que j'attendais ce jour.

— Oui, mais si elle avait suivi mon idée, nous aurions déjà convolé à l'heure qu'il est.

— Un point pour toi.

Nous avons hébergé Dena dans les Hamptons quand Jeff s'était absenté pour s'occuper de son père gravement malade, d'autant qu'elle avait reçu des menaces anonymes. Elle était procureur et son père, un homme politique en vue. Nous ignorions qui cherchait à l'effrayer. Heureusement, c'était de l'histoire ancienne. Nous étions devenues amies au cours des semaines qu'elle avait passées chez nous et je savais à quel point elle était aux anges d'épouser Jeff.

Je l'avais rencontré avant elle et, même si je le connaissais à peine, j'avais remarqué l'aura de tristesse qui semblait toujours l'entourer. Aujourd'hui, elle s'était envolée, remplacée par l'amour et le bonheur que lui procurait la femme qui portait à la fois son collier et sa bague de fiançailles.

Je regrettais les premiers jours de ma relation avec Nathaniel, quand tout était neuf et que nous ne pouvions nous empêcher de nous toucher sans arrêt. C'était toujours le cas, mais nous avions de moins en moins de temps pour nous. J'espérais que notre nouvelle existence dans le Delaware lui laisserait davantage de loisir et nous permettrait de nous retrouver.

— Mon ange, fit Jeff, tu n'avais pas quelque chose à dire à Abby et à Julie en privé ?

— Si Maître West et Maître Covington n'y voient pas d'objection.

Daniel déposa un baiser sur la joue de Julie.

— Bien sûr que non, répondit-il. Mais ne tardez pas trop, j'ai un nouveau jouet pour vous.

Une lueur s'alluma dans les yeux de la jolie brunette.

— Bien, Maître.

— Je n'ai pas de nouveau jouet, moi, murmura Nathaniel à mon oreille. J'ai juste envie de vous baiser.

Je sentis mes genoux flancher.

— Oui, Maître.

— Dépêchez-vous, ajouta-t-il.

Il n'avait pas à me le dire deux fois.

Dena nous entraîna dans une petite pièce inutilisée à l'étage. La maison appartenait à William Greene, un Dominant que je connaissais de vue. Le mobilier succinct et la décoration minimale donnaient à penser qu'il était célibataire.

— Je voulais attendre l'arrivée de Sasha, mais ce n'est pas facile de réunir tout le monde, commença Dena. Je n'en pouvais plus. Je la mettrai au courant plus tard.

— Tu vas bien ? m'inquiétai-je.

Son regard s'illumina.

— Super bien. Je suis enceinte.

Julie mit sa main devant sa bouche et je ne pus retenir mes larmes. Dena avait fait une fausse couche tardive. Elle m'avait fait des confidences lorsqu'elle vivait chez nous. Personnellement, j'avais eu de la chance avec mes deux grossesses qui s'étaient très bien passées. J'imaginai aisément la peur qu'elle devait éprouver en retombant enceinte après un tel malheur. Pour l'instant, en tout cas, elle n'avait pas l'air particulièrement effrayée. Au contraire, elle rayonnait.

Julie éteignit la sculpturale blonde.

— J'avais remarqué que tu ne portais pas de corset ce soir.

Dena lissa sa minijupe et son top minuscule.

— Oui, ce n'est pas ma tenue habituelle pour une soirée, mais les corsets resteront au placard pendant encore huit mois.

— Qu'en pense Jeff ? demandai-je.

— Il est gaga. Il chante des comptines à mon ventre tous les soirs. J'ai beau lui dire que l'ouïe du bébé n'est pas encore développée, il affirme que, puisque personne ne sait exactement quand elle se développe, ça ne peut pas faire de mal.

— J'adore voir des gros durs se transformer en guimauve devant un bébé, dis-je, en songeant à l'attitude de Nathaniel envers nos enfants.

Dena acquiesça.

— C'est hyper sexy, c'est vrai. Nous n'avons pas encore annoncé la nouvelle, mais je n'ai pas pu résister à l'envie de vous le dire. Alors bouche cousue, d'accord ?

— Comment te sens-tu ? demanda Julie.

— Je suis morte de frousse. J'essaie de me détendre, mais à la moindre douleur, à la moindre crampe, j'ai l'impression de devenir dingue. Jeff est un amour. Il m'écoute, il me masse le dos. Je sais que c'est pénible pour lui aussi.

— J'imagine, dis-je.

— Je serai incapable de me relaxer avant la naissance du bébé.

Julie lui prit la main.

— Je suis contente de le savoir. Comme ça, tu pourras te confier à Abby et à moi, en plus de Jeff.

Dena essuya une larme.

— Merci. Foutues hormones. Vous voulez bien être mes demoiselles d'honneur ? Avec Sasha, bien entendu.

Julie sauta de joie. Je serrai Dena dans mes bras en l'assurant que j'en serais ravie et honorée.

— Jeff veut qu'on se marie le plus vite possible. Je suis entièrement d'accord, surtout que je n'ai pas envie d'avoir l'air d'une baleine pendant la cérémonie.

— On va acheter la robe de mariée ! lança Julie. Toutes les quatre.

— Oui, ça devient urgent. Tu pourrais te libérer, ce week-end ? ajouta Dena en louchant dans ma direction.

Je secouai la tête.

— J’aurais bien voulu, mais nous déménageons à la fin de la semaine. Allez-y sans moi.

— On verra. J’aimerais tellement que tu sois là !

J’étais désolée de rater l’occasion. J’adorais les préparatifs de mariage, en particulier faire les boutiques.

— Et tes parents ? Ils en pensent quoi ?

— Ça n’a pas vraiment d’importance pour ma mère, elle ne jure que par ses futurs petits-enfants. Seulement, elle n’ose pas contrarier mon père. Il ne m’adresse plus la parole.

Je fis la grimace. Le père de Dena était un snob prétentieux. Jeff étant issu d’une famille d’ouvriers, il le méprisait.

— C’est triste. Assisteront-ils au mariage ?

— Oui, si j’épouse quelqu’un d’autre. Mais bon, ce n’est pas grave. Il y a longtemps que je me fiche de leur avis. Et puis ce sera mieux sans eux, crois-moi.

— Je suis tellement contente pour vous deux, déclarai-je. Je vous souhaite tout le bonheur du monde.

— Nous avons fini par admettre que nous avons le droit d’être heureux, nous aussi.

Si quelqu’un le méritait, c’étaient bien Jeff et Dena. Ils avaient traversé tellement d’épreuves ensemble. Comme Nathaniel et moi d’ailleurs. C’était cela qui avait renforcé leur relation.

— Pardonnez-moi d’abréger, dit Julie, mais j’ai hâte de savoir ce que Daniel me réserve ce soir.

On s’embrassa avant de se séparer. Nathaniel m’attendait au bas de l’escalier. Il me fit signe d’approcher.

Je brûlais de découvrir ce qu’il projetait.

Nathaniel

— Vous m’attendrez dans la chambre, à genoux sur la moquette, ordonnai-je en me garant devant l’hôtel. Pendant ce temps, vous réfléchirez à ce que j’ai promis de vous faire.

Sa respiration s’accéléra. Aucun doute : elle n’avait pas oublié. Mais je voulais le lui entendre dire.

— Alors que vais-je vous faire, Abigaïl ? répétai-je.

— Me baiser à fond, Maître.

— Tout juste.

Elle se tortillait d’impatience dans l’ascenseur.

— Allez, dis-je en ouvrant la porte.

Pendant qu’elle se préparait, je m’installai sur le canapé et notai mes observations sur la soirée écoulée. Le premier point inquiétant était les failles de la sécurité. Un membre surveillait la porte et un autre faisait fonction de maître du donjon. Un gardien à l’entrée me paraissait suffisant, mais que le maître du donjon assume seul le service d’ordre était à mon avis une trop lourde charge.

Je tapotai mon carnet avec mon stylo. On devrait installer des caméras afin de surveiller toutes les pièces à la fois. En outre, il serait nécessaire de seconder le maître du donjon. Ce qui n’était pas chose aisée, étant donné que la communauté ne comptait qu’une vingtaine de membres réguliers et une quinzaine d’occasionnels. Daniel était le seul à posséder une villa dotée de caméras, seulement elles étaient placées à l’extérieur. On ne pouvait quand même pas exiger d’équiper les maisons de caméras pour l’organisation des soirées...

J’y réfléchirai plus tard. Pour le moment, Abby sollicitait toute mon attention.

Elle m’attendait comme je le lui avais enjoint, agenouillée nue au centre de la pièce. La respiration calme et régulière, elle paraissait parfaitement détendue, mais je savais qu’elle se tenait aux aguets, attendant que je lui donne mes ordres.

Je n’avais pas de mots pour décrire mes sentiments en la voyant dans cette posture. Ce n’était pourtant pas faute d’avoir essayé. Sans résultat. Je n’avais jamais réussi à exprimer l’émotion qui m’étreignait, l’humilité avec laquelle je recevais sa soumission.

— Vous êtes merveilleuse, dis-je. La perfection incarnée.

Elle ne répondit rien, vu qu’elle n’en avait pas la permission, mais je vis ses joues se colorer. Pour moi, elle était parée de toutes les beautés. Elle avait beau se plaindre que, après deux grossesses, ses seins n’étaient pas aussi fermes ni son ventre aussi plat qu’avant, même si elle travaillait dur pour y remédier, pour ma part, je ne voyais pas les choses du même œil. Ces légères imperfections l’embellissaient — c’étaient les marques d’un corps qui avait créé et nourri ces nouvelles vies qu’étaient nos enfants. J’y décelais les preuves de l’amour qu’elle me portait.

Le besoin que j’avais d’elle était si intense que je chassai bien vite les problèmes du groupe de mon esprit.

— Sur le dos, le cul au bord du matelas.

Elle se releva avec grâce et se dirigea vers le lit. Ses hanches se balançaient voluptueusement et la courbe de ses fesses appelait le fouet. *Plus tard.* Elle grimpa sur le lit et se mit en position. À notre arrivée à l'hôtel, elle m'avait avoué adorer les draps blancs. Je trouvais risible cette literie immaculée qui servirait de décor aux petits jeux cochons que j'avais concoctés pour elle.

— Touchez-vous, repris-je. Êtes-vous encore trempée après la fessée de tout à l'heure ?

C'était le cas, je le voyais, mais je voulais qu'elle se caresse devant moi. Je détachai ma ceinture, retirai mon pantalon, j'empoignai ma queue et commençai à me branler.

— Vous êtes mouillée ?

— Oui, Maître, répondit-elle d'une voix enrouée, impatiente.

— Ça vous a excitée que je vous attache pour vous fesser.

Le haut de ses cuisses luisait de désir. J'aurais voulu la goûter, mais je craignais de la faire jouir. Elle se contrôlait depuis trop longtemps. Je me positionnai entre ses jambes et glissai deux doigts en elle.

— Oh, oui. C'est fou comme vous dégoulinez.

Elle se crispait tellement pour rester immobile qu'elle en tremblait. Son attitude démontrait la confiance absolue qu'elle me vouait. Elle se retenait, sûre que je l'emmènerais au paroxysme de l'ivresse. Elle faisait mes quatre volontés pour m'obéir et me plaire, sachant qu'ensuite, je la comblerais à mon tour.

Je retirai mes doigts et les portai à ses lèvres.

— Sucez. Montrez-moi la force de votre désir. Prouvez-moi à quel point vous avez envie de ma queue.

Elle m'aspira profondément dans sa bouche, faisant courir sa langue autour et entre mes doigts.

Elle téta plus fort. De l'autre main, j'attrapai un sein et en pinçai la pointe.

— Voilà des lustres que je ne me suis pas servi de pinces à tétons. Le week-end prochain, quand les enfants ne seront pas là, vous vous promènerez seins nus toute la journée et je vous parlerai de ces pinces dont vous porterez les stigmates, juste pour le plaisir des yeux.

Un gémissement sourd m'indiqua qu'elle en serait ravie.

Je lui tripotai l'autre sein.

— Et si je vous demandais d'assister à la prochaine réunion du groupe seins nus, les pinces bringuebalant à vos tétons ? Je pourrais aussi en utiliser d'autres munies de clochettes pendant que je vous baiserais ? Elles sonneraient à chaque coup de reins. Qu'en pensez-vous ?

— Oh oui, Maître. Oui aux deux.

J'adorais jouer avec ses seins. Si j'avais eu ma cravache, j'en aurais chatouillé les pointes. Hélas, ce week-end-là, je n'avais pas apporté mon attirail resté à New York. Je souris. Par chance, j'étais très doué pour improviser.

J'administrai une chiquenaude à ses tétons. Elle hoqueta de surprise. Par pur sadisme, je malaxai son sein sans cesser d'en martyriser le bout.

Elle se mit à haleter en cadence.

— Oh, oh... !

Sa réaction m'excita. Je voulais l'emmener encore plus près du gouffre. Je plaçai un genou entre ses jambes et pressai légèrement son sexe. Elle geignit, suffoquée par cette sensation inattendue. J'y allais plus fort.

— Vous êtes tellement trempée. Excitée comme une puce. Je suis sûre que je pourrais vous faire jouir de cette façon.

Je frottai mon genou de haut en bas, ne laissant rien au hasard, sans cesser de masser son clitoris tout en titillant son téton au même rythme, jusqu'à ce qu'elle se mette à ondoyer sous moi.

— J'aime vous voir vous trémousser. Regarder votre corps s'agiter au rythme du plaisir que je vous procure. Ça me fait bander. Ça m'excite.

Je passai à l'autre sein et triturai le mamelon, sans cesser de frotter mon genou à l'endroit qui la rendrait folle.

— Oui, c'est ça. Collez-vous contre moi. Montrez-moi à quel point vous avez envie que je vous remplisse.

Elle gigotait. Elle en demandait plus. Elle était insatiable.

— Vous voulez ma queue, hein ?

— Oui, Maître, s'il vous plaît.

Je reposai mon pied par terre, soulevai ses hanches, les basculai vers mon sexe et l'enfilai sans me presser.

— Puisque vous me le demandez si poliment.

Ses seins avaient rosi, échauffés sous mes mains. *Elle était à moi. À moi seul. J'adorais la prendre après une séance de jeu, lorsque mon empreinte était encore visible sur sa peau. Ces stigmates indiquaient qu'elle était mienne. Elle n'appartenait qu'à moi et j'allais bientôt lui faire l'amour, certain qu'elle ne porterait jamais les marques d'un autre.*

Fort de cette certitude, je plongeai en elle jusqu'à la garde. *C'était trop bon. Elle était à moi. Pour toujours.*

Elle se cambra afin de m'entraîner plus loin.

Je l'agrippai par la taille puis me retirai, ma bite logée à l'orée de sa fente. Impitoyable, j'imprimai des mouvements circulaires à ses hanches, guidant mon gland en un lent va-et-vient.

Elle gémit.

— Qui décide combien de fois vous obtiendrez ma queue ?

— Vous, Maître.

Bonne réponse.

— Je m'interrompis et la regardai lutter pour ne pas me supplier. Par pur sadisme, j'attrapai mon gland d'une main et lui en cinglai le clitoris à plusieurs reprises.

— Vous n'en aurez peut-être pas davantage ce soir.

Elle se cabra sur le lit.

— S'il vous plaît.

— S'il vous plaît quoi ? Vous en voulez encore ?

Je frottai ma queue le long de sa fente, excitant chacune de ses terminaisons nerveuses si sensibles. Je terminai par une nouvelle salve de claques.

— Combien de temps pensez-vous tenir pendant que je tourmenterai votre mignon clito ?

Elle darda son regard sur le mien et je vis qu'elle était près d'éclater.

— Pas longtemps, Maître.

Je repositionnai mon gland à l'entrée de son sexe.

— Comme vous avez été très sage aujourd'hui, je vais vous offrir ma queue. Tout entière, précisai-je en la pénétrant brutalement.

Ses cils papillonnèrent et ses yeux se fermèrent.

— Je vous en prie, baisez-moi.

Je la pilonnai sans faiblir, la martelant à fond à chaque coup de reins.

— Jouissez quand vous voulez.

Elle bascula les hanches à ma rencontre pour m'attirer encore plus loin.

Je continuai à bouger sans faiblir.

— Si je pouvais laisser indéfiniment ma queue en vous... Il n'y a rien de meilleur que ce cocon douillet.

Au coup suivant, elle se convulsa, secouée de spasmes.

— Quelle bonne petite fille obéissante vous êtes.

J'enduisis un doigt de lubrifiant que j'avais pris la précaution de préparer un peu plus tôt.

— Vous allez jouir encore.

« Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! » scanda-t-elle tandis que j'insinuai un doigt dans son petit trou.

— Ce n'est que mon doigt. Rien à voir avec ma queue. Bien sûr, si je fais ça...

Je recourbai légèrement l'index pour me caresser sans cesser de bouger en elle. La sensation de ses parois intérieures entre mon sexe et mon doigt était incroyable. J'imaginai ce qu'elle devait éprouver.

— Je sens ma queue qui vous ramone la chatte.

Le regard vitreux, elle souriait béatement, au comble du bonheur. J'enfonçai un deuxième doigt.

— J'en envie de baiser votre cul et de me branler à travers votre chatte.

Elle acquiesça. Je la défonçai sans merci.

— Je vais jouir, murmura-t-elle.

— Oui.

Son deuxième orgasme fut aussi dévastateur que le premier. Ses muscles internes se contractaient autour de moi. Impossible de me retenir davantage. J'explosai, le souffle court. *Bon sang*, il y avait longtemps que je n'avais pas joui ainsi. Nous restâmes tous les deux un long moment immobiles, pantelants.

Puis je l'attirai à moi et l'embrassai.

— J'ai été très content de vous ce soir.

Elle soupira et se lova entre mes bras, marmonnant des paroles indistinctes.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je vous aime.

Je souris.

— Je vous aime aussi.

Abby

Le week-end suivant, gagner notre chambre était devenu une vraie course d'obstacles entre les cartons, les rouleaux de papier bulle et les kilomètres de ruban adhésif. Les déménageurs avaient passé la journée à emballer les affaires que nous prévoyions d'emporter dans le Delaware. La plupart des boîtes étaient à moitié remplies, quelques-unes prêtes et dûment scotchées, d'autres encore vides s'entassaient dans le couloir. Indépendamment de leur contenu, elles avaient un point commun : la couleur marron.

— Je déteste le marron, déclarai-je en accédant enfin à notre chambre.

Nathaniel fourrageait dans un carton posé sur le lit.

— Pas très folichon, je vous l'accorde. Elizabeth s'est calmée ?

— Oui, elle veut savoir quand le bébé de Jeff et de Dena pourra jouer avec elle. Bref, elle n'a pas vraiment compris qu'il faudra attendre encore sept mois avant sa naissance. Et puis elle m'a demandé comment il était arrivé dans le ventre de Dena.

Nathaniel éclata de rire.

— Je ne pensais pas à avoir cette discussion si tôt. J'espérais bénéficier encore de quelques années de répit.

Je fouillai dans mon tiroir à la recherche d'un pyjama.

— Vous avez exactement dix heures. Je lui ai conseillé de vous poser la question demain matin.

Je pouffai en le voyant faire la grimace.

— Je plaisante. Je lui ai dit qu'on en parlerait plus tard, qu'il était l'heure de se coucher. Avez-vous vu mon pyjama bleu rayé ?

Il hocha la tête.

— Je l'ai rangé hier avec les habits d'hiver. Il doit être quelque part dans un carton.

Je fermai le tiroir avec plus de force que nécessaire.

— Quel bazar ! Une chatte n'y retrouverait pas ses petits.

J'exagérais un peu. Nous ne déménageons pas toute la maison. D'autant que nous avons engagé des professionnels. Ce qui ne me consolait pas du fait que je ne parvenais pas à mettre la main sur mon pyjama préféré.

— De toute façon, dans une heure, ce sera superflu, observa Nathaniel en débarrassant le lit.

Il avait raison. Nous étions vendredi soir et il m'avait passé son collier quelques heures plus tôt. Nous expérimentions un protocole moins contraignant quand nous nous trouvions hors de la salle de jeux. C'était une bonne idée, vu que nous passions notre temps à remplir des cartons, coucher les enfants, remplir d'autres cartons, promener Apollon et... encore des cartons.

— J'aimerais porter quelque chose de confortable en attendant, dis-je avant d'ajouter

précipitamment : Monsieur.

J'avais envie de quelques heures dans la salle de jeux, histoire de le laisser prendre l'initiative et décider de tout. Je me sentais déboussolée, lessivée. Il n'y avait qu'un moyen d'en sortir : à genoux à ses pieds.

Mon téléphone vibra, m'annonçant un nouveau mail. Je le sortis de ma poche et soupirai en constatant qu'il émanait de Meagan, ma chef. Quelques mois plus tôt, le blog que j'avais créé pour raconter mon parcours de soumise avait attiré l'attention d'une grande chaîne de télévision. On m'avait proposé d'alimenter la rubrique sexualité féminine de leur site Internet et d'écrire des articles sur le BDSM en vue du débat du soir, consacré à la santé des femmes. De temps en temps, j'étais invitée à y participer afin de répondre aux questions des téléspectatrices.

Je parcourus le message de Megan. Le thème du talk-show du lundi suivant avait été modifié en raison d'une épidémie de grippe particulièrement virulente qui avait terrassé plusieurs intervenants. Du coup, le billet que j'avais rédigé ne serait plus d'actualité.

— Oh non ! m'écriai-je. Elle savait qu'on déménageait ce week-end. Pondre un nouvel article va me prendre un temps fou. Je ne vois pas comment je vais m'en sortir en une journée alors qu'il m'en faudrait quatre.

— Vous aurez à travailler demain ?

Je fis la moue en me frottant les tempes d'un geste las.

— Probablement. Zut de zut ! Comme si je n'avais pas assez de choses à faire comme cela.

— Il faut voir le bon côté des choses : dites-vous que vous n'aurez rien à préparer pour la prochaine émission.

Je soupirai.

— Comme Linda garde les enfants pendant le déménagement, j'espérais que nous passerions un peu de temps ensemble. Surtout que demain sera notre dernière soirée ici.

Heureusement que la tante de Nathaniel nous donnait un coup de main. Je me demandais comment nous allions nous débrouiller dans le Delaware, sans elle.

Une expression étrange se peignit sur le visage de Nathaniel, de la surprise ? De la culpabilité peut-être ?

— Non, demain n'est pas notre dernière soirée, qu'est-ce que vous racontez ?

Je balayai l'objection d'un revers de main avant de me mettre en quête d'un autre pyjama.

— Vous comprenez ce que je veux dire.

— Abigaïl !

Je relevai la tête.

— Écoutez, ça m'arrange assez, finalement. Je dois me rendre au bureau demain et comme ma réunion se terminera tard, je passerai la nuit en ville.

Il n'allait quand même pas m'abandonner dans cette maison sens dessus dessous ?

— Pardon ?

— J'ai un rendez-vous tard le soir avec Charlène. Linda gardera les enfants, comme ça, vous aurez le temps de travailler.

Avec le stress du déménagement en plus de l'exaspération à l'idée de remanier mon article, que Nathaniel passe la soirée avec Charlène était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

— Vous comptiez me prévenir quand ?

— Je l'ai appris tout à l'heure.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Cette femme a un sacré culot de prévoir une réunion pendant notre dernier week-end, surtout quand je porte votre collier, et en plus elle était au courant au sujet du déménagement. On dirait qu'elle lit dans mes pensées et sait exactement quoi faire pour m'embêter !

— Abigaïl !

C'était un avertissement, mais cette fille me faisait péter les plombs.

— Reportez à lundi soir.

— Vous serez au studio de la WNN. Et puis Linda n'est pas libre.

— Il doit bien avoir une solution, non ?

— En effet.

Il était très calme, mais depuis le temps que nous étions mariés, je savais qu'il était capable de dissimuler sa colère derrière un masque impassible.

— Laquelle ?

— À genoux, ordonna-t-il d'une voix basse et profonde.

J'étais interloquée, mais il me suffit d'un regard pour constater qu'il parlait sérieusement. J'oubliai mon pyjama et me prosternai à ses pieds.

— Je veux vérifier que nous sommes sur la même longueur d'onde. Portez-vous mon collier ?

J'avalai ma salive. *Merde.* Cette satanée Charlène avait le don de me fourrer dans un pétrin sans nom.

— Oui, Maître.

— Je sais que nous avons allégé le protocole, mais cela ne vous donne pas le droit de dire ce qui vous passe par la tête. Vous ne portez pas Charlène dans votre cœur, je ne l'ignore pas. Vous ne vous en êtes jamais cachée.

C'était le moins qu'on puisse dire.

— Alors que vous m'avez assuré à plusieurs reprises que vous me faisiez confiance concernant mes employées, Charlène en particulier. Est-ce exact ?

— Oui, Maître, admis-je à contrecœur.

— En outre, qu'est-ce qui vous fait croire que Charlène a provoqué cette réunion ?

Je restai sans voix.

— Figurez-vous que c'est moi qui l'ai organisée, poursuivit-il. Elle souhaitait me voir lundi soir. Je lui ai expliqué que ce n'était pas possible parce que vous seriez à la télévision et que, comme Linda n'était pas disponible, je devrais rester à la maison pour garder les enfants. Je pensais vous aider en vous donnant du temps pour vous. La semaine a été difficile pour tout le monde.

Je décidai de respecter strictement le règlement.

— Puis-je parler, Maître ?

— Bien sûr.

— Je vous remercie de vous inquiéter pour moi et de m'accorder un peu de liberté demain. Et je comprends aussi pour quelle raison vous ne désiriez pas voir Charlène lundi soir. Mais vous n'ignorez pas quels sont mes sentiments à son égard, ajoutai-je après une pause, le temps de rassembler mes idées. Cela étant, quelle réaction escomptiez-vous de ma part ?

— M'avez-vous affirmé oui ou non que vous vous fiez à moi concernant mes rapports avec mes employés et le fait que je ne briserais jamais les vœux qui m'unissent à vous ?

Je voyais où il voulait en venir et je sentis mon estomac se nouer.

— Oui, Maître.

— Vous me l'avez souvent répété. C'est exact ?

— Oui, Maître.

— Voilà pourquoi je m'attendais à une autre réponse de votre part.

Il avait raison, je lui avais chanté sur tous les tons que j'avais entièrement confiance en lui. Mais entre le dire et le faire, il y avait un gouffre.

— Je suis désolée, Maître.

Il observa un silence.

— Je me demande comment vous faire comprendre que Charlène ne représente pas une menace pour notre couple. Le danger, en revanche, c'est votre jalousie malade et ridicule.

Comme il n'avait pas posé de question, je ne répondis rien. Je faillis lui présenter mes plus plates excuses, mais je me retins. Il n'avait pas l'air d'humeur à le supporter.

— Je ne connais pas votre emploi du temps demain, enchaîna-t-il, mais je veux que vous trouviez le temps de développer en dix points une réflexion qui vous permettrait de régler vos problèmes avec Charlène une fois pour toutes.

— Oui, Maître.

— Ensuite, vous réfléchirez à la façon de les mettre en pratique. Nous en discuterons mardi.

J'acquiesçai.

— Ça, c'est pour demain. Ce soir, je vous attends dans la salle de jeux dans cinq minutes.

Il sortit. Probablement pour préparer ce qu'il avait en tête. J'ignorais s'il avait programmé une scène avant mon éclat. Si c'était le cas, j'étais prête à parier qu'il avait modifié ses projets.

Je me dévêtis en vitesse et gagnai la salle de jeux. Nathaniel s'y trouvait déjà, le dos tourné, occupé à fourrager dans le placard du fond. Je verrouillai la porte et louchai sur les petites lumières vertes des moniteurs audio posés sur l'étagère, grâce auxquels nous surveillions les enfants à distance. À quatre ans, Elizabeth faisait généralement ses nuits, mais Henry, de deux ans son cadet, était souvent sujet aux otites et avait le sommeil très léger.

Immobile, Nathaniel gardait le silence. J'allai m'agenouiller au centre de la pièce. Le regard fixé au sol, j'adoptai immédiatement le souffle du yoga, inspirant la sérénité des lieux et expirant le stress de la jalousie.

Nathaniel tardait à me rejoindre, sans doute pour me donner le temps de faire le vide dans ma tête.

Il finit par s'approcher et je l'entendis placer divers objets derrière moi.

— Ce n'est pas une séance punitive, mais un test de confiance, expliqua-t-il. Et comme il ne s'agit pas d'une scène ordinaire, vous avez interdiction de jouir. Compris ?

— Oui, Maître.

Mince !

— J'ai l'intention de nous filmer. Debout, Abigail.

Il venait d'installer une caméra dans la salle de jeux et enregistrait parfois nos ébats. Je trouvais cela exaltant. J'obéis sans me faire prier. Il abaissa les chaînes au-dessus de ma tête et me menotta les poignets avant de se camper devant moi. Il plaça une cloche au creux de ma paume.

— Cette séance va être assez violente, reprit-il. Il vous suffira de la lâcher quand vous voudrez arrêter. Elle remplacera votre mot de code.

Mon cœur battait à tout rompre. Un soupçon m'effleura, qui se confirma lorsqu'il sortit un bâillon boule de sa poche. Voilà un bon moment que nous n'avions pas employé cet accessoire.

Il avait beau m'avoir défendu de jouir, je sentis une onde de désir brûlant envahir mon bas-ventre

— Ouvrez la bouche, ordonna-t-il avant de mettre le bâillon en place.

Il me couvrit ensuite les yeux d'un bandeau. Je pensais qu'il allait démarrer la scène, mais il se contenta de réunir mes cheveux en queue-de-cheval.

— Vous ne pourrez ni voir ni parler ni même bouger. À présent, je vais vous priver de l'ouïe. Vous serez à ma merci. Faites oui de la tête si vous comprenez.

J'adorais ce genre de scène quand j'avais le droit de jouir. Du coup, ce n'était plus aussi excitant. J'opinai mollement.

— Lâchez la cloche si cela devient insupportable. Nous arrêterons immédiatement.

Il n'avait pas l'habitude de me rappeler la procédure en détail. J'étais un brin nerveuse.

— Si vous n'avez pas d'objection, je vais insérer les boules Quies.

J'étreignis la cloche. Je n'avais pas l'intention de la lâcher, juste de me rassurer.

Il attendit quelques secondes avant de me plonger dans le noir. Une fois les bouchons d'oreilles en place, je me sentis terriblement vulnérable.

J'étais enveloppée de ténèbres, nue, exposée. Je me laissai envahir par les sensations. Par chance, le sentiment de sécurité que j'éprouvais me permettait d'exorciser la peur.

J'attendais fébrilement que Nathaniel me touche. Chaque fois que je me retrouvais dans cette situation, je sursautais au premier contact. Cette fois, je ne voulais pas être prise au dépourvu. Je patientais, anticipant le contact de ses mains sur mon dos, mes seins, mes fesses. Mais rien ne vint...

Impossible de percevoir le moindre mouvement. Seuls régnaient l'immobilité, l'obscurité, le néant. Nathaniel ne m'aurait jamais laissée seule dans cet état. Il devait être quelque part dans la pièce. Mon esprit se mit à divaguer. Et s'il était parti en me plantant là ? Comment savoir ?

Le silence devenait assourdissant. Il résonnait dans ma tête. Je guettais un bruit de pas, le craquement du plancher. J'entendais les battements désordonnés mon cœur, l'air qui entra et sortait de mes poumons. Je me concentrai sur ma respiration, la seule chose à laquelle je pouvais m'accrocher.

J'avais beau être sur le qui-vive, je tressaillis à la caresse de ses doigts le long de mon échine. Et je sentis son corps secoué de rire quand il s'approcha de moi. Je souris. Certains détails ne changeaient jamais. Un baiser furtif au creux de ma nuque et il s'esquiva.

Cette fois, j'étais prête, mais au contact froid du métal sur mon bras, je faillis laisser échapper la cloche.

Un couteau ?

Non. Les jeux incluant l'usage du sang étaient prohibés. Pourtant, j'avais bel et bien l'impression qu'un objet pointu m'avait écorché le bras et je sentais quelque chose d'humide sur ma peau. Je cédaï à la panique.

La sensation de métal disparut. Nathaniel se pressa contre moi.

J'étais en sécurité. En sécurité. En sécurité.

Je me répétais ces mots comme une prière, et je finis par me relaxer au creux de ses bras. Peu à peu, les battements de mon cœur se calmèrent et la frayeur s'évanouit. Il recula d'un pas et j'éprouvai une douleur aiguë à l'autre bras. Je me haussai sur la pointe des pieds et me tortillai pour me libérer, mais il me rappela à l'ordre d'une claque sur les fesses.

Je me perdis en conjectures. C'était la lame d'un couteau, j'en étais certaine. En même temps, je savais que c'était improbable. Nathaniel n'aurait jamais outrepassé mes limites.

Je devais me fier à lui. Cette mise en scène était destinée à me mettre à l'épreuve. J'avais une telle confiance en lui que je ne pouvais pas croire qu'il était en train de m'écorcher la peau.

L'objet contourna mon sein. J'avais beau être sûre que ce ne pouvait pas être une lame, j'en ressentis le tranchant. Je voulus protester, mais le bâillon m'en empêchait. Nathaniel fit glisser la chose sur mon téton. Je retins ma respiration. Par chance, la douleur était supportable. Ce n'était pas un couteau, non, impossible. J'étais plongée dans des abîmes de perplexité. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Je continuais à me répéter en boucle : *Je suis en sécurité, en sécurité, en sécurité.*

Il s'activa sur l'autre sein. J'avais l'impression qu'on me lacérait la peau. Mes doigts étreignirent la cloche. J'étais sur le point de la lâcher, quand je réalisai que je n'étais pas blessée. Il y avait trop peu de sang.

Je me préparai au prochain assaut et fus surprise de sentir la lame contre ma hanche. Je suffoquai sous mon bâillon. Sans se démonter, Nathaniel promena l'accessoire le long de mon échine, puis sur l'autre hanche. Je me raidis, sachant qu'il ne s'interromprait que si je laissais tomber la cloche.

Confiance.

Confiance.

Confiance.

Je me concentrai sur ce mot et, peu après, tout se brouilla dans ma tête. Je lui aurais confié ma vie sans hésiter. Il tenait mon âme entre ses mains et me protégerait contre vents et marées.

Bien plus tard, je me rendis compte qu'il me berçait dans ses bras. Il m'avait détachée sans que je m'en aperçoive. Debout derrière moi, il me prit par la taille et me plaqua étroitement contre lui.

Avec douceur, il ôta les bouchons de mes oreilles l'un après l'autre. Aussitôt, le bruit du monde déferla comme une vague. Sa voix me parvint, grave, un peu rauque.

— C'était assez brutal, j'en suis conscient. Je suis très fier de vous.

Comme le bâillon m'empêchait de parler, je hochai la tête pour signifier que j'avais compris.

— Je vais vous retirer le bâillon à présent, dit-il.

Je remuai la mâchoire pour décontracter mes muscles endoloris.

Il me tamponna les lèvres avec un linge.

— Ça va ?

— Oui, Maître.

Impossible d'en dire plus. J'étais encore sous le choc.

— Au tour du bandeau maintenant.

Une fois qu'il l'eut ôté, je gardai les yeux fermés encore quelques secondes avant de les ouvrir lentement, craignant d'être aveuglée par l'éclairage, même tamisé, de la salle de jeux après être restée si longtemps dans le noir.

Je ne pus m'empêcher de m'examiner sous toutes les coutures. Comme je m'y attendais, je ne décelai aucune plaie, seulement des marques rouges qui s'estompaient rapidement.

— Tâtez-vous, dit-il. Allez-y. C'est tout naturel. Je ne vous en voudrais pas.

— C'était quoi, Maître ? articulai-je péniblement.

(J'avais l'impression d'avoir mangé du coton.)

Il gloussa.

— Un secret.

Je me retournai pour lui faire face.

— Je savais bien que vous ne me feriez aucun mal, Maître.

En prononçant ces mots à haute voix, je pris pleinement conscience de leur signification.

Il ne me blesserait jamais affectivement non plus.

Nathaniel

J'arrivai à mon bureau de New York environ trois heures avant ma réunion avec Charlène. J'avais prévu de travailler en attendant, mais je me rendis vite compte que j'étais incapable de me concentrer. Je me repassais le film de la nuit précédente. J'étais déconcerté, ne sachant comment gérer la méfiance d'Abby envers Charlène.

Je me postai devant la grande baie vitrée qui occupait tout un pan de mur. J'observai les passants dans la rue en contrebas et décidai de descendre prendre l'air.

C'était bon de se perdre dans les rues, un anonyme dans la foule. La ville vibrait d'énergie, et faire corps avec elle, c'était comme se revigorer l'âme, en réveiller les replis engourdis.

Je déambulai pendant près de trois quarts d'heure. La dernière fois que je m'étais promené dans New York, c'était en décembre quand Abby et moi avions effectué nos achats de Noël. Je me surpris à regretter son absence en passant devant quelques-unes de ses boutiques préférées. Mû par une impulsion subite, j'entrai dans une librairie spécialisée dans les livres rares et anciens qu'elle affectionnait.

Mes parents, des bibliophiles avertis, avaient monté la bibliothèque de notre résidence, pourtant je ne l'avais véritablement appréciée qu'à partir du jour où j'avais partagé cet espace avec Abby. Au fil des ans, nous avons ajouté plusieurs volumes à la collection et nous ne cessons de l'enrichir.

Jeremiah le libraire me reconnut et me fit signe d'approcher. C'était un vieil homme aux cheveux blancs, le dos voûté. Sans doute par des années passées courbé sur ses livres.

— Vous tombez bien, Monsieur West, dit-il lorsque je le rejoignis devant le comptoir en bois poli, j'allais appeler votre épouse. J'ai reçu en début de semaine un livre qui devrait l'intéresser.

Je lui faisais entièrement confiance. Avant les enfants, Abby et moi fréquentions assidûment la librairie les week-ends et elle passait des heures à fureter dans les cartons de livres en compagnie de Jeremiah. Debout à ses côtés, je me plaisais à la regarder sauter de joie à chaque nouvelle trouvaille.

— Qu'avez-vous déniché, cette fois ?

— Une première édition de Lord Byron. *Mélodies hébraïques*, 1815.

J'examinai le volume en excellent état.

— Joli !

Il regarda par-dessus mon épaule.

— Madame West ne vous accompagne pas aujourd'hui ?

Je cherchai ma carte de crédit.

— Malheureusement non. Elle était occupée. Comme je reste en ville ce soir, je le lui remettrai demain.

Jeremiah hocha la tête et encaissa avant d'emballer le livre. Je repensai à une froide soirée d'hiver

à l'époque où Abby n'était encore que ma soumise sexuelle. Je l'avais trouvée à la bibliothèque, plongée dans un recueil de poèmes, et nous nous étions lancés dans un jeu de citations à l'issue duquel elle s'était retrouvée, nue, sur mes genoux, dans une étreinte passionnée qui avait transformé ma vie à jamais.

Jeremiah me tendit le paquet.

Je le remerciai en promettant de transmettre ses amitiés à Abby.

De retour au bureau, je me plongeai dans mes notes en prévision de mon entretien avec Charlène. Cette visite à la librairie m'avait rendu un brin nostalgique, au point que j'envisageais de rentrer à la maison après la réunion. J'entraînerais Abby dans la salle de jeux pour une scène, ma foi, fort différente de celle de la veille.

Le hic était qu'elle avait du travail et que, même si elle répugnerait à l'admettre, j'étais prêt à parier qu'elle préférerait avoir un peu de temps pour elle. Entre les enfants, son blog et nos jeux, elle n'avait pas une minute à elle. Mes doigts hésitèrent sur le clavier du téléphone, j'étais sur le point de l'appeler quand un coup à la porte m'en empêcha.

— Bonsoir Charlène, dis-je en ouvrant. Merci d'avoir accepté de venir un samedi.

— Je vous en prie, fit-elle en passant devant moi. Je suis contente d'avoir pu vous arranger.

Je tentai de la voir à travers les yeux d'Abby. Avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, Charlène était certes une jolie femme, mais elle ne faisait pas le poids comparée à ma femme. Je l'avais engagée pour diriger l'organisation caritative de feu mon oncle — que je n'arrivais plus à gérer seul — et je me félicitais de l'avoir dénichée. Elle travaillait dur et, en quelques mois, elle avait accompli des merveilles, mieux que j'aurais pu le faire moi-même en une année.

Je désignai le canapé près de la baie vitrée.

Pendant les heures qui suivirent, je passai les comptes en revue avant de signer les papiers qu'elle avait préparés. Lorsque ce fut terminé, je me carrai dans mon siège.

— Voulez-vous boire quelque chose ? proposai-je.

Elle rangea ses dossiers dans son sac.

— J'ai une meilleure idée. Je suis libre pour dîner.

J'étais tenté, d'autant que Charlène avait de la conversation. Pour ma part, j'avais prévu une soirée solitaire et j'avais beau avoir la certitude qu'il ne se passerait jamais rien entre nous, j'avais de bonnes raisons pour refuser la proposition. Abby serait furieuse si elle l'apprenait et puis un tas de gens pourraient nous surprendre en tête-à-tête.

Elle coinça une mèche derrière son oreille.

— Un peu de compagnie serait quand même plus agréable que se morfondre entre quatre murs, n'est-ce pas ?

— Charlène, dis-je plus fermement qu'il n'était nécessaire. Je n'aime pas me répéter. Je dînerai seul ce soir. C'est compris ?

Ses yeux s'assombrirent.

— Oui, Monsieur.

Ce n'était pas la première fois que des membres de mon personnel m'appelaient *Monsieur*. Cela dit, j'étais dominant depuis assez longtemps pour établir un distinguo entre ce titre dans la bouche

d'un collègue ou dans celle d'une soumise. Nos regards se croisèrent et un éclair de connivence passa entre nous, chacun identifiant l'autre.

La connaissance était une bonne chose. La sagesse, c'était encore mieux. Pour moi, la seule soumise qui correspondait à mes désirs et à mes besoins était Abby. Je tendis la main vers mon téléphone.

— Voyons, pas de « Monsieur » entre nous. Vous savez que je préfère *Nathaniel*.

Elle s'ébroua, comme si elle s'éveillait d'une transe.

— Oui. Pardon.

— Ce n'est pas grave.

Entre dire « ce n'est pas grave » et le penser vraiment, il y avait un pas. En dînant, ce soir-là, dans mon appartement surplombant la ville, je me demandais si d'une manière ou d'une autre je ne l'avais pas compris dès le départ. Avais-je recruté Charlène parce que j'avais deviné sa nature de soumise ?

Je ne le croyais pas. Durant toutes ces années passées dans le monde des affaires, j'avais dû côtoyer un tas de soumises sans jamais le savoir. Et moi, est-ce que je criais sur les toits que j'étais un dominant ?

Ce qui entraînait une autre question : fallait-il en parler à Abby ?

Elle n'avait jamais caché son hostilité à son égard. Or elle ne s'était jamais comportée de la sorte envers les soumises que je fréquentais lors de nos réunions de groupe. Pourtant, ma femme était quelqu'un de censé, peu encline aux jugements à l'emporte-pièce.

Je me levai et pris une douche. Je terminai vers vingt-deux heures. Abby était sans doute en train de plancher sur le pensum que je lui avais imposé, ou sur son nouvel article pour le blog. Un samedi soir normal, nous serions descendus dans la salle de jeux. Je l'aurais entraînée pendant des heures dans un tourbillon de plaisir jusqu'à atteindre ensemble les sommets de l'ivresse. Elle me manquait.

Je consultai l'horloge et attrapai mon téléphone.

Elle répondit à la première sonnerie.

— Bonsoir, Maître.

Je me détendis immédiatement au son de sa voix.

— Abigaïl. Comment s'est passée votre journée ?

— Très productive, Maître. J'ai fait un tas de choses. J'ai fini le devoir que vous m'avez donné et j'ai écrit un nouvel article.

— En une seule journée ?

— Oui, parce que j'ai retrouvé des notes que j'avais prises en vue de recherches pour d'autres billets. Du coup, j'ai pu les utiliser. J'ai gagné un temps fou.

— On dirait que vous avez été très créative, en effet. Ça mérite une récompense.

— Merci, Monsieur.

— N'ayant pas pu jouir la nuit dernière, elle devait être sérieusement en manque.

— Où êtes-vous en ce moment ?

— Au lit avec un livre, Maître.

— Que lisez-vous ?

— Un roman porno, très très cochon, en pensant à vous.

Je bandais déjà, c'en était presque douloureux. J'enlevai mon pantalon.

— Que portez-vous ?

— Une de vos chemises blanches.

J'étouffai un grognement. J'avais prévu qu'elle se déshabille, mais le tableau qu'elle devait offrir ainsi vêtue m'obligea à retirer mon boxer.

— Gardez-la. Portez-vous une culotte ?

— Minuscule.

— Retirez-la.

Il y eut un bruissement de tissu à l'autre bout du fil.

— C'est fait, Maître, haleta-t-elle.

— Bien. Vous n'avez toujours pas l'autorisation de jouir, je vous rappelle. Maintenant, racontez-moi la dernière scène érotique que vous avez lue.

— C'était torride, Maître.

— Oui ?

— Le héros a entraîné la jeune femme devant plusieurs personnes. Elle avait les yeux bandés. Il a expliqué au groupe les diverses positions dans lesquelles il pourrait la baiser.

— Intéressant.

— Ensuite, il lui a ordonné de les mimer toutes, mais il se contentait de l'exciter sans jamais la prendre.

— Jamais ?

— Je n'ai pas fini le bouquin. Mais je suis sûre qu'il ira jusqu'au bout, si vous voulez mon avis. Il venait de sortir sa queue quand vous avez appelé.

Je gloussai.

— Mauvais timing, hein ?

— Pas vraiment, Maître. En vous parlant, je me figure que vous et votre queue êtes au lit avec moi.

— Racontez-moi ce que vous feriez si ma queue et moi étions au lit avec vous en ce moment ?

Elle soupira.

— Mmm... votre queue là, avec moi... Au fait, dans mon scénario, vous êtes déjà nu, Maître.

— Parfait.

— Je commencerais par enduire mes mains de lubrifiant. Et ensuite, je vous en tartinerais.

J'étais un peu surpris. Elle aimait le sexe anal, mais pas au point de fantasmer là-dessus.

— Je vois où vous voulez en venir. Ça me plaît.

— Vous vous excitez pour rien, Maître. Vous n'y êtes pas du tout.

— Je vais essayer de modérer mon enthousiasme.

— Modérer votre enthousiasme, Maître ? Vous ne m'avez pas habituée à ce vocabulaire en parlant de sexe.

— Pardonnez-moi. Est-ce que j'ai tout gâché ?

— Un peu.

— Bon, alors ma queue est huilée, mais apparemment elle ne se logera pas dans l'orifice que j'avais envisagé.

— Elle n'ira nulle part, en réalité.

Souhaitait-elle que je me caresse ?

— Je me tais. Je n'essaye plus de deviner. Poursuivez.

— Je m'allonge sur le dos. Et puis je vous demande de vous placer à la tête de lit.

Je ne voyais pas trop où elle voulait en venir.

— D'accord.

— Une fois dans cette position, j'attrape votre queue et je la fourre entre mes seins. Et puis je presse le tout à deux mains...

— Bon sang, Abigaïl !

— Vous aimez ?

J'empoignai mon sexe.

— Beaucoup. Poursuivez.

— Bon, je serre fort et je vous demande de bouger sur mes tétons.

Je me branlai, imaginant la scène.

— J'adorerais ça.

— C'est une drôle de sensation, mais tellement agréable. J'aime vous regarder bouger. Et comme vous me chevauchez, je ne peux pas remuer. L'important, c'est vous, votre plaisir, votre queue... c'est merveilleux...

— Rien que d'y penser, je bande comme un fou. Je ne vais plus tenir encore très longtemps.

— Ça me paraît évident. Servez-vous de moi, Maître. Baisez-les bien fort.

Je grognai, accélérant mes caresses.

— Abigaïl...

— Jouissez sur mes seins, Maître. Marquez-moi de votre jus.

— Oui...

— J'ai envie de le sentir sur ma peau et je veux que vous me regardiez pendant que je me lèche partout.

Je basculai les hanches en augmentant la cadence.

— Je jouis, Abigaïl. Je me répands sur vos seins parfaits.

— Mmm... C'est trop bon. Je vais vous prendre dans ma bouche. Ce serait dommage d'en perdre une goutte. Votre queue a si bon goût !

Hors d'haleine, j'attrapai une serviette pour me nettoyer.

— Abigaïl ! C'était fantastique !

— Merci, Maître.

Je l'imaginai dans le lit, pantelante, impuissante.

Je la voulais à bout de nerfs, si frustrée qu'elle aurait même du mal à supporter un orgasme. Il était rare que je l'empêche de jouir, mais après sa crise concernant Charlène, je voulais lui faire comprendre que seule la bonne conduite était récompensée.

— Ça va, Abigaïl ?

— Je suis tellement excitée, Maître. J'adore vous faire grimper aux rideaux.

Elle allait se morfondre jusqu'au week-end suivant. Il y avait longtemps qu'elle n'avait enduré un tel supplice.

Ensuite, je lui parlai du déménagement et des enfants. Je décidai de l'exciter encore un peu plus.

— Comment vais-je vous baiser pour étrenner la nouvelle maison ? Auriez-vous une idée ?

Abby

Le déménagement à Wilmington et le déballage de nos affaires s'étaient déroulés sans anicroche. Grâce à la société que nous avons contactée pour faire le gros du travail, nous n'avions pas eu à vivre dans les cartons trop longtemps. Quant aux enfants, ils considéraient tout ce remue-ménage comme une aventure et ils avaient l'air d'adorer la nouvelle maison.

J'étais très fière de la faire visiter à tout le monde, je l'avoue, du coup quand Dena proposa de passer le premier week-end après notre arrivée, j'acceptai avec joie.

— Bonjour toi, dis-je en l'entraînant à l'intérieur. Comment vas-tu ?

— Très bien. Dis donc, c'est grandiose chez vous !

— Merci. Nous nous y plaisons beaucoup, surtout depuis que nous avons décidé de nous y installer définitivement.

— Je peux voir ? Oh, ajouta-t-elle en brandissant le panier qu'elle tenait, c'est pour vous. Des muffins à la citrouille et aux noix.

— Merci, j'adore ce mélange ! Tu me donneras la recette ?

Elle éclata de rire.

— Je n'y suis pour rien. C'est Jeff.

— Tu le remercieras de ma part. Je dépose ça dans la cuisine et ensuite, je te montre la maison.

— Je t'accompagne.

Je désignai les différentes pièces depuis le couloir.

— Voici le bureau bibliothèque. Pour le moment, c'est nickel, mais attends de voir quand il y aura des papiers partout. Là-bas c'est la salle à manger. Nous ne l'avons pas encore utilisée. Il va falloir que j'organise un dîner un de ces quatre. Voilà la cuisine !

— Waouh ! s'exclama-t-elle en entrant. C'est magnifique !

— Nous l'avons aménagée en priorité. Je me suis dit qu'une fois la chambre et la cuisine prêtes, je me sentirais chez moi.

Elle passa la main sur le granit que nous avons choisi avec soin.

— Et ce comptoir ! Il est immense !

— Oui, n'est-ce pas ? Tu as vu la veine de quartz ? C'est superbe, hein ?

— Somptueux. Il me tarde de voir comment tu vas décorer le reste.

Je posai le panier sur la table et glissai un œil à l'intérieur.

— Tu risques d'attendre longtemps. La décoration, ce n'est pas vraiment mon fort. Mmm... ça sent trop bon ! Je crois que je vais craquer. Et toi ?

Elle acquiesça d'un sourire. Je mis de l'eau à chauffer et nous nous assîmes à la table de la cuisine,

lestée de deux muffins à grignoter.

— Où sont les enfants ? demanda-t-elle.

— Henry fait la sieste et Elizabeth est dans sa chambre. Elle « déballe » ses affaires. Elle exige de tout arranger elle-même.

Dena se mit à rire.

— Dis donc, quel courage tu as !

— Bah, j'ai mis ses feutres et ses crayons hors de portée. Elle est en train de décider où elle va aligner ses poupées et ses peluches.

— Et la poubelle, c'est toujours le jouet préféré d'Henry ?

J'éclatai de rire. Lors du séjour de Dena chez nous à New York, Henry avait découvert la poubelle et s'amusa à trier tout ce qu'on y jetait.

— Non, nous l'avons équipée d'une sécurité enfant. Il aurait pu se faire mal à force. Tu aurais dû le voir quand il a essayé de l'ouvrir après la pose du verrou. Il croyait qu'elle était cassée et il a pleuré pour que son père la répare.

— Ils sont rigolos, tes enfants.

Mon cœur se gonfla d'amour et de fierté.

— C'est vrai, ils sont merveilleux. Même lorsqu'ils jouent avec la poubelle. Et toi, ça va ?

Elle caressa son ventre plat.

— Super bien. J'essaie de rester zen. Mon médecin est formidable. Ça ne la dérange pas si je l'appelle pour un oui ou pour un non. D'après la dernière échographie, le bout de chou se porte bien.

— Et Jeff ?

Elle leva son regard vers moi avant de le reporter sur son ventre.

— Ça va. Il fait la cuisine, il me masse les pieds, il me chante des comptines, il...

— Je sens un « mais » quelque part.

— Il ne veut plus me toucher. Tu vois ce que je veux dire ?

— Le sexe ?

— Hors de question.

— Oh !

Dena se renversa sur sa chaise en soupirant.

— Toi qui as eu deux enfants, comment ça s'est passé ? Si c'est indiscret, tu n'es pas obligée de répondre.

— Tu veux savoir si on s'est abstenus quand j'étais enceinte ? Absolument pas.

— Jeff prétend que c'est trop dangereux et qu'il ne veut pas prendre de risque. Il se donne du mal, je sais, et j'apprécie beaucoup, mais je rêve de faire l'amour. Je suis presque sûre d'avoir joui en dormant la semaine dernière. C'était tellement réaliste !

— Oui, il paraît que la grossesse produit cet effet-là sur certaines femmes.

Dena avala une gorgée d'eau et attrapa son deuxième muffin.

— Jeff est malheureux lui aussi, je le vois bien. Je lui ai proposé de baiser autrement, avec la main

ou la bouche. Il a refusé.

— Je ne peux pas parler pour les autres, mais tu connais Nathaniel. Il est d'un conformisme quand il s'agit de sécurité ! Ça ne me gêne pas, au contraire. Du jour où nous avons su que j'attendais d'Elizabeth, il a fait des heures et des heures de recherche sur Internet et nous avons beaucoup discuté pour voir comment organiser nos jeux.

— Ça ne m'étonne pas de lui.

Je fermai les yeux pour rassembler mes souvenirs. Ce n'était pas trop difficile, Henry n'était pas bien vieux.

— Il y avait un tas de choses non négociables. Par exemple, il évitait de m'attacher pendant nos ébats et m'interdisait de m'allonger sur le ventre. Il me demandait à tout bout de champ comment j'allais et il prolongeait les soins après les scènes. Je ne te parle même pas des jeux anaux. Je suis sûre que je l'ai écrit quelque part, peut-être sur mon blog. Je vais vérifier.

— Si ça ne t'ennuie pas. Je me sens un peu bête, tu sais. C'est juste du sexe, pas vrai ? Je peux m'en passer quelques mois.

— Oui, bien sûr. Mais pourquoi s'en priver ? Le sexe est un besoin et être enceinte n'est pas une maladie.

— Merci, Abby.

— Je t'en prie. Je chercherai ce soir dans mes archives, promis. (Je pianotai sur la table tandis qu'une idée germait dans ma tête.) Et si j'en parlais à Nathaniel ? Il pourrait peut-être en toucher un mot à Jeff.

— Je ne voudrais pas le mettre mal à l'aise ni lui forcer la main.

Je balayai l'argument d'un geste.

— T'inquiète. J'aurais abordé la question dans le groupe si vous n'étiez pas l'unique couple à attendre un enfant et probablement le seul avant longtemps.

— Oui, dit-elle avec un petit rire. Ce serait gênant.

— Peut-être que ce sera possible un jour, si d'autres couples stables s'orientent dans cette direction.

— Je suis si contente que Nathaniel et toi ayez rejoint notre communauté. Vous avez tellement plus d'expérience que nous autres.

— C'est vrai, et c'est pour cette raison que je vais demander à Nathaniel de parler à Jeff. Il n'aura qu'à faire comme si c'était son idée et jouer les naïfs. Par exemple : « Alors, ça se passe comment, cette grossesse ? »

— Génial ! Merci, et tu remercieras également Nathaniel de ma part.

Je lui décochai un clin d'œil.

— Compte sur moi.

Elle se rembrunit.

— Il y a autre chose.

— Oui ?

— Jeff m'a dit que vous cherchiez à renforcer la sécurité du groupe.

— Surtout Nathaniel, en fait. Moi, je me contente de lui donner mon avis en tant que soumise.

— C'est exactement ce dont j'ai besoin. Le point de vue d'une soumise. Quelqu'un d'extérieur.

J'attendis la suite avec curiosité.

— Tout le monde dans le groupe est au courant, ce n'est pas un secret. Tu connais Sasha, l'associée de Julie ?

La rumeur courait qu'elle avait été agressée.

— Oui, enfin de vue.

— Elle sortait avec l'un des dominants du groupe, Peter.

J'acquiesçai en réponse à son regard interrogatif. J'avais croisé Peter au cours d'une réunion, mais je ne lui avais pas été présentée.

— Il jouait avec elle. Je ne connais pas tous les détails. En gros, elle s'est retrouvée attachée et bâillonnée pendant qu'il la fouettait avec un nerf de bœuf. Et elle n'avait aucun moyen de lui dire d'arrêter.

Je n'en revenais pas. Qu'un dominant soit capable d'une telle monstruosité était inconcevable.

— Elle n'a pas posé ses conditions avant de commencer ?

— D'après ce que j'ai compris, il avait parlé de lui passer son collier. Elle a cru naïvement qu'il serait romantique de ne pas utiliser de code secret.

— Bon sang !

Une ride creusa son front.

— Comme tu dis. Elle a atterri à l'hôpital et puis elle a quitté le groupe. En fait, elle est revenue peu après, mais elle a été prise d'une crise de panique et on ne l'a plus revue.

— C'est terrible.

Dena hocha la tête.

— Je lui ai recommandé une psy qui la suit depuis quelque temps.

— Elle va mieux ?

— C'est de cela dont je voulais te parler. Quand je suis passée la voir pour lui annoncer l'arrivée du bébé et lui proposer d'être l'une de mes demoiselles d'honneur, elle m'a confié qu'elle envisageait de réintégrer le groupe.

Je pesais le pour et le contre. Qu'elle ait le désir, la force et le courage de revenir était proprement incroyable. D'un autre côté, la présence de Peter ne lui faciliterait pas les choses.

— Je vois où tu veux en venir.

— Je m'inquiète pour elle.

Je posai ma main sur la sienne.

— Je comprends.

— J'aimerais qu'elle revienne parmi nous parce qu'elle en a besoin en tant que soumise. Mais j'ai peur d'un nouveau malheur qui risquerait de l'anéantir...

— Oui, mais vu que Nathaniel s'occupe de la restructuration du groupe...

— Je sais que la sécurité est sa priorité numéro un. N'empêche qu'avoir un peu plus de détails sur les membres pourrait l'aider.

Je pris le temps de la réflexion.

— Pour quelles raisons voudrait-elle revenir ? Elle a envie de jouer, à ton avis ?

Je croyais que c'était bel et bien fini et que les hommes étaient le cadet de ses soucis. Remarque, je la comprends. Mais j'ai l'impression qu'elle a jeté son dévolu sur l'un des dominants. C'est très récent.

— Bonne nouvelle.

— Tu ne dirais pas ça si tu savais de qui il s'agit.

— C'est un pervers ? Faut-il l'expulser du groupe ?

Non, pas du tout. Il est du genre... euh... autoritaire. Ce n'est pas ce dont elle a besoin en ce moment.

Sauf que, quelquefois, l'autorité pouvait s'avérer bénéfique.

— Et si c'était le cas ?

Dena sourit.

— Avec quelqu'un de doux et d'attentionné, pourquoi pas ? Jeff se montre parfois inflexible, mais je n'ai jamais douté de sa gentillesse.

— C'est drôle, je n'aurais pas associé la gentillesse à un dominant, mais je crois que tu as raison. Du moins en ce qui concerne Nathaniel. Il peut être agaçant parfois, mais je sais qu'au fond, il tient très fort à moi.

— C'est quelqu'un comme lui qu'il faudrait à Sasha.

Sasha avait de la chance d'avoir une amie comme Dena. Sans oublier Julie. Ces deux-là ne manqueraient pas de la soutenir si elle retournait dans le groupe.

— Je pourrais lui consacrer un peu de temps, dis-je. Histoire de mieux la connaître.

— Excellente idée ! Je comptais faire un saut demain à sa boutique. Tu m'accompagnes ?

— Volontiers. À condition que Nathaniel garde les enfants.

Nous devrions vraiment engager une nounou au plus vite. J'ajoutai mentalement ce point à ma liste de tâches à accomplir.

Dena consulta sa montre.

— Tu m'appelles pour confirmer ? Je file. Jeff m'invite à dîner dans un nouveau bistrot. J'ai envie d'une bouillabaisse de calamars. Ce doit être les hormones, va savoir.

J'éclatai de rire.

— Moi, j'avais tout le temps envie de pêches.

Je me levai pour la raccompagner. J'aurais aimé lui demander son avis à propos de Charlène, afin de vérifier si c'était moi qui exagérais les choses, mais ce serait partie remise. Pour l'heure, il était plus urgent de la rassurer sur sa grossesse. Et s'occuper de Sasha par la même occasion. Nathaniel s'emploierait à éviter que le drame qu'elle avait vécu se reproduise. En comparaison, mon problème avec Charlène paraissait bien dérisoire.

Je m'étais avancée d'une semaine dans mon travail. Heureusement, car même si on avait déballé les

cartons, il restait encore beaucoup à faire. Ce soir-là, je m'écroulai sur le canapé de notre nouveau salon, j'étais sur les rotules.

— Les enfants sont couchés, annonçai-je à Nathaniel. J'ai trois heures devant moi. Non. Trente.

Il me prit dans ses bras et déposa un baiser sur mon front.

— On devrait engager une nounou. Surtout maintenant que nous n'avons plus Linda pour nous secourir.

— Les grands esprits se rencontrent.

— Question : on prend une aide à domicile ou non ?

Je songeai à la pièce que nous transformions en salle de jeux. Elle était presque terminée.

— Personnellement, je préférerais ne pas l'avoir constamment dans les pattes. De toute façon, on n'a pas vraiment besoin d'une nounou tous les jours.

— C'est vrai, mais tu aurais davantage de temps à consacrer à ton blog et à l'émission.

— Ce serait chouette. Mais je ne me vois pas avec une parfaite inconnue à la maison vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

— Réfléchis. Je trouve normal que tu puisses te reposer sur quelqu'un quand je serai au bureau. D'autant que j'ai même un chauffeur pour me conduire en ville.

Je voyais où il voulait en venir.

— Oui, mais peut-être pas en permanence...

— On pourrait commencer par quelques jours par semaine. Si ça se passe bien, on envisagera un plein-temps.

— Bonne idée.

— Tu t'occupes de chercher quelqu'un ? Ensuite, on convoquera les candidates pour un entretien.

— D'accord, si tu me dis le jour et l'heure qui te conviennent. Je ne voudrais pas prendre de ton temps.

— Organise-toi comme tu veux, je me débrouillerai.

Vêtu en tout et pour tout d'un léger pantalon en coton, il était à tomber ! J'effleurai son torse nu du bout des doigts.

— Tu es trop gentil.

Il me décocha un sourire langoureux et m'attira contre lui.

— Toujours avec toi.

J'empoignai ses fesses.

— Vraiment ? J'aimerais te rendre la pareille. Comment puis-je être gentille avec toi moi aussi ?

— Et si tu montais enfiler quelque chose de plus confortable ?

Après presque deux semaines sans sexe, s'il avait à l'esprit ce que je pensais, il n'était pas question de gaspiller une minute.

— Pourquoi ? Je peux être gentille ici.

Il posa un doigt sur mes lèvres.

— Chhhut... Vas-y.

Si monter à l'étage revenait à dire que nous allions faire l'amour, j'étais d'accord. Je reniflai pour montrer que je n'étais pas franchement ravie de perdre de précieuses minutes et m'éloignai de quelques pas. Il ne bougea pas. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Tu viens ?

Ses yeux brillaient d'un éclat malicieux.

— J'arrive.

— Ne tarde pas trop, hein ?

Je montai l'escalier en songeant qu'il devait avoir une idée derrière la tête. D'habitude, il avait le sexe spontané. Ce n'était pas le cas, ce soir, donc il y avait anguille sous roche.

J'entrai dans la chambre et tombai en arrêt devant la table de nuit.

Le collier de cuir noir trônait à côté de la lampe de chevet.

Oh !

Après notre premier séjour à Wilmington, nous avons décidé de modifier notre rituel sexuel. Nous ne jouions qu'une fois par mois. Comparé à l'époque d'avant les enfants, c'était fort peu et la situation ne nous satisfaisait pas vraiment. À présent, je ne portais son collier que les week-ends et nous avons allégé les protocoles en fonction de notre vie familiale. Cette fois, je n'y avais pas eu droit à cause du déménagement.

Nous avons convenu que l'un ou l'autre pourrait demander à jouer en semaine s'il en avait envie. La méthode de Nathaniel pour me faire comprendre qu'il souhaitait que nous endossions les rôles de dominant/soumise était de placer le collier sur la table de nuit.

Je pouvais refuser selon mon humeur, mais ce soir-là, je n'y songeai même pas. Le corps brûlant de désir, j'attendis avec impatience le moment de me prosterner à ses pieds.

Quoi qu'il en soit, si je décidais d'accepter, « enfiler quelque chose de plus confortable » signifiait en réalité « se déshabiller ». Les doigts tremblants d'excitation, je déboutonnai mon chemisier et ôtâi mon jean. Après quoi, je m'agenouillai au centre de la pièce et patientai.

Il apparut quelques minutes plus tard.

— Parfait, dit-il. Je vois que ma suggestion vous a plu.

— C'est beaucoup mieux qu'au rez-de-chaussée, en effet.

Il émit un petit rire et ramassa le collier sur la table de nuit.

— Je vais peut-être vous autoriser à jouir, mais à mes conditions, déclara-t-il en l'attachant autour de mon cou. Baisez-moi les pieds en signe de reconnaissance.

Je m'inclinai et effleurai un pied puis l'autre de mes lèvres.

— Merci, Maître, dis-je en me redressant.

— Quelle exquise politesse ! En voilà une qui rêve de grimper aux rideaux.

Je ne répondis pas. C'était évident.

— Allongez-vous. Face à la tête du lit. Et accrochez-vous.

J'obéis avec toute la grâce et l'élégance dont j'étais capable. En prenant position, j'aperçus mon reflet dans la glace, à droite du lit. Je tournai la tête et fixai le miroir pendant qu'il se plaçait derrière moi.

J'étais grisée à l'idée de nous voir. Je ne raterais pas une miette tandis qu'il m'enfilerait. Je gémis à cette pensée.

Il m'attrapa par les épaules et m'écarta les cuisses du genou. J'observai la scène dans le miroir. Il croisa mon regard pendant qu'il m'installait à sa guise.

— Vous aimez me voir vous placer comme je le veux ? demanda-t-il. M'assurer que votre corps est accessible et ouvert pour moi ?

— Je préférerais vous regarder me prendre, Maître.

— Mmm... il nous faudrait des miroirs dans la salle de jeux.

— Bonne idée, Maître.

Il bougea ses hanches contre les miennes sans me pénétrer. Il saisit mes fesses en coupe et se mit à les pétrir à deux mains.

— J'étais sûre que ça vous plairait, petite perverse. Je veux que vous fassiez preuve d'inventivité.

J'avais hâte qu'il me baise, mais suivre ses instructions décuplerait mon plaisir, je le savais.

— Vous vous voyez dans le miroir ?

Je levai la tête et contemplai mon reflet. Nue, penchée en avant, attendant d'être remplie. C'était terriblement impudique. Bien sûr, c'était en partie grâce à lui. À genoux derrière moi, avec cette lueur dans le regard, il aurait rendu sexy l'air qu'on respirait.

— Vous voyez ? répéta-t-il.

— Oui, Maître.

Il me claqua les fesses.

— Imaginez que nous ne soyons pas seuls. Vous seriez dans la même position et vous me supplieriez de vous baiser en public. Avez-vous une idée de ce que les gens verraient ?

Je me figurais les trois hommes devant qui nous avons joué dans le Delaware, quelques mois plus tôt. Simon, Jeff et un autre dominant, Maître DeVaan.

Il glissa un doigt dans ma fente pour vérifier que j'étais prête pour lui.

— Alors, que voient-ils ?

Je ne lâchai pas mon image dans le miroir. Il se rapprocha et lentement, très lentement, il guida son gland à l'orée de mon sexe. Nous fixions toujours la glace tandis qu'il s'enfonçait en moi.

— Ils vous voient, Maître, dis-je. Ils vous voient en train de me baiser. Ooooh, Seigneur, oui !

Il fit courir ses doigts le long de mon dos et empoigna mes seins avant de descendre sur mes hanches. Ses doigts s'incrustèrent dans ma chair lorsqu'il se cramponna à ma taille et plongea en moi jusqu'au tréfonds.

Fascinée, je le regardais forniquer dans le miroir, imaginant une foule de voyeurs assistant à la scène. La plupart étaient de parfaits inconnus. Apparemment, observer Nathaniel me défoncer à coups de reins semblait les exciter au plus haut point.

— Ils ne vous lâchent pas des yeux. Votre chatte accueillante s'étire pour avaler ma queue. Je parie qu'eux aussi adoreraient sentir combien vous êtes étroite.

Il ondulait des hanches avec une lenteur affolante, se retirant avant de pomper plus loin, encore et encore.

— Je vous baise lentement pour leur donner le temps de se rincer l'œil. J'aime vous sentir vous distendre pour mieux me recevoir. La prochaine fois, je vous défoncerai le cul devant la glace.

Je frémis à cette idée. J'adorais le voir utiliser mon corps selon son bon plaisir et j'étais sûre que le regarder me prendre là me rendrait euphorique.

— L'idée vous plaît, Abigail ? demanda-t-il, accélérant le rythme sans attendre ma réponse.

En fait, les fantasmes les plus fous n'arriveraient jamais à la cheville de la réalité.

Il se figea, puis se poussa plus loin avant de reprendre ses va-et-vient frénétiques.

Je me cambrai, me tortillant pour l'attirer encore plus loin, plus profond. Comprenant que cette tactique ne fonctionnait pas, je me mis à balancer les hanches au même rythme que lui. Mais il se contrôlait toujours.

— Ne bougez plus, ordonna-t-il. Vous voyez ma queue qui vous remplit ? Vous la sentez ?

— Oui, Maître.

Il se déplaça pour retrouver son équilibre et je compris qu'il allait passer aux choses sérieuses. Son regard se souda au mien dans le miroir.

— Accrochez-vous.

Je m'arc-boutai à la tête du lit. Il se retira avant de recommencer plus fort, plus vite. C'était si bon que je laissai échapper une plainte.

L'encouragement qu'il attendait. Il se retira de nouveau et m'empoigna les hanches pour mieux m'attirer à sa rencontre.

— Ouvrez les yeux pendant que je vous baise.

Je ne lâchai pas la glace du regard. De le voir mouvoir les hanches et m'empaler avec vigueur, les muscles bandés, le corps tendu vers un seul but, je faillis basculer dans le gouffre.

Il ne parlait plus, entièrement concentré sur ce qu'il faisait. Au bord de l'orgasme, je ne pouvais détourner les yeux de l'endroit où nos deux corps fusionnaient. Il était dur, énorme. Écartelée, je subissais ses assauts délicieux, le spectacle le plus érotique qui soit. Ses mains agrippèrent mes hanches pendant qu'il me pilonnait sur un rythme acharné. Il s'immobilisa et changea d'angle d'attaque pour toucher le point sensible qui, il le savait, me propulserait au septième ciel.

— Suppliez-moi.

— S'il vous plaît, Maître, laissez-moi jouir, implorai-je. Je vous en prie.

— Oui.

— Oh... bon sang !

Je haletai. L'orgasme si longtemps différé s'empara de moi, j'étais au bord de la convulsion. On aurait dit qu'il ne s'arrêterait jamais, me submergeant vague après vague. J'en savourai chaque seconde, transportée comme jamais.

— Merci, Maître, bredouillai-je en reprenant mon souffle. Merci.

Il poursuivit ses assauts.

— Je vais jouir. Retournez-vous. Je veux que vous avaliez.

Il se retira et j'eus à peine le temps de basculer sur le dos que, déjà, il me poussait sur le lit. En quelques secondes, il s'enfonçait dans ma bouche béante.

— Oui, souffla-t-il.

Il poursuivit encore quelques minutes puis s'immobilisa.

— Avalez tout.

Je le suçai avec vigueur pour ne pas en perdre une goutte. Il émergea de son orgasme et se retira de ma bouche. Il soupira lourdement, se pencha et me souleva dans ses bras.

— Ça va ?

Oui, Maître. Merci.

— Je crois que je vais installer des miroirs dans la salle de jeux.

— C'est une riche idée, Maître. C'est terriblement excitant de regarder, mais ce serait mieux pour de vrai.

Il haussa un sourcil.

— Parce que ça, ce n'était pas vrai ? Personnellement, j'ai l'impression d'avoir couru un semi-marathon.

— Non, Maître. Je voulais parler des gens qui nous observent.

Il repoussa une mèche qui me tombait sur les yeux.

Je n'imaginai pas en vous prenant au Super Bowl, il y a quelques années, que vous y prendriez goût et deviendriez une exhibitionniste.

— J'aime le faire en public, Maître.

— Je vois ça.

Je me lovai contre lui.

— Le Super Bowl, les types du Delaware, les soirées en groupe. En particulier chez nous, Maître. J'adore. Je trouve terriblement excitant qu'on me reluque sans pouvoir me toucher.

— Dites-moi, dit-il, l'air sérieux, aimeriez-vous tenter une expérience à trois ? Un peu comme l'après-midi où Jeff est venu ? Seulement, le troisième larron serait plus actif ?

Je devais réfléchir. Dans les romans que j'affectionnais, ce genre de scènes étaient torrides et drôles en même temps. Pour ma part, j'avais bien aimé le jour où Jeff avait joué avec nous. Mais de là à ce qu'un autre que Nathaniel me touche, il y avait un monde.

— Je ne crois pas, répondis-je franchement. Je ne me sens pas prête. Je ne veux servir qu'un seul dominant et je ne me vois pas me soumettre à un autre.

— Vous m'avertirez si vous changez d'avis ?

Bien sûr.

Le silence retomba. Il me caressa le bras tandis que je tournai la tête pour effleurer le creux de son épaule. Il me saisit le menton et posa ses lèvres sur les miennes. Sa bouche était impérieuse pourtant, il parvenait à exprimer tout son amour et son adoration. Je pivotai pour lui faire face, l'enlaçai et l'embrassai encore.

Il me rallongea sur le lit et détacha le collier.

— Attends, protestai-je, je croyais...

— Pas cette fois, murmura-t-il tout contre ma bouche.

— Pourquoi ?

— Parce que là, je veux faire l'amour à ma femme.

Il ne m'avait jamais retiré le collier si tôt. Je me demandai si notre discussion sur un plan à trois lui avait fait changer d'avis. Il inclina la tête et sema un chapelet de baisers sur mes seins. Du coup, je décidai que la raison de ce changement d'humeur n'avait aucune importance.

C'était un dominant fort et autoritaire, un époux et un amant tendre et passionné. Il était rare qu'il me prenne avec lenteur et douceur, presque avec révérence. C'était aussi bon que lorsqu'il se montrait possessif et brutal. D'une façon ou d'une autre, j'avais toujours faim de lui.

Juste avant de me pénétrer, il changea de position.

— Enfourche-moi, Abby.

Je n'aimais pas trop le dominer, pourtant j'obéis et m'installai sur son érection.

— Tu es si belle, murmura-t-il. Féminine et forte à la fois.

Il m'attrapa par la taille avec ménagement, cette fois. Il ne voulait pas me soumettre, seulement me toucher.

— Je pourrais te regarder des heures sans jamais me lasser.

— Tant mieux, je n'ai pas l'intention de me sauver.

Je bougeai sur lui, galvanisée. Son regard trahissait une émotion indicible. Du désir et autre chose qui exprimait son amour, me réchauffait. Il tendit les mains et s'empara de mes seins.

— Chaque centimètre de ton corps est sublime, murmura-t-il tandis que je me déhanchai pour me frotter contre lui.

Il renversa la tête en arrière en arquant le dos et je compris que j'avais touché le point sensible.

— J'aime quand tu prends ton plaisir de cette façon.

En sentant l'orgasme enfler, je gardai le silence, concentrée sur l'onde brûlante qui traversait nos corps unis.

Il glissa les doigts entre nous et s'activa sur mon clitoris.

— Je bande comme un malade, dit-il d'une voix empreinte de passion, de désir et d'amour. Voyons voir si je peux te faire jouir comme ça.

J'oubliai de respirer et me laissai aller dans sa main. Il me suivit quelques secondes plus tard. Puis il m'attira contre lui et m'embrassa.

— Je t'aime, dit-il en se blottissant contre mon dos.

— Je t'aime aussi.

— C'est Nathaniel qui garde les enfants ? demanda Dena le samedi suivant, alors qu'elle nous conduisait à *Petal Pushers*, la boutique de fleurs de Julie et Sasha. (Elle m'avait appelée un peu plus tôt dans la matinée pour m'inviter à déjeuner.)

— Oui, ils vont explorer le parc. La dernière fois, il leur a montré les pommiers.

— Vos enfants sont super, fit Dena en caressant son ventre.

— Tout va bien se passer, tu vas voir.

— Peut-être, mais je ne sais toujours pas comment je vais orienter ma carrière professionnelle quand le bébé sera là.

— Tu as le temps d’y penser.

— Oui. Remarque, j’ai la chance de pouvoir rester à la maison si j’en ai envie. Tout le monde ne peut pas se le permettre.

— Jeff et toi trouverez ce qui convient le mieux à vous et à votre future famille.

— C’est effrayant de penser à l’avenir. J’ai peur de tirer des plans sur la comète et de perdre celui-là aussi.

— Arrête de gamberger et accroche-toi à la réalité. Les échos sont bonnes et les médecins t’ont dit qu’il n’y a aucune raison pour que tu fasses une autre fausse couche.

Elle acquiesça, mais je savais qu’elle n’était pas convaincue. On ne pouvait rien faire ni rien dire pour la rassurer. N’importe qui dans sa situation s’inquiéterait, et seuls le temps et une naissance sans problème parviendraient à exorciser ses hantises.

Quelques minutes plus tard, nous stoppâmes devant une boutique du centre-ville. La vitrine croulait sous les fleurs blanches et rose pâle, allusion à la saison des mariages qui approchait.

— J’ignorais que le bâtiment était restauré, remarquai-je.

— Elles ont pu négocier un très bon prix parce que le propriétaire ne voulait pas s’occuper des travaux. Elles possèdent également le premier étage, précisa-t-elle en désignant le haut de l’immeuble. C’est Sasha qui l’occupe.

J’ouvris la porte et m’effaçai pour la laisser entrer. Nous pénétrâmes dans une vaste salle lumineuse, pleine de couleurs et de parfums. Julie et Sasha étaient absorbées devant un ordinateur.

Elles levèrent les yeux lorsque la clochette de l’entrée résonna, annonçant notre arrivée.

— Julie se leva et contourna le comptoir pour nous accueillir.

— Salut Dena ! Oh, Abby ! Quelle bonne surprise ! Je ne savais pas que tu viendrais.

Sasha nous rejoignit. Elle était plus petite que Julie, les cheveux bruns hérissés, si mince qu’un coup de vent aurait pu la renverser.

Je lui tendis la main.

— Salut, Sasha.

— Je suis heureuse de te revoir.

Dena l’embrassa.

— Et si on déjeunait ici au lieu de sortir ? proposa-t-elle. Je vais commander une pizza. J’en ai très envie aujourd’hui.

— D’accord, dis-je. Pourvu qu’elle soit bonne. Je n’en ai pas mangé une digne de ce nom depuis que nous avons quitté New York.

— Tu ne serais pas un peu puriste sur les bords ? ironisa Julie.

Après avoir vécu plusieurs années à New York, c’est sûr, répliquai-je. Je ne suis pas psycho rigide, mais en matière de pizza, je ne supporte pas la médiocrité.

Dena secoua la tête.

— Rassure-toi. Pour notre premier rendez-vous, Jeff m’avait invitée dans un restaurant italien.

C'est là que je commande. Leurs pizzas sont délicieuses. Fais-moi confiance.

— On peut monter manger chez moi, proposa Sasha. On sera plus à l'aise.

Trente minutes plus tard, nous étions attablées devant un délicieux déjeuner. Julie et Dena étaient d'humeur enjouée, à leur habitude, Sasha plus réservée. Je me demandai si c'était à cause de moi ou si elle souffrait encore du traumatisme qu'elle avait subi.

— Vous pensez assister à la soirée, le week-end prochain ? s'enquit Julie.

— Oui, ça se passe chez toi, n'est-ce pas ?

— Tout juste. Comment as-tu deviné ?

— Jeff et moi avons l'intention de venir.

— Moi aussi, ajoutai-je.

— Et moi aussi, intervint Sasha d'une voix hésitante.

Trois paires d'yeux la fixèrent.

— J'en ai discuté avec ma psy, précisa-t-elle. Je ne suis pas prête à jouer ni à quoi que ce soit. Et je n'ai pas l'intention de sortir avec quelqu'un non plus. Mais participer à une soirée, oui, pourquoi pas ?

— En as-tu parlé à des membres expérimentés ? s'enquit Julie.

— La présence de Dena entre en ligne de compte ?

— Probablement pas, dit Julie en interrogeant l'intéressée du regard.

— Nous avons abordé le sujet lorsque je suis passée, il y a environ une semaine, intervint celle-ci. Mais je n'avais pas compris que tu pensais revenir si tôt.

— Où est le problème ? demandai-je

— Elle a vraiment paniqué la dernière fois, expliqua Julie.

Sasha la fusilla du regard.

— C'était il y a des mois.

J'étais tout ouïe. Comme nous nous apprêtions à intégrer le groupe, j'étais très intéressée par la réaction de Julie lorsque Sasha avait annoncé son intention d'assister à la fête. Je dois confesser que je me sentais un peu mère poule, particulièrement envers Julie qui était encore novice.

Elle rejoignit Sasha, assise sur le canapé, s'agenouilla devant elle et lui prit les mains.

— Et après, tu as débarqué chez moi en larmes, tu tremblais comme une feuille et tu as juré que tu n'y retournerais jamais. Pendant des semaines, tu t'es contentée de répondre par monosyllabes quand je t'adressais la parole. J'ai enfin l'impression de t'avoir retrouvée. J'ai peur que tu bascules de nouveau si tu assistes à cette soirée.

— Je ne reviendrai jamais moi-même si je ne me réapproprie pas cette dimension de ma vie.

— Oui, mais si tu régresses au stade d'il y a trois mois ?

Sasha lui pressa les doigts.

— Ce ne sera pas forcément le cas. Je veux en avoir le cœur net, tu comprends ? Je dois essayer. Quand je vous vois nager dans le bonheur, Daniel et toi, je me dis que c'est en partie grâce à moi. C'est moi qui t'ai poussée à intégrer le groupe où tu t'es épanouie et tu t'es sentie en complète harmonie avec cet aspect de ta personnalité. Tu peux me traiter de tous les noms, jalouse, insatiable,

ce que tu voudras, mais j'ai connu tout cela un jour et je veux le revivre. J'en ai besoin.

Des larmes silencieuses roulèrent sur les joues de Julie.

— Promets-moi que tu ne renfermeras pas dans ta coquille.

— Promis, fit Sasha, les yeux humides. Et si je cède à la panique, je saurai quoi faire. Je ne suis pas si fragile.

Elle était prête, me dis-je en l'écoutant. Je connaissais la frustration que pouvait ressentir une soumise en manque. Il était grand temps qu'elle rejoigne le groupe. J'échangeai un regard de connivence avec Dena avant de désigner Julie et Sasha d'un signe de tête. Dena sourit et opina. Apparemment, elle était de mon avis. Il faudrait que j'en touche un mot à Nathaniel.

Julie se leva.

— Dena va en parler à Jeff et moi à Daniel. Pendant ce temps, Abby et Nathaniel s'emploieront à revoir les conditions d'adhésion.

— Oui, confirmai-je. Il est essentiel d'imposer un règlement afin d'assurer la sécurité de Sasha, et de toutes les autres d'ailleurs, au sein de la communauté.

— Merci, murmura Sasha.

— J'ai l'impression d'avoir décroché depuis des semaines, déclara Dena. Peter est toujours là ? Assistera-t-il à la soirée ?

Sasha se crispa en entendant prononcer le nom de son bourreau.

Julie la rejoignit sur le canapé.

— Oui, il est toujours là. Maître Greene lui a imposé un tuteur, mais rien ne l'empêche de participer à une soirée. Cela dit, je ne sais pas s'il viendra.

Je louchai vers Sasha.

— Je pourrais peut-être suggérer à Nathaniel de demander à Maître Greene d'interdire à Peter de venir. Est-ce que je pousse le bouchon trop loin ? À ta place, je n'aimerais pas le revoir dès mon retour.

Sasha ne cacha pas son soulagement.

— Si ça ne t'ennuie pas, oui, ce serait super. C'est en grande partie la peur de le revoir qui m'a paralysée jusque-là. Je vais devoir résoudre ce problème un jour ou l'autre, je le sais, mais je préférerais y aller progressivement. Ce serait plus facile pour moi de réintégrer le groupe avant d'affronter Peter, plutôt que l'inverse.

Je hochai la tête.

— Je suis d'accord. Tu ne peux pas régler tous les problèmes en même temps et donner la priorité au groupe me paraît logique.

— Et puis nous serons là pour te soutenir, renchérit Julie. Tu ne seras pas seule.

Sasha cilla, au bord des larmes, mais à force de volonté, elle parvint à garder l'œil sec.

— Vous êtes formidables, les filles. Et si on passait à quelque chose de plus gai ? Le mariage de Dena, par exemple ?

Nathaniel

Abby était de sortie avec Dena et ses amies du « Groupe des Partenaires ». Pendant ce temps, je jouais à la dînette avec Elizabeth et Henry. Les enfants avaient attendu que je tourne le dos le temps de passer un rapide coup de fil pour attirer Apollon dans leurs filets. Ils étaient étrangement silencieux, beaucoup trop pour être honnêtes.

J'entendis des murmures étouffés en retournant dans la chambre d'Elizabeth. « Joli ! » gazouilla Henry. J'arrivai à temps pour sauver le chien de leurs griffes. En entrant, je le trouvai affublé d'un boa de plumes roses autour du cou, le poitrail ceint d'une écharpe rose marquée « Princesse », un diadème étincelant de la même nuance sur la tête. Il me regardait l'air de dire : « Le rose ne me va pas au teint. Tu veux bien arrêter le massacre ? »

— Alors, ce thé, ça se passe bien ? demandai-je à Elizabeth, vêtue d'une robe de princesse et chaussée d'une vieille paire d'escarpins appartenant à sa mère.

— Henry ne veut pas porter sa couronne, gémit-elle.

En entendant son nom, son petit frère sourit en désignant Apollon.

— Tu as vu papa ? Il est joli !

— Oui, très joli, mais il doit souffler un peu maintenant. Il est vieux, vous savez, et c'est fatigant pour lui de prendre le thé avec un prince et une princesse.

— Apollon est vraiment, vraiment vieux ? demanda Elizabeth. Il a dix ans ?

— Plutôt douze, dis-je en riant sous cape à l'idée que, pour elle, avoir dix an, c'était « vraiment, vraiment vieux ».

— Oh, c'est très vieux, insista Elizabeth.

Trébuchant sur ses hauts talons, elle s'approcha du chien et entreprit de le déshabiller.

— Va te reposer avec papa, Apollon. On jouera à la dînette plus tard.

Une fois débarrassé de ses falbalas roses, Apollon se redressa et s'ébroua en trotinant vers moi.

— Et si on allait le promener ? suggérai-je. Après, on jouera à la balançoire.

— S'il te plaît, un gâteau, supplia Henry.

Je consultai ma montre.

— C'est bientôt l'heure du dîner. Maman ne serait pas contente si je te donnais un dessert maintenant. On verra après manger, d'accord ?

— J'ai des gâteaux, intervint Elizabeth en poussant vers son frère une assiette vide.

Henry l'examina et comprit qu'il s'agissait de biscuits imaginaires.

— Non, pas ça.

Sa sœur entreprit de lui expliquer en quoi les gâteaux fictifs étaient bien meilleurs, mais Henry

n'en crut pas un mot. Il se garda de pleurnicher, cependant. Ces deux-là s'entendaient comme larrons en foire, enfin la plupart du temps.

Ayant grandi seul, j'avais toujours rêvé d'avoir un frère ou une sœur. J'avais dix ans quand mes parents étaient décédés. Mon oncle et ma tante m'avaient recueilli et leur fils, Jackson, avait été pour moi le frère que je n'avais pas eu. Je m'étais promis que plus tard, j'aurais au moins deux enfants.

— On y va ?

Je descendis l'escalier avec Henry dans mes bras, Elizabeth et le chien sur mes talons.

Plus tard ce soir-là, après le retour d'Abby, je partis voir Daniel. Il m'avait appelé en début d'après-midi pour me demander de faire un saut. Je venais de descendre de voiture lorsque j'entendis des voix du côté de la terrasse.

— Combien de temps Cole compte-t-il séjourner dans le pavillon des invités ? demanda une voix féminine inconnue.

— Aucune idée, répondit Julie. Il est souvent absent, il voyage beaucoup. J'ai du mal à suivre.

— Est-ce qu'il a beaucoup... euh... d'invités ?

— Tu veux dire des femmes ?

— Oui, fit la voix avec un petit rire crispé.

— Je n'ai jamais vu personne rester toute la nuit, mais ça ne signifie pas qu'il n'invite jamais une partenaire pour jouer.

— C'était juste pour savoir.

Julie soupira.

— Tu connais la réputation de Cole dans la salle de jeux, n'est-ce pas, Sasha ?

— J'en ai entendu parler, oui.

— Pour autant que je sache, ce n'est pas exagéré. Tu te verrais jouer dès ton retour dans le groupe ?

Sasha ne répondit pas. J'accélérai le pas, peu désireux d'écouter aux portes. Au détour de l'allée, je les trouvai occupées à sarcler le jardin devant le porche.

— Salut les filles, lançai-je.

Julie s'accroupit sur ses talons et sourit.

— Salut, Nathaniel. Daniel m'a prévenue que tu passerais. Il est sous la véranda, derrière la maison. Continue tout droit, tu ne peux pas le rater.

— Merci.

Je louchai sur Sasha. Elle avait posé sa pelle et gardait les yeux obstinément baissés. Abby m'avait résumé ses discussions avec Dena et, sans trop savoir pourquoi, je me demandais si le retour de Sasha au sein de la communauté était une si bonne idée, au fond.

— Bonjour, Sasha.

— Bonjour, Monsieur, répondit-elle sans me regarder.

En dehors du groupe, je préfère « Nathaniel ».

— Elle leva les yeux, un sourire espiègle aux lèvres.

— Il arrive qu'on vous appelle « Nate » ?

— Pas si on veut que je réponde.

— Je me disais bien que vous n'aviez pas l'air d'un Nate.

Je lui rendis son sourire.

— À quoi ressemble un Nate ?

Elle haussa les épaules.

— Aucune idée. Pas à vous, en tout cas.

— Sasha, dit Julie, tu veux bien m'aider à transporter les jardinières vides dans la serre ?

Les deux femmes retournèrent à leur jardinage et je suivis le sentier qui contournait la maison jusqu'à la véranda où se trouvait Daniel, comme me l'avait indiqué Julie.

Il ouvrit la porte en me voyant arriver.

— Salut, Nathaniel, entre.

Nous nous assîmes à une table encombrée de documents. Daniel souleva la pile et fouilla dans le tas.

— J'ai sorti toute la paperasse concernant les membres actifs, expliqua-t-il. Quitte à revoir la procédure d'inscription, autant demander aux membres de remplir de nouveau les formulaires ?

— J'ai eu la même idée. Contrairement à Ron, Peter avait quitté le programme de tutorat quand il s'en est pris à Dena. Du coup, n'y a pas forcément de dénominateur commun.

Daniel se renversa sur sa chaise.

— Tu viens à la soirée demain avec Abby, n'est-ce pas ? Tu me feras part de tes remarques ensuite, d'accord ?

J'avais déjà assisté à des fêtes, mais toujours comme invité. Cette fois, Abby et moi participerions en qualité de membres et d'observateurs chargés d'une mission : renforcer la sécurité du groupe.

— D'après Abby, il paraît que Sasha a annoncé son retour pour ce week-end. Qu'en penses-tu ?

— Je lui en ai parlé quand elle est venue aider Julie au jardin. Personnellement, je n'aurais jamais cru qu'elle reviendrait après l'épisode avec Peter.

À en juger par son apparence, il y avait de quoi être inquiet, en effet. L'air déprimé, trop maigre, on voyait qu'elle souffrait d'insomnies. Sa tirade sur mon prénom démontrait toutefois qu'elle avait de la ressource.

— C'était grave à ce point ?

— Oui. Elle se sauvait même quand je passais le collier à Julie, tu imagines ?

— Bon, tu lui as parlé cet après-midi. Et alors ?

— Elle va mieux. Je n'ai rien contre le fait qu'elle vienne demain soir, mais il faudra la garder à l'œil au cas où.

Le dossier de Sasha était le premier de la pile. Je m'en emparai pour le parcourir.

— D'après Abby, elle n'a pas l'intention de jouer.

— Non, je ne le pense pas non plus. Mais mieux vaut anticiper et prévoir une stratégie pour le jour

où elle se sentira prête.

Un bruit à l'extérieur nous alerta. À présent, les deux femmes s'activaient sur le côté de la maison. Cole se tenait près d'elles, un cageot rempli de pots de fleurs à la main. La jeune femme qui l'accompagnait ne passa pas inaperçue.

— Tiens, Cole a de la compagnie, déclara Daniel. À ma connaissance, c'est la première fois qu'il amène quelqu'un ici. Il a peut-être fini par oublier Kate.

— Et si c'était sa boss au journal ?

Au même moment, je le vis tendre les plantes à Julie et mettre la main aux fesses de l'inconnue.

— Non, ce n'est probablement pas le cas, dis-je.

— Apparemment pas. Je me demande pourquoi il a rapporté les fleurs à Julie. Je les avais faites livrer au pavillon des invités parce qu'elle souhaitait les planter là-bas.

— Elle jardinait dans l'allée avec Sasha quand je suis arrivé.

— Elle veut ajouter sa touche personnelle au jardin. Je l'encourage. Je ferais n'importe quoi pour qu'elle se sente chez elle ici. Sauf que j'aimerais bien la voir travailler nue, ajouta-t-il en riant.

Je fis chorus avant de reprendre mon poste d'observation. Cole et son amie repartaient vers le pavillon des invités. Quant aux deux filles, on aurait dit qu'elles se disputaient. Au moment où Julie leva la tête, Daniel lui fit signe de nous rejoindre. Elle se débarrassa de son fardeau et se dirigea vers nous, suivie par Sasha, la mine boudeuse.

Julie semblait un peu essoufflée et passablement énervée.

— Bonjour, fit-elle en entrant.

— Cole n'aime pas les plantes ? s'enquit Daniel.

— Non, ce n'est pas ça. Il croyait qu'elles avaient été livrées par erreur. Il voulait les reprendre, mais je lui ai dit de les laisser. Je vais ajouter de l'engrais. Nous les planterons après.

Sasha croisa les bras sur sa poitrine avec un air de défi.

— Il n'y a pas de « nous » qui tienne, jeta-t-elle.

— Écoute, Sasha, j'aimerais terminer aujourd'hui.

— Je m'occupe du reste, si tu veux.

— C'est grotesque.

Daniel s'éclaircit la gorge.

— Nathaniel, veux-tu me passer une liste vierge en bas de la pile ?

Je m'exécutai. J'étais perplexe. L'attitude de Sasha avait changé du tout au tout. On aurait dit qu'elle piquait une crise de jalousie. Exactement comme Abby quand on prononçait le nom de Charlène. Daniel hocha la tête. La même idée lui avait traversé l'esprit.

— Sasha, dit-il, j'aimerais que tu remplisses une nouvelle liste. Tu pourrais nous la remettre demain soir, à Nathaniel ou à moi ?

Elle rougit. Ses joues marbrées de taches rouges accentuaient sa pâleur.

— Merci, Monsieur. J'avais justement l'intention de vous en parler. Je vais la remplir, je reviens tout de suite, ajouta-t-elle à l'adresse de Julie.

Celle-ci la regarda s'éloigner en secouant la tête, elle gratifia Daniel d'un baiser furtif et retourna

au travail.

— Je voulais aborder un autre sujet, reprit Daniel. Une section régionale va bientôt démarrer et ils recherchent quelqu'un pour animer les démos. Je ne pense pas que Julie soit volontaire, mais ça pourrait vous intéresser, Abby et toi.

— Où et quand se déroulent les réunions ? demandai-je, songeant que ce pourrait être un bon moyen de cultiver le penchant exhibitionniste d'Abby.

— Le programme est en cours d'élaboration, mais la première réunion se tiendra en Pennsylvanie. Je peux te communiquer les coordonnées du responsable, si tu veux.

— Ce serait super. Je vais en parler à Abby.

Comme je le supposais, elle était emballée par cette idée. Une fois les enfants couchés, elle me rejoignit au salon où je préparais ma journée de travail du lendemain. Je levai les yeux à son entrée et souris en remarquant sa tenue.

— Tu es sublime, dis-je en détaillant le long fourreau argenté qui lui allait comme une seconde peau.

Elle me décocha un sourire coquin et s'assit en tailleur à mes pieds. J'enfouis les doigts dans ses cheveux. Elle soupira de bonheur et s'abandonna à ce contact.

— Mmm... merci. Je me suis dit que ça te plairait.

— Énormément.

Il y eut un silence. C'était l'un de ces moments rares et précieux où tout semblait parfait. Je ne voulais pas en perdre une miette. Mes enfants, ma femme et moi, tous réunis et en bonne santé. Le bonheur ! Que désirer de plus ?

— Comment s'est passée ta visite chez Daniel et Julie aujourd'hui ? demanda Abigaïl au bout d'un moment.

— Bien. Sasha était là. Cole aussi. Avec une femme.

— Non ?

Je haussai les épaules.

— C'est à peine si je l'ai vue. Ils se trouvaient dans le jardin. Viens là une minute, enchaînai-je en tapotant la place libre sur le canapé.

Elle se leva doucement et se pelotonna près de moi. Je l'enlaçai et plongeai le nez dans ses cheveux.

— Je voulais te parler de quelque chose.

Elle leva un sourcil interrogateur.

— Daniel m'a dit qu'une section régionale allait voir le jour. Ils recherchent des couples pour des démonstrations.

Une lueur d'excitation brilla dans son regard.

— J'ai l'impression que tu es très portée sur l'exhibitionnisme en ce moment, repris-je, et je me suis dit que ce serait l'occasion de jouer en public.

— C'est vrai. Je fantasme beaucoup là-dessus. J'ignore pourquoi.

— Peu importe la raison, si tu en as envie, je ne vois pas pourquoi t'en priver.

— Je ne sais pas si c'est un besoin ou juste un caprice.

Je lui caressai la joue du dos de la main.

— Ça te dirait d'essayer ?

— Bien sûr.

J'enroulai une mèche de ses cheveux autour de mon doigt.

— Parfait. J'appellerai les organisateurs demain pour demander des renseignements.

— Sais-tu quel genre d'exhibition ils prévoient ?

— Daniel a parlé d'un nerf de bœuf. C'est pour cette raison qu'ils ont fait appel à lui en premier lieu.

Son excitation retomba.

— Tu ne t'en es jamais servi avec moi.

— C'est vrai, mais j'en possède un et je sais comment m'en servir. J'aurai juste besoin d'un peu d'entraînement. L'idée te déplaît ?

— Non, au contraire.

— Tu es sûre ?

Elle se pencha pour m'embrasser.

— J'ai confiance en toi.

La foi aveugle qu'elle me témoignait avait quelque chose d'un peu effrayant. Elle savait que je ne la ferais jamais souffrir sciemment et, en plus, elle me croyait tout-puissant, capable de réaliser ses moindres désirs, de même que ses fantasmes.

Et si je me plantais ?

J'aimais les soirées libertines. L'atmosphère était électrique, vibrante d'une tension tantôt palpable, tantôt latente, engendrée par les rapports de force et de pouvoir entre les différents groupes. L'hétérogénéité du public me fascinait. On croisait une Dominante flanquée de ses deux soumis, une soumise en laisse, etc. Sans oublier ceux ou celles qui avaient l'air de rentrer du bureau ou d'un après-midi shopping entre copines.

Ce soir-là, Abby et moi nous bornions à observer, attentifs à anticiper les éventuels pépins. L'assistance était moins nombreuse que d'habitude. Ce n'était pas une question d'espace, car la résidence de Daniel était assez vaste pour accueillir une foule. Ce soir-là, Julie et lui n'étaient pas censés s'exhiber, mais à notre arrivée, nous l'avions découverte clouée au mur, les bras au-dessus de la tête. Elle l'écoutait lui parler à l'oreille, les yeux assombris de désir.

Jeff ne lâchait pas Dena du regard. La belle blonde était entourée de trois novices, visiblement attirées par notre mode de vie. Elle leur parlait avec animation, ayant le chic de mettre tout le monde à l'aise avec son sourire et sa cordialité. Un véritable tour de force.

— Tu as de la chance, glissai-je à Jeff.

Il sourit.

— Je sais. Elle est époustouflante.

L'une des invitées désigna son collier. Dena tourna la tête dans notre direction. Jeff croisa son regard et agita discrètement la main.

Sur l'insistance d'Abby, j'avais appelé Daniel quelques jours auparavant et, l'air de rien, j'avais évoqué la question du jeu durant la grossesse.

— Dena et le bébé vont bien ?

— Oui. Et merci pour notre conversation, l'autre jour. J'en ai discuté avec Dena. nous allons tenter quelques expériences. Je me sens mieux même si je suis encore un peu inquiet. J'étais injuste envers elle et notre couple, j'en suis conscient maintenant.

Un silence s'ensuivit. Maître Greene — le Maître du donjon pour la soirée — entra en coup de vent et nous salua au passage tandis qu'il filait vers la salle de jeux, entraînant plusieurs personnes dans son sillage. Je songeai une fois de plus que c'était une grosse responsabilité pour un seul homme.

Je balayai la pièce du regard et finis par localiser Abby à la porte du salon. Nous étions arrivés ensemble et avons décidé de nous séparer la première demi-heure, histoire de surveiller les faits et gestes des uns et des autres chacun de notre côté. Plus pâle que jamais, Sasha ne la quittait pas d'un pouce. Elle tenait un document entre ses doigts crispés.

Je la désignai du menton.

— J'espère que nous n'avons pas fait une erreur en l'autorisant à venir ce soir.

— Si tu l'avais connue avant ! Elle débordait d'énergie et, à en croire certains de ses partenaires, elle était même limite insolente.

Ce n'était certes pas le cas, ce soir. Elle buvait les paroles d'Abby qu'elle ne quittait pas d'une semelle. Ma femme me repéra et traversa la pièce pour me rejoindre, suivie par Sasha.

Je glissai la main sur la nuque d'Abby lorsqu'elle se pressa contre moi et effleurai son collier.

— Je suis heureux de vous revoir, Sasha, dis-je.

— Merci, Maître West.

Elle me tendit un papier passablement froissé.

— J'ai rempli la liste comme vous me l'aviez demandé.

— Parfait. Je vais la rentrer dans l'ordinateur.

La veille au soir, je m'étais rangé à la suggestion d'Abby de stocker les informations concernant les membres du groupe dans une base de données. Elle avait également envisagé d'assortir les célibataires en fonction de leurs goûts. Je n'étais pas convaincu que l'informatique était la panacée à tous les maux, mais elle avait trouvé une autre solution : attribuer un numéro à chacun au lieu de conserver leurs données personnelles dans l'ordinateur. Je lui avais promis d'y réfléchir. L'idée de réunir les couples par affinités me plaisait assez.

Le spectacle qu'offrait Sasha en cet instant précis me faisait fortement douter qu'elle ait envie d'un partenaire. C'était d'ailleurs aussi bien. Comme c'était la première soirée à laquelle elle assistait depuis longtemps, mieux valait ne pas brûler les étapes. Quand elle aurait plusieurs meetings et quelques fêtes à son actif, on pourrait peut-être songer à lui associer un dominant, si elle le souhaitait.

Jeff consulta sa montre.

— La démonstration de Cole débute dans cinq minutes. Dena et moi faisons l’impasse, mais si Abby et toi avez envie d’y assister, ne vous gênez pas.

Je lançai un coup d’œil à Abby.

— Allons-y, dis-je. Sasha, vous pouvez venir, si vous voulez.

Elle ouvrit la bouche, la referma et se borna à hocher la tête. Abby qui avait sans doute deviné son malaise posa la main sur son bras.

— Tu es sûre ? insista-t-elle avec douceur.

— Oui...

Abby n’ignorait pas que j’avais demandé à Sasha de nous accompagner. Est-ce que j’avais manqué un épisode ?

Je les précédai dans l’escalier menant à la salle de jeux. J’ouvris la porte et m’effaçai pour les laisser entrer.

— Sasha, ça va ? demandai-je lorsqu’elle passa devant moi,

Elle me regarda en face.

— Très bien, Monsieur.

Je vis briller dans ses yeux une brève lueur d’incertitude qui signifiait le contraire. Elle détourna vite la tête.

— Abby peut vous conduire à l’étage, si vous le souhaitez.

— Ce n’est pas la peine, Monsieur. Vraiment.

Elle s’entêtait à nier et elle refusait l’échappatoire que je lui offrais. Je ne pouvais rien faire de plus.

— Bon, dans ce cas, ne vous éloignez pas d’Abby.

Elle hocha la tête.

Je ne la quittais pas des yeux, ne prêtant aucune attention au décor planté pour la démo. Elle échangea quelques mots avec Abby et, à un moment donné, elle pivota pour observer l’estrade disposée au centre de la salle et tressaillit.

Curieux, je suivis son regard et remarquai Cole et la jeune femme que j’avais aperçue chez Daniel. Elle était prosternée à ses pieds pendant que Cole attendait que le public s’installe et qu’on ferme la porte. Cela fait, il commença par les présentations — lui et sa soumise — puis expliqua comment il allait procéder. Je frémis quand il déclara qu’il utiliserait une baguette violette. J’avais beau savoir que Sasha avait été martyrisée avec un nerf de bœuf, je me demandais comment elle allait réagir devant cet accessoire. Un coup d’œil dans sa direction me rassura : elle paraissait calme et détendue.

Cole pria la soumise de s’allonger sur la table et en attendant, il rappela les consignes de sécurité. Après quoi, il se positionna de manière à faire face à la fois à la soumise et au public. Il dévisagea les personnes présentes et il me sembla qu’il marqua un temps d’arrêt en reconnaissant Sasha.

Il reporta son attention sur la femme étendue devant lui et lui parla à mi-voix en actionnant l’engin. Tout le monde retint son souffle. La lumière violette de la baguette et la petite étincelle électrique qui léchait la peau de la soumise étaient parfaitement visibles sous l’éclairage tamisé de la salle.

Le visage de Cole affichait une extrême concentration. Il nous avait annoncé d'entrée de jeu qu'il utiliserait un faible voltage. C'était bien suffisant. Quant à sa soumise, elle gémissait de bonheur sans bouger d'un cheveu.

Au bout d'un moment, il s'interrompit pour lui demander si tout allait bien et, rassuré, il reprit là où il s'était arrêté. Seuls le grésillement de la baguette et les soupirs lascifs de la jeune femme troublaient le silence. Je louchai vers Sasha pour voir si elle résistait au choc. Elle fixait la scène, littéralement hypnotisée.

Ses lèvres entrouvertes, ses joues empourprées, sa respiration saccadée trahissaient le désir. Sans doute se figurait-elle à la place de la soumise. En y regardant de plus près, je compris qu'elle était moins subjuguée par la jeune femme que par Cole. Il n'y fut pas insensible. Levant brièvement la tête, il croisa le regard qu'elle fixait sur lui et un petit sourire satisfait étira le coin de sa bouche.

Sasha haleta. Je m'attendais à ce qu'elle tourne les talons et quitte la pièce. Au lieu de quoi, elle resta figée sur place, sans détacher les yeux de la baguette lumineuse.

J'observai Abby et constatai que la réaction de Sasha ne lui avait pas échappé.

Une sérieuse discussion s'imposait. Il était grand temps.

Abby

Nous savourions tranquillement le petit déjeuner le matin suivant. Linda gardait les enfants pour le week-end. Elle était venue les chercher la veille en fin d'après-midi, affirmant qu'ils lui manquaient beaucoup depuis notre départ.

Nous étions attablés dans la cuisine, comme toujours lorsque je portais son collier et qu'il m'autorisait à parler librement. J'avais confectionné du pain perdu à la banane flambée, une recette imaginée au temps où j'étais encore célibataire. Il en raffolait, même si je n'avais pas trop le temps de la préparer. À son expression béate, je me promis de le faire plus souvent.

— Ça a l'air délectable, dit-il.

— Merci, Maître. Je suis désolée de vous en avoir privé si longtemps. J'essaierai d'y remédier à l'avenir.

— Quand nous aurons une nounou, ce sera plus facile, vous verrez.

Il dégusta une bouchée et ferma les yeux avec délices.

J'étais aux anges, flattée de ce que je prenais pour un compliment de la part d'un excellent cuisinier tel que lui.

— Demain matin, c'est moi qui me chargerai du petit déjeuner, déclara-t-il.

Comme je portais encore son collier, je fus surprise par cette proposition imprévue.

— Voilà qui est inhabituel, Monsieur, dis-je la bouche pleine de banane enrobée de pain perdu.

— Vous aurez autre chose à faire, croyez-moi.

Dans l'incertitude, je me bornai à hocher la tête.

— Je suis impatiente de savoir ce que vous me réservez, Monsieur.

— Mmm...

Visiblement, il ne me croyait pas. Normal.

— Du jus d'orange, Monsieur ? demandai-je.

— Non, merci, le café suffit. Au fait, qu'avez-vous pensé de la soirée d'hier ?

— J'allais justement vous en parler. Je n'ai rien observé d'irrégulier dans l'organisation. Le groupe m'a l'air réglo et, si vous voulez mon avis, je trouve les membres plutôt drôles, intéressants et sympathiques. J'aimerais les connaître mieux et m'en faire des amis. Maintenant, si vous réfléchissez à ceux qui ont posé problème, l'un était un dominant aguerri et l'autre un nouveau venu. Je ne crois pas que les deux cas soient liés.

— Oui, d'autant que Jeff a épluché leurs antécédents. Il n'a rien trouvé de suspect. J'ai vérifié moi aussi, et je n'ai rien relevé qui aurait pu m'inciter à tirer la sonnette d'alarme.

Je pianotai sur la table.

— Je me demande si ces deux-là auraient adhéré si on leur avait réclamé des références.

— Le hic est qu'ils ne s'adresseraient évidemment pas à quelqu'un susceptible de les enfoncer.

— Et la recommandation d'un autre membre ? Qu'en pensez-vous ?

Il sourit et griffonna quelques mots dans un carnet, posé à côté de lui.

— L'idée me plaît.

— Comme cela, le candidat ne serait plus un parfait inconnu. Et puis exiger que tout le monde remplisse un nouveau formulaire ne fera que renforcer la confiance.

— Et si on allait plus loin et que, en plus d'une recommandation, on exigeait une période d'essai ?

— Un peu comme un test, en somme ?

— Non, je pensais plutôt à une période probatoire avant de devenir membre à part entière. C'est important d'apprendre à connaître quelqu'un avant de lui accorder pleinement sa confiance, non ? On pourrait même organiser des rencontres entre les nouveaux membres et les dominants plus expérimentés. Au cours d'un dîner par exemple... De sorte que chacun ferait connaissance de manière plus personnelle.

— Une formalité préalable avant d'assister à une première réunion de groupe ? suggérai-je.

Il nota ma remarque.

— Et si un membre chevronné contrôlait les premières scènes des débutantes ?

— Les soumises pourraient-elles jouer les observatrices, elles aussi ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Et si un candidat dominant refusait ?

— Dans ce cas, nous saurions à quoi nous en tenir.

Je souris.

— Oui, Maître.

— Au fond, vous avez raison, il serait intéressant d'avoir l'avis d'une soumise.

— Et que pensez-vous de l'inverse ? Un dominant testant une soumise ?

— Ce serait de bonne guerre, non ? gloussa-t-il.

— Oui, pour les membres compétents. Mais les autres ?

— À mon avis, ils devraient obligatoirement suivre une formation sous la tutelle d'un membre plus expérimenté.

— Lequel porterait de lourdes responsabilités, objectai-je. Et puis le processus d'admission d'un nouveau membre s'en trouverait alourdi.

— Oui, mais si ça marche, ça en vaudra la peine, car alors nous serons sûrs à cent pour cent d'avoir fait le bon choix.

— C'est vrai, seulement à cause d'une sélection drastique, nous aurons du mal à étoffer le groupe.

— C'est un risque à courir pour assurer la sécurité de tous.

Je lui lançai une œillade aguicheuse. Il portait un jean et un tee-shirt vert assorti à ses yeux. C'était un moment de pur bonheur... Un repas partagé... Son sourire...

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

Je tendis le bras par-dessus la table et attrapai sa main.

— Vous. J’aime vous entendre parler de sécurité et constater que vous ne vous laissez pas intimider par de fortes têtes. Et puis si vous saviez comme vous êtes sexy avec ce tee-shirt qui moule votre torse et vos joues râpeuses de barbe.

Il porta ma main à ses lèvres et me baisa les doigts.

— J’ai du mal à me concentrer quand je vous entends dire des choses pareilles.

— Tant mieux, parce que nous avons bien avancé. Oublions tout ça et revenons à notre week-end, Monsieur.

Il inclina la tête sans répondre.

— J’ai dit « Monsieur », insistai-je. Et puis nous sommes à la cuisine, je vous signale.

— Je ne vous fais aucun reproche.

— Ah bon ?

— Vous êtes terriblement sexy vous aussi dans ce tee-shirt, voilà ce que je voulais dire.

Je m’y attendais si peu que j’éclatai de rire.

— Si je peux me permettre, Monsieur, je n’en crois pas un mot.

— En fait, il est grand temps de penser à notre week-end. Vous avez raison.

Je sentis une onde brûlante envahir mon bas-ventre, mais je n’étais pas au bout de mes surprises.

— D’abord, un jogging, enchaîna-t-il.

Un jogging ? Il était sérieux ? La déception devait se lire sur mon visage car il se mit à rire.

— Nous aurons tout loisir plus tard pour ce que vous avez en tête. Il y a des lustres que nous n’avons pas couru ensemble et puis j’ai besoin d’exercice.

Je faillis m’insurger. Parce que le sexe, ce n’était pas de l’exercice, peut-être ?

— Un peu de patience, Abigaïl. Et rappelez-moi de vous parler du maître du donjon. Il devrait déléguer une partie de ses responsabilités, si vous voulez mon avis.

Deux semaines plus tard, je me retrouvai devant une foule nombreuse venue assister à la réunion régionale dans un club privé de Philadelphie. Nathaniel et moi avons effectué le trajet en voiture depuis Wilmington. Il y avait au moins cent personnes parmi lesquelles je reconnus quelques membres de notre communauté.

La croix de saint André demandée par Nathaniel était placée dans mon dos. Il me voulait nue devant lui, et même si je n’aimais pas certaines parties de mon corps, je me sentais à ce moment-là terriblement sexy et sensuelle. Participer à une démo et m’exhiber en public ne m’avaient jamais posé de problème. Quand je jouais avec Nathaniel qui me tenait en son pouvoir, c’était comme si je me voyais à travers ses yeux. Même lorsqu’il se taisait, il me suffisait d’un regard pour deviner ses pensées.

Personne ne devait se douter que j’avais le trac. Du moins, je l’espérais. Tous arboraient des sourires aimables et nous avaient réservé un accueil chaleureux à notre arrivée, plus tôt dans la soirée. J’avais des fourmis dans les jambes, mais je me forçai à l’immobilité. Nathaniel posa une main au creux de mes reins. J’inspirai à fond.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui, Maître. Je suis un peu nerveuse parce que je me trouve en terrain inconnu. Mais ça m'excite.

Parfois, je me demandais si le stress ne contribuait pas à exacerber mes sens.

— Agenouillez-vous.

Je me dépêchai d'obéir.

Il demanda le silence et nous présenta.

— Abigaïl va m'aider à vous faire la démonstration d'un nerf de bœuf. Il existe différentes techniques et même si on associe d'ordinaire cet instrument à un châtiment, je vais vous prouver qu'il peut décupler le plaisir physique.

Je vis ses pieds pivoter vers moi.

— Prête, ma belle ?

— Oui, Maître.

— Merci. Relevez-vous et allez vous placer face à la croix.

Galvanisée, je me sentais comme une boule de nerfs prête à exploser, tandis que je me dirigeais vers le grand poteau de bois. Nathaniel n'était apparemment pas pressé : il prit le temps de me caresser, déposant des traînées de baisers au pli de mes coudes, puis il me ligota proprement les chevilles et les poignets.

— Avant d'utiliser la cravache, surtout s'il n'y a pas intention de punir, il est préférable d'échauffer la peau de la soumise avec un fouet ou tout autre accessoire similaire.

Joignant le geste à la parole, il s'empara d'un martinet préparé à cet effet et entreprit de m'en chatouiller le cul.

J'adorais les séances de flagellation. Surtout quand il promenait sensuellement les lanières partout sur mon corps, me propulsant en quelques minutes vers les sommets. Ses caresses se firent plus insistantes et j'adoptai le mode de respiration du yoga.

— Abigaïl, dit-il, êtes-vous toujours avec nous ?

— Vert, Maître, répondis-je.

Il s'adressa de nouveau à l'assistance, mais je n'écoutai plus et me réfugiai dans mon espace mental, mon havre de paix, le comble de la félicité.

Je sentis une brève morsure sur ma fesse droite et compris qu'il était passé au nerf de bœuf. La douleur s'évanouit et se mua très vite en vibrations de plaisir. Je haletai, pantelante.

— C'est très bien, Abigaïl. Comment allez-vous ? reprit-il au bout de quelques minutes de ce délicieux traitement. Quelle est votre couleur ?

— Vert... vert... vert..., Maître.

Le fouet s'abattit un peu plus haut, j'aurais juré qu'il en utilisait deux à la fois. C'était si bon que je décidai de me concentrer uniquement sur le plaisir qu'il me donnait sans m'inquiéter du reste, de peur de transformer que ce qu'il avait entrepris en fiasco.

J'étais au bord de l'extase. Aussi quelle ne fut ma surprise lorsque je l'entendis dire quelques minutes plus tard – ou du moins c'est ce qu'il me sembla.

— Vous vous êtes brillamment comportée, Abigaïl.

Je faillis protester que j'en voulais plus. Beaucoup plus. Mais il savait mieux que moi ce dont j'avais besoin. Il revint au martinet et je repris pied dans la réalité en soupirant. Il abandonna l'instrument et le remplaça par ses mains qu'il promena partout sur mon corps, de la tête aux pieds.

Oui ! criai-je en silence. C'était exactement ce dont j'avais besoin. Ses mains sur moi. Tout ce qu'il exprimait à travers ce simple contact sans l'aide de mots.

Il se pressa contre mon dos, puis défit les liens qui me retenaient à la croix.

— C'était très bien, ma belle, murmura-t-il enfin. Fantastique. Je suis fier de vous.

— Merci, Maître.

Il déposa des baisers papillons au creux de ma nuque. J'avais vaguement conscience du brouhaha des conversations qui finit par s'effacer.

— Comment était-ce ? demanda-t-il.

Je me sentais encore toute chose, flottant sur un petit nuage.

— Trop bon, Maître.

— J'en suis heureux, ma chérie.

— Je craignais d'avoir mal et je n'imaginai pas prendre autant de plaisir.

Il me souleva dans ses bras et me porta dans un angle de la pièce. Je pris alors conscience que nous étions seuls, tout le monde était parti. Il me déposa sur la table matelassée, s'allongea à côté de moi et nous recouvrit d'une légère couverture. Je me plaquai étroitement contre lui.

— Voulez-vous jouir, Abigaïl ?

— Oui, Maître, fis-je tout à coup bien réveillée. Je ne demande que ça.

Il m'embrassa au creux de ma nuque, une zone qu'il savait extrêmement sensible. Un long frisson me secoua lorsqu'il entreprit de me lécher et de me mordiller avec douceur. Lentement, très lentement, sa main s'aventura entre mes jambes et s'attarda sur ma chatte.

— Vous étiez tellement sexy sous mes coups de fouet. Vous avez géré la situation comme un chef. Vous êtes une bonne petite fille.

Il poursuivit ses flatteries à voix basse tout en enfonçant son doigt pour caresser mon clitoris.

— Je vais vous ramener à la maison et vous baiser comme il faut. Mais là, je vais me servir de mes doigts. Jouissez pour moi. Comme vous le feriez autour de ma queue.

Avec sa bénédiction, je me tortillai frénétiquement dans l'espoir d'attirer ses doigts plus loin.

— Voilà, comme ça, approuva-t-il. Donnez-vous du mal. Bougez, donnez à ce sexe affamé ce qu'il désire. Il en a besoin.

Je me déhanchai de plus belle.

— C'est de vous dont j'ai besoin, Maître.

— Pour le moment, vous n'aurez que mes doigts. Mes doigts en train de baiser votre chatte. Vous en voulez plus ? Vous aimeriez jouir ? Alors mettez-y un peu plus de conviction.

Je retins mon souffle quand il enfouit ses doigts tout au fond.

— Oui, dit-il. C'est si bon que ma bite est jalouse. J'ai hâte de vous pénétrer et de vous pilonner violemment, encore et encore. Allez-vous honorer ma queue quand nous rentrerons à la maison ?

— Oui, Maître.

Il se concentra sur le point qui me rendait folle. Je me tordis avec un gémissement rauque et, le corps convulsé, j’explosai en longs spasmes autour de ses doigts.

Il m’attira à lui et me serra fort dans ses bras.

— Voilà, c’est très bien.

Les paupières lourdes, j’avais le plus grand mal à garder les yeux ouverts lorsque je l’entendis murmurer :

— Laissez-vous aller, reposez-vous maintenant.

— Merci, Maître.

Je ne m’assoupis pas longtemps. Au bout de quelques minutes, je sentis ses lèvres le long de mon dos. Je lâchai une plainte quand il effleura les zébrures laissées par le fouet.

— Votre bouche sur ma peau, Maître, c’est si agréable.

— Alors je continue.

Au bout d’un moment, j’étais au comble de l’excitation.

Il s’interrompit.

— Je dois m’occuper de votre dos.

— Je préfère vos lèvres, Maître.

— Je sais, mais il y a plus urgent.

Il déposa un dernier baiser au creux de mes reins.

— Allongez-vous à plat ventre.

Je me retournais pour lui faciliter la tâche et me retins de respirer tandis qu’il appliquait un peu de crème sur l’une des entailles.

— C’est douloureux ? demanda-t-il.

— Pas vraiment.

Je ressentis une brève souffrance lorsqu’il appliqua l’onguent ailleurs.

— En fait, oui, ça fait un peu mal, concédai-je. C’est curieux. Je n’ai rien senti tout à l’heure.

— Vraiment rien ?

C’était comme si de minuscules morsures qui se diffusaient partout dans mon corps. Comme si un million de dents me grignotaient. Ce n’est pas logique, je sais. Je ne me l’explique pas. Il n’y avait qu’une lanière, n’est-ce pas ?

— Exact.

— C’était incroyable.

Il déposa un léger baiser sur mes lèvres.

— Je suis heureux que cela vous ait plu. C’était mon intention. Au fait, la soirée a commencé si cela vous dit.

Je me soulevai sur un coude.

— Maintenant ?

— Oui.

J'avais très envie de m'amuser, mais lorsque je tentai de me redresser, ce simple mouvement m'arracha une grimace de douleur.

— Oh ! Finalement, je ne préfère pas, Maître. Je n'ai pas très envie qu'on me bouscule.

Ses yeux pétillèrent d'un éclat démoniaque.

— Justement, j'ai ce qu'il vous faut.

Il sauta à terre et tendit la main pour m'aider à descendre. Sur une table basse non loin de là était posé un épais peignoir noir. Il m'aida à l'enfiler et je soupirai de bonheur, ravie de sa douceur sur ma peau enfiévrée.

— Avez-vous toujours aussi mal ?

— Non, Maître.

Il hocha la tête.

— Venez.

Il me guida vers les ascenseurs.

— Il y a quelques suites privées surplombant la cour là-bas, reprit-il en désignant les portes-fenêtres au fond du couloir.

L'ascenseur nous déposa au troisième étage. Nathaniel me prit par la main et m'entraîna au bout du corridor. Il composa un code sur le clavier numérique de la serrure.

Je glissai un coup d'œil à l'intérieur. C'était une chambre typique des clubs. Le lit accaparait presque tout l'espace et de grandes baies vitrées occupaient le mur du fond.

— Retirez votre peignoir et agenouillez-vous au centre de la pièce, ordonna-t-il au moment précis où l'on frappait à la porte.

J'obéis et patientai. Je me demandai s'il avait invité quelqu'un à jouer les voyeurs, comme lors de notre premier séjour dans le Delaware. Je l'espérais, car j'avais beaucoup aimé ces deux séances.

Tournant le dos, je ne pouvais distinguer la personne qui se trouvait sur le seuil. Je prêtai l'oreille et entendis un bref dialogue. L'inconnu ne s'attarda pas, mais Nathaniel ne reparut pas tout de suite. Je perçus le bruit de ses pas et le glissement de la porte vitrée qui coulissait ; il s'activa quelques minutes au-dehors avant de me rejoindre.

— Levez-vous et venez déguster un verre de vin sur le balcon.

Il faisait assez doux pour ne pas avoir froid à l'extérieur, même en tenue d'Ève. Il y avait une seule chaise et quelqu'un — Nathaniel sans doute — avait placé une couverture par terre. Je m'accroupis sur le sol et remarquai qu'il n'y avait qu'un verre. Je souris. J'aimais partager.

Il me suivit dehors et prit place sur la chaise, puis il remplit le verre et le porta à mes lèvres.

— Ça vous plaît ?

— Un nectar. C'est mon préféré.

Il me caressa la joue.

— Je sais.

De la musique tonitruante nous parvenait du jardin en contrebas. La balustrade de pierre m'empêchait de rien voir de là où je me tenais.

Je m'adossai contre les jambes de Nathaniel et soupirai d'aise. Il posa la main sur mon épaule. C'était un moment parfait, un moment que nous partagions ensemble. Rien que nous deux. Il attrapa le verre et m'offrit une nouvelle gorgée. J'adorais les plaisirs simples tel que celui-ci.

Nous restâmes là encore quelques minutes à écouter la musique, savourant chacun la compagnie de l'autre. Le volume sonore diminuait, laissant place à des râles, des soupirs lascifs, le frottement du cuir contre la chair, des gémissements de jouissance. Le vin me réchauffait, me montait à la tête, décuplant les sons d'autant que je ne voyais rien. Je frétiliais d'excitation.

Nathaniel se pencha et empoigna un sein à pleines mains.

— On dirait que les gens en bas ne font pas que danser, non ?

Je me frottai contre sa paume. C'était divin !

— Mmm... Oui, Maître.

Il me pinça un téton.

— Pas de ça pour le moment.

Sa main reposait sur mon sein. J'avais interdiction de bouger. Délicieuse torture !

— Il y a une scène intéressante qui commence là-bas, à gauche, signala-t-il.

Je louchai dans cette direction, comme si la pierre qui m'obstruait la vue allait disparaître par magie. J'étouffai un soupir de frustration.

— Voyez-vous quelque chose, Abigaïl ?

— Non, Maître.

— Levez-vous et appuyez-vous à la rambarde.

Je sautai sur mes pieds et, en m'approchant de la rampe, je constatai que la nuit était tombée. Étant donné l'angle du balcon noyé de ténèbres, personne ne pouvait me voir. Dommage. Ç'aurait été encore plus grisant si nous étions visibles ou, mieux encore, si nous nous trouvions dans le jardin avec les autres.

Je pris appui sur la rambarde, le cœur battant. La pierre me rafraîchit la peau. Parfait. J'avais l'impression d'être une chatte en chaleur. J'étais fascinée par le tableau qui se déroulait sous mes yeux.

Une trentaine de personnes plus ou moins vêtues évoluaient dans des scènes sulfureuses. Je regardai avec plus d'attention. Deux hommes bavardaient avec animation tandis qu'une femme, agenouillée aux pieds de l'un d'eux, s'activait à lui faire une pipe. Un dominant promenait mollement un martinet sur le corps de ses deux soumises, attachées à un grand poteau dressé au milieu du jardin.

Nathaniel m'attira contre lui. Son jean frottait délicieusement sur ma peau en feu. Je lâchai un gémissement.

— Retenez-vous, sinon nous deviendrons le clou du spectacle. Je me doute que ça vous plairait, mais ce n'est pas exactement ce que j'ai en tête.

— Je saurai me contrôler, Maître. Du moins, j'essayerai. Mais c'est dur. Ce que vous me faites est trop bon.

Il me claqua les fesses en riant.

— Voyez-vous la scène dont je vous parlais ?

Je louchai dans la direction indiquée et ne remarquai rien de particulier, hormis une configuration intéressante au fond du jardin.

— Les deux hommes et la femme ?

— Oui.

Il laissa courir ses mains partout sur moi en de grandes caresses sensuelles, me titillant, me taquinant, répandant une onde de chaleur liquide dans mes veines. Les deux hommes sous nos pieds faisaient subir le même traitement à la soumise ligotée. J'essayais de me mettre à sa place. Avec non pas deux, mais quatre mains pour mon seul plaisir.

— Ils la préparent à les prendre ensemble, expliqua Nathaniel. C'est sans doute la première fois qu'elle va servir deux dominants à la fois.

Les deux autres poursuivaient leur bavardage comme si de rien n'était. Je voyais leurs lèvres bouger sans distinguer leurs paroles. À un moment donné, la femme se retourna et s'adressa à l'un d'eux. Il se pencha et lui enfonça son pouce dans la bouche.

Nathaniel déposa une traînée de baisers le long de mon échine et ma peau se hérissa au contact de ses lèvres. Il insinua un doigt en moi et entreprit de me baiser avec une affolante lenteur. Je ne pouvais détacher mon regard du trio en contrebas. L'un des hommes déboutonna son pantalon, puis la femme l'avalait dans sa bouche. Je haletai tandis que Nathaniel ondulait ses hanches contre les miennes.

— Ouvrez, dit-il en collant contre mes lèvres le doigt qui m'avait caressée.

Je le suçai avec vigueur, me goûtant et me délectant de sa peau salée.

— C'est fou ce que vous êtes excitée, observa-t-il.

Il décrivit des cercles avec son bassin et je me retrouvai acculée au balcon. La fraîcheur de la pierre me chatouilla le clitoris, envoyant des décharges électriques partout dans mon corps.

— Seigneur ! dis-je en essayant de renouveler l'expérience.

Nathaniel me saisit par la taille et m'écarta de la balustrade.

— Pas encore, petite vorace. Nous venons à peine de commencer. Vous devriez plutôt réfléchir à ce que vous allez traduire en allemand, ce soir.

— Je vous en prie, Maître. Je n'arrive pas à aligner deux pensées cohérentes tellement j'ai envie de vous.

— Je ne vais pas vous baiser tout de suite. Regardez ce qui se passe en bas et décrivez-moi la scène. En allemand.

— *Du bis so gemein, Meister*, dis-je, histoire de lui faire comprendre qu'il était très méchant.

Il s'écarta d'un pas.

— Attention, Abigaïl. Je peux être vraiment méchant si vous persévérez.

— Désolée, Maître.

— En plus, je ne suis pas méchant.

— Non, Maître.

— Je suis diabolique, déclara-t-il en enfonçant trois doigts dans ma fente. Ne bougez pas.

Je geignis. Bon sang, c'était si bon ! J'aurais voulu remuer pour l'attirer plus loin, mais je me forçai à l'immobilité.

— Maintenant, racontez-moi ce qu'ils font.

J'expliquai dans un allemand parfait qu'elle en avait pris un dans sa bouche.

— C'est une bonne idée d'occuper la bouche d'une soumise

Il recourba les doigts et effleura le point qui me rendait dingue.

— Je baiserais bien la vôtre, mais vous devez travailler votre allemand. Dites-moi ce que fabrique l'autre.

— Il a fourré la tête entre les cuisses de la fille.

Nathaniel retira abruptement ses doigts et les lécha.

— Ah, il la goûte. Mmm...

J'espérais qu'il les réintroduirait dans ma chatte, au lieu de quoi, il les posa sur mes épaules.

— Et si vous vous penchiez par-dessus la rambarde pour que vos tétons frottent contre la pierre pendant que je vous baiserais ? C'est possible ?

— Oui, Maître.

Il m'aida à prendre position.

— Que font les deux types maintenant ?

Le premier a cessé de la lécher et il la pénètre. Elle se cambre, mais l'autre se sert de sa bouche pour lui immobiliser la tête.

Nathaniel me flanqua une bonne fessée.

Mince.

— Mauvaise pioche, assena-t-il. Savez-vous pourquoi ?

Merde.

— Parce que je n'ai pas répondu en allemand, Maître.

— Tout juste. Recommencez.

Je m'exécutai docilement.

— Bonne fille, dit-il. Je crois que vous méritez une récompense.

Je me figeai aussitôt.

I— ch danke dir, Meister.

Il me saisit par la taille et introduisit le bout de son gland en moi. C'était une vraie torture de le sentir si près du but. Je m'embrasai, impatiente qu'il me pénètre pour de bon.

Qu'est-ce qu'il attendait ?

Sans bouger les hanches, il passa les mains sur mon corps, effleurant mes seins et mes épaules au passage. Il enfouit ses doigts dans ma crinière et me caressa la tête d'une main légère. C'était lent et sensuel, et je me détendis à ce contact. J'espérais qu'il me prendrait de la même façon et cette idée m'excita davantage.

Mais déjà, il m'agrippait les cheveux, me renversait en arrière et me pénétrait d'un puissant coup de reins. Je faillis jouir et m'en empêchai in extremis.

J'inspirai à fond, au bord du gouffre.

— Oh...

Il s'immobilisa et je déglutis en sentant son membre énorme au-dedans de moi. Était-ce l'angle d'attaque, notre position ou je ne sais quoi ? *Seigneur !*

Il remua le bassin, se poussant toujours plus loin, jusque dans des zones insoupçonnées. Je respirais par à-coups, les doigts crispés sur la rambarde. Je n'en pouvais plus.

— Ça faisait un bail, n'est-ce pas ? commenta-t-il d'une voix éraillée.

Je n'étais plus que sensations, incapable de réfléchir ni de prononcer un mot, encore moins de suivre une conversation.

— Pardon ?

— Que je ne vous avais pas prise de cette façon, expliqua-t-il. Vite et fort, avec le risque qu'on nous surprenne en pleine action.

— Oui, haletai-je tandis qu'il reprenait sa cadence infernale. Trop longtemps.

Je regrettai in petto de ne pas être en bas, dans le jardin, où tout le monde aurait pu nous voir. Frissons garantis.

Il se déchaîna avec tant de vigueur que la pierre brute m'égratigna les seins, exactement comme il l'avait prévu. Une combinaison exquise de douleur et de plaisir.

— Dites-moi ce qu'ils font maintenant.

— En allemand, Maître ?

— Bien sûr.

Je pris une profonde inspiration. J'avais du mal à garder les yeux ouverts à cause de la violence de ses assauts. J'étais secouée de tremblements incontrôlés. On aurait dit que toutes les cellules endormies de mon corps se réveillaient et je luttais pour me concentrer sur le trio en contrebas. C'était le seul moyen de contenir mon orgasme.

— Alors ? insista-t-il.

À force de me creuser la tête pour me rappeler mon lexique, allemand, je réussis à m'empêcher de jouir.

— Il y en a un qui la baise tandis que l'autre vient d'éjaculer dans sa bouche. Maintenant, il lui tripote les seins.

Délicieuse souffrance, pareille à ce que j'avais éprouvé contre le mur de pierre. En revanche, j'étais incapable de dire s'il la caressait ou la pelotait. Était-il brutal ? Elle laissa échapper un cri. Je vis ses lèvres bouger et le sourire carnassier de son partenaire. Non, il n'était pas tendre et à en juger par l'expression de la femme, elle adorait ça.

Derrière moi, Nathaniel me pilonnait sans relâche et je laissai échapper un cri.

— Vous la voyez, en train de s'envoyer en l'air ? Vous êtes dans la même situation, un dominant en moins.

Il accéléra encore et je respirai par petits halètements précipités.

La femme avait changé de position. On aurait dit qu'elle regardait dans notre direction. J'étais pourtant sûre que nous étions invisibles depuis le jardin. Elle ne devait distinguer que des ombres mouvantes. Quoi qu'il en soit, elle sourit et échangea quelques mots avec les deux autres. Qui lui répondirent sans se préoccuper de nous. L'un d'eux se mit à bouger plus vite.

Ou était-ce Nathaniel ?

J'approchais de la délivrance. Pourtant, il avait eu raison. Il réussissait à extirper de mon corps tout le plaisir possible et je devais me faire violence pour me retenir. Même traduire les agissements du trio en allemand n'y suffisaient plus.

— J'ai besoin de jouir, Maître.

Il ne ralentit pas.

— Pas avant elle.

J'étouffai un juron. Le dominant athlétique qui besognait l'autre femme n'était pas près de jouir, et il n'avait pas l'air de se soucier de sa partenaire non plus.

Nathaniel ménagea une pause. Si je pensais profiter d'un répit, je me trompais, car il prit son élan et redoubla de vigueur.

Il posa les mains sur la rambarde de part et d'autre de mes hanches, les doigts emmêlés aux miens. Nous avons baisé dans les lieux les plus improbables, les positions les plus rocambolesques. Et pourtant, sur ce balcon, avec sa présence partout autour de moi et en dedans de moi, j'étais submergée par un flot d'émotions inédites. Peut-être parce que nous oscillions à la limite de l'exhibitionnisme dans notre bulle cachée dans l'ombre.

Après de longues minutes d'allers et retours voluptueux, il accéléra encore le rythme. Je jetai un coup d'œil aux trois autres. Ils avaient l'air tout près de l'orgasme eux aussi.

Sie Kommen, Herr, ils vont jouir, Monsieur, murmurai-je, partagée entre le soulagement et le regret. Soulagement parce que cela signifiait que j'allais enfin grimper aux rideaux. Regret parce que les moments parfaits étaient si rares que j'aurais aimé que celui-ci dure éternellement.

— Bon, dit-il. Vous jouirez après.

Le dominant derrière la femme l'empoigna par les cheveux et lui tira sans ménagement la tête en arrière. De mon perchoir, je voyais distinctement son dos s'arquer, sa poitrine s'élever et s'abaisser en cadence, tandis que les lèvres du dominant articulaient le mot : *Jouissez*.

Elle s'exécuta aussitôt et explosa. Ses paupières papillonnèrent et de violents spasmes la parcoururent. L'homme derrière elle continuait à la pilonner et n'allait pas tarder à la suivre.

— *Jetzt kann ich kommen, Meister ?* ajoutai-je pour savoir si je pouvais jouir à mon tour.

Il hocha la tête. Je laissai libre cours à mon désir et m'abandonnai, à deux doigts de l'orgasme. Il replongea en moi, fit descendre nos doigts enlacés entre mes cuisses et me caressa le clitoris.

— Vous sentez ? murmura-t-il en déplaçant nos mains de manière à ce que j'effleure son sexe qui allait et venait en moi. Touchez-moi pendant que je vous remplis et que vous jouissez. Contractez-vous autour de moi comme si vous ne vouliez plus me lâcher.

C'étaient exactement les mots qu'il fallait pour me faire basculer dans l'abîme.

— Voilà, c'est ça, dit-il, sans cesser de remuer les hanches.

Il se poussa plus loin avec un grognement.

— Jouissez pour moi. Je veux vous sentir vous perdre autour de moi. Je ne m'en lasse pas.

Il s'immobilisa pour laisser son orgasme jaillir à grands jets. Puis il me lâcha les mains et entreprit de me masser les épaules avant de s'emparer de mes seins.

— Vous avez mal ?

— Oui, mais c'est agréable, Maître.

Mes tétons hypersensibles et la sourde douleur qui pulsait dans mon entrejambe me rappelaient délicieusement ce que nous venions de partager.

Il s'assit sur la chaise, m'attira sur ses genoux, il attrapa une couverture et m'en enveloppa.

Je me lovai contre lui avec un soupir de satisfaction. Je nageai dans le bien-être. Je m'attendais à ce qu'il me serre dans ses bras mais en levant les yeux, je vis sa bouche s'approcher de la mienne.

Ses lèvres étaient tendres et douces. Il chuchota contre les miennes, saisit ma tête entre ses mains et se pencha pour me donner un vrai baiser. Je posai les bras sur ses épaules, je sentis ses muscles bandés, savourai sa chaleur. Il ouvrit la bouche, je l'imitai et l'embrassai fougueusement.

Il déposa un dernier baiser sur mes lèvres avant de s'écarter.

— Pouce ! Je ne suis plus si jeune.

Pour moi, il avait les hormones d'un adolescent.

— Vous êtes au mieux de votre forme, Maître, si vous voulez mon avis.

Son front se plissa quand il sourit.

— Merci, ma belle.

Je lui caressai le torse et fronçai les sourcils. Il n'avait pas retiré sa chemise.

— Bien entendu, j'aurais une vision plus claire de la situation si je vous débarrassais de ce vêtement.

— Je vous en prie.

— Jusqu'à quand pouvons-nous disposer de la chambre, Maître ?

— Le temps que nous voulons.

Je l'embrassai dans le cou.

— Tant mieux. Pas besoin de se presser alors.

Je laissai mes mains errer sur sa poitrine et le caressai à travers l'étoffe bleu clair. Je le taquinai tout mon soûl. Quand je portais son collier, je n'avais généralement pas le droit de le toucher comme je le voulais. J'entrepris de défaire le premier bouton, puis me penchai pour lécher la peau exposée.

— Vous avez bon goût, Maître.

— Salé, probablement.

— Je pourrais vous déguster du matin au soir sans jamais me lasser.

Il gloussa, puis retint son souffle lorsque je m'attaquai au deuxième bouton et butinai sa peau embrasée.

— Bon sang, Abigaïl.

— Vous n'en avez pas encore assez, à ce que je vois.

— Si vous continuez, nous allons retourner à la case départ, c'est sûr.

Je déboutonnai sa chemise de haut en bas et collai mon visage contre sa peau nue pour respirer son odeur, un mélange enivrant de chêne et de cèdre.

Il expira lentement.

— Avez-vous froid, Maître ?

— Pas quand vous êtes sur mes genoux. Votre haleine brûlante... je l'imagine plus bas.

— Est-ce ce que vous désirez ?

Comme je portais son collier, il pouvait exiger de moi tout ce qui lui chantait. Curieusement, il n'en fit rien. Je restai donc assise sur ses genoux. J'effleurai l'un de ses tétons de l'index, observant sa peau hérissée de chair de poule. Comme il ne me demandait pas d'arrêter, je remplaçai mon doigt par de grands coups de langue. Puis je le suçai avec fougue et le mordillai du bout des dents.

Il s'agita sur son siège.

— À quoi pensez-vous, Maître ?

C'était une question qu'il me posait souvent au milieu d'une scène.

— Je me demande jusqu'à quand je vais vous laisser jouer avec moi.

Je poursuivis mon manège.

— Eh bien ?

— Je ne sais pas. J'adore ce que vous me faites.

Nos mains se prenaient, se taquinaient. Une façon toute simple de savourer la présence de l'autre, dont nous ne profitons que rarement.

J'ignore combien de temps nous restâmes ainsi sur le balcon. Quand nous nous décidâmes à rentrer, la nuit était noire et le jardin presque désert. Je me sentais heureuse et comblée, même si je ne m'étais pas exhibée en public comme je l'aurais souhaité.

Abby

Quelques jours plus tard, je venais de m'installer devant mon ordinateur pour effectuer des recherches afin d'alimenter mon blog quand je fus interrompue par la sonnerie du téléphone. C'était un numéro new-yorkais inconnu. Je jetai un coup d'œil à l'horloge – quatorze heures. Les enfants se réveilleraient de leur sieste dans une trentaine de minutes.

— Allô ?

— Abby ?

La voix était chaleureuse, mais je ne parvenais pas à l'identifier.

— Oui.

— C'est Lynne. Comment vas-tu ?

— Oh Lynne, bonjour. Je ne t'avais pas reconnue. Ça va ?

Lynne appartenait à notre groupe de New York. Nous avions sympathisé sans être vraiment amies. Quelques mois avant notre départ, Simon son dominant avait participé à une scène que Nathaniel avait organisée à Wilmington.

— Pas terrible, soupira-t-elle. C'est la raison de mon appel.

Sa réponse attisa ma curiosité.

— Je peux faire quelque chose ?

— J'étais assistante dans une société d'avocats, tu te souviens ?

Ce cabinet n'était pas l'un des plus importants de la ville, mais il avait très bonne réputation et un personnel de qualité.

— Oui, bien sûr.

— Ils ont traversé une mauvaise passe et ils ont décidé de supprimer des postes. J'ai été licenciée vendredi dernier.

— Je suis désolée.

Je réfléchis à toute vitesse pour trouver des solutions. Je pensai immédiatement à Nathaniel. Il saurait bien lui trouver un job dans sa société.

— Du coup, j'ai décidé que c'était l'occasion d'entreprendre quelque chose dont j'ai vraiment envie, reprit-elle.

— Ah ?

— J'ai toujours rêvé d'être institutrice. Je pense que c'est le moment. Sauf que je ne peux pas me lancer tout de suite, évidemment. Je n'ai pas de boulot ni d'argent pour payer mes études. J'ai entendu dire que vous cherchiez une nounou, ajouta-t-elle sans transition.

Je mis quelques secondes à comprendre.

— Effectivement.

— Si vous n'avez pas encore trouvé, serait-il possible de présenter ma candidature ?

— Bien sûr, nous cherchons toujours. Tu sais que nous vivons la moitié du temps à Wilmington, dans le Delaware ?

— Oui. Figure-toi que j'ai de la famille à une trentaine de kilomètres. Je connais bien la région.

Plus j'y pensais, plus l'idée me plaisait. Il nous fallait quelqu'un qui s'entendrait bien avec les enfants et avec nous aussi. J'aimais bien Lynne et le fait qu'elle partage notre style de vie représentait un sérieux avantage.

— Si tu es libre ce week-end, pourrais-tu faire un saut jusqu'ici ? Nous te présenterons les enfants.

— Ce week-end, ce sera parfait ! affirma-t-elle avec un soulagement manifeste.

— Super ! Je vais voir avec Nathaniel l'heure qui lui conviendra le mieux et je t'enverrai un mail pour confirmer. Et Simon, que va-t-il en penser, à ton avis ? ajoutai-je, mue par une intuition subite.

Elle garda le silence si longtemps que je me demandais si elle n'avait pas raccroché.

— Il m'a larguée, finit-elle par répondre.

— Oh !

Nous n'étions pas ensemble depuis très longtemps, mais je lui étais attachée. Or après quelques séances de jeu, il a prétendu que je n'étais pas prête ni très douée non plus.

Je n'étais pas vraiment proche de Simon, pourtant cette rupture soudaine ne lui correspondait pas. Il y avait anguille sous roche.

— Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal, soupira-t-elle. J'ai eu beau le questionner, il a refusé de répondre.

— Ça ne lui ressemble pas, en effet. C'est curieux. J'en parlerai à Nathaniel.

Il le connaissait mieux que moi et j'espérais qu'il aurait une idée de ce se passait.

— Oh non, ne lui dis rien. Je ne veux pas que Simon apprenne que je vous en ai parlé.

— Il ne le saura pas. Je vais juste lui demander s'il est au courant. Je ne mentionnerai pas ton nom, précisai-je voyant qu'elle ne réagissait pas.

— Merci.

— Je t'en prie.

Le moniteur posé sur mon bureau se mit à crachoter et j'entendis Henry gazouiller.

— Les enfants sont réveillés, je dois y aller. On reste en contact.

Je montai l'escalier sur un petit nuage, certaine d'avoir trouvé la nounou idéale.

Un peu plus tard ce soir-là, une fois les enfants au lit, Nathaniel et moi avions décidé de faire quelques longueurs dans la piscine. Après quoi, enveloppés dans nos peignoirs, nous nous étions prélassés dans une chaise longue sous les lumières tamisées. Des ombres évanescentes dansaient sur les murs à la lueur des bougies disposées autour du bassin.

— Quelque chose a dû se passer, convint-il lorsque je lui eus rapporté ma conversation avec Lynne. Si seulement je savais quoi...

— La dernière fois que tu lui as parlé, c'était quand ?

— Il y a un bail. J'ai rompu le contact avec un tas de gens. Le groupe de New York en particulier.

— Surtout, évite de mentionner que Lynne a téléphoné. Je lui ai promis de ne rien dire.

Il se frictionna les cheveux avec une serviette.

— Ne t'inquiète pas. Je vais appeler Simon pour prendre de ses nouvelles. Je comptais le faire, de toute façon. Je suis d'accord pour engager Lynne comme nounou. Elle s'installera chez nous et pourra économiser le prix du loyer pour payer ses études. Elle connaît bien notre mode de vie... Elle ne tombera pas des nues si elle nous surprend au milieu de la nuit ou si elle te voit à mes pieds dans le salon pendant le journal télévisé.

J'en convins volontiers.

— Appelle-la demain et confirme-lui un rendez-vous pour le week-end prochain. Si elle s'entend bien avec les enfants, elle pourra commencer tout de suite.

— Ça va marcher, je le sens.

— Espérons que tu as raison. Ça nous faciliterait la vie.

— Encore une chose. On devrait demander à Jeff de procéder à une petite vérification. C'est une chic fille, elle fréquentait notre communauté de New York et tout ça, mais bon, on ne la connaît pas vraiment...

— On n'est jamais trop prudents, tu as raison. Tiens-moi au courant si elle est d'accord pour venir ici. Dans l'affirmative, Jeff effectuera une petite enquête à son sujet. Ensuite, nous lui demanderons de signer un document pour autoriser une investigation plus approfondie.

Je hochai la tête.

— Parfait. J'espère que tu ne penses pas que j'exagère.

— Quand il s'agit de la sécurité de la famille, certainement pas.

De le voir assis à côté de moi, tout mouillé et à moitié nu, j'en avais des frissons partout. Je jetai un coup d'œil sur l'horloge. Vingt et une heures quarante-cinq. Il était encore tôt...

— Viens là, me dit-il d'une voix rocailleuse.

Surprise, j'en oubliai l'heure et m'exécutai. Il se poussa pour me faire de la place sur la chaise longue.

— Oui ?

Il dégrafa le haut de mon bikini et se mit à jouer avec un téton.

— J'ai installé une caméra dans la chambre, tu sais ?

J'avais la bouche sèche. Une caméra ? Quelle merveilleuse idée.

— C'est vrai ?

Il pinça plus fort.

— Nathaniel...

Il pencha la tête et me mordilla le cou, tandis qu'il plongeait une main entre mes cuisses, écartait mon slip et me caressait la fente.

— Monte vite et attends-moi sur le lit.

Je poussai un soupir de frustration. C'était trop bon. Je n'avais pas l'intention de m'interrompre pour monter à l'étage. Mais il avait installé une caméra, ce qui signifiait que nous allions nous amuser. J'obéis à contrecœur et gravis les marches en traînant les pieds tout en réfléchissant à la conduite à tenir.

Il apparut quelques minutes plus tard et me trouva debout au pied du lit.

— Je croyais t'avoir dit *sur* le lit.

Comme je ne portais pas son collier, j'allais me faire un peu prier.

— Pas envie de baiser.

Il haussa un sourcil.

Je lui décochai une œillade langoureuse.

— Laisse-moi partir.

Il me rejoignit en deux enjambées et m'entoura le cou d'une main. Pas très fort, mais quand même.

— Tu ne vas nulle part, ma petite vierge dévergondée. Je t'ai attrapée, tu vas te pencher sur le lit et me laisser te baiser bien profond.

Le barbare qui capture la petite vierge... il y avait longtemps.

Je battis des cils.

— S'il vous plaît, suppliai-je. Si mon fiancé apprend que je ne suis pas pure, il ne voudra plus m'épouser.

Il frôla ma poitrine du doigt.

— Ce n'est pas mon problème, petite gueuse, répliqua-t-il, se glissant dans la peau de son personnage. Ton père aurait dû y penser avant de te laisser te promener seule dans les bois. Et il aurait dû te défendre de nager toute nue.

— J'ignorais qu'on m'épiait.

— Je n'en crois rien. Tu le savais très bien au contraire.

— Non, je ne...

— Silence. Tu m'appartiens à présent et tu vas me servir.

Je cillai.

— Mais, je suis vierge et ignorante.

— Je te montrerai. Et si tu t'en sors bien, je te garderai à mon service. Dans le cas contraire, je te livrerai à mes gardes qui s'amuseront avec toi comme ils voudront.

J'adoptai un profil bas.

— Non, pas ça. Dites-moi ce que je dois faire.

Il désigna le sol.

— À genoux et retire ma culotte.

Je pouffai.

— Votre culotte ? Vous êtes un travesti, maintenant ?

— Mon caleçon ?

— Un pagne ?

Nous éclatâmes de rire. Je tombai à genoux et fis glisser son slip de bain sur ses hanches, dévoilant son érection.

— Doux Jésus ! m'écriai-je, suffoquée. Qu'est-ce donc ?

— Ma queue.

— Elle est énorme. Pourquoi est-elle ainsi dressée ?

— Elle doit être dure et bien raide pour que je puisse te la fourrer dans la chatte.

J'étais subjuguée par son impressionnante longueur.

— Ma quoi ?

— Ta fente. Le trou entre tes jambes.

— Celui qui me démange, là ?

— Oui. Ça veut dire que ton sexe se prépare à accueillir ma queue.

— Je ne crois pas que ça va entrer. C'est trop gros. Ça va me déchirer en deux.

Il se branla et je vis son sexe s'agrandir encore si c'était possible.

— Ton fourreau est étroit. Il faudra que je pousse fort. Tu auras mal quand je romprai ton hymen, c'est sûr, mais tu vas te laisser faire gentiment et enfourner ma queue comme une bonne petite fille.

— Admettons que vous arriviez à l'introduire complètement. Et après ?

— Touche-la, ordonna-t-il sans répondre. Sens comme elle est dure.

Je tendis la main et caressai le gland de l'index.

— Dites-moi ce qui va se passer une fois que cette chose sera à l'intérieur de moi.

— Appelle-la par son nom. C'est une queue. Pas une chose.

— S'il vous plaît. Dites-moi ce qui se passera une fois que votre queue sera à l'intérieur de moi.

— C'est là qu'on va s'amuser. Je vais te baiser, aussi fort et aussi profond que possible. Tu seras impure et ton fiancé ne voudra plus t'épouser, mais tu n'en auras rien à faire parce que tu ne pourras plus te passer de ma queue.

— Non ! Je vous en supplie.

— Cette discussion commence à m'ennuyer. Ma queue est dure et prête. Je vais te baiser maintenant ou alors te livrer à mes gardes. À toi de voir.

— Ne me forcez pas, s'il vous plaît. Ça ne rentrera jamais.

— Assez. Je vais appeler les gardes pour qu'ils t'emmènent et te baisent chacun à son tour.

J'écarquillai les yeux d'épouvante.

— Non, je vous en prie ! Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Tout ?

J'acquiesçai.

— Répète plus fort.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Très bien. D'abord, tu vas l'embrasser, ensuite je te montrerai comment je vais baiser ta chatte en commençant par ta bouche. Après, tu te pencheras sur le lit pour que je t'enfile.

— Oui, Monsieur.

— Je n'ai pas fini. Tu as bien dit tout ce que je voudrais, n'est-ce pas ? Alors tu vas aussi m'offrir ton cul.

Je flanchai. Je ne voyais de lubrifiant nulle part. Il se trouvait dans le tiroir, je le savais, et il ne m'enculerait pas sans préparation préalable. Cette pensée créa une diversion et me fit oublier mon rôle une fraction de seconde.

— Gardes ! aboya-t-il avec un petit sourire triomphant.

Je sursautai. Je ne m'attendais pas à l'entendre s'égosiller. Je lui jetai un regard en coin. Il avait évoqué mon cul parce qu'il était sûr que ça me déstabiliserait. J'aurais pu le supplier une fois de plus de me laisser partir, au lieu de quoi, je décidai de lui jouer un petit tour à ma façon.

Je grimaçai un sourire, m'inclinai et embrassai son gland.

— Mmm... on dirait de la barbe à papa, Monsieur. Est-ce que les queues ont toujours un goût de bonbon ?

Il étouffa un gloussement, m'aida à me relever et me prit dans ses bras. Une main derrière ma tête, il m'embrassa à pleine bouche.

— On ne joue plus au barbare ? murmurai-je contre ses lèvres.

Il me mordilla l'oreille.

— Pas pour le moment. Plus tard, peut-être.

— Super. J'aime trop ta queue pour jouer les vierges effarouchées.

Il m'embrassa encore avant de s'écarter.

— Tant mieux. Je ne suis pas assez doux pour une vierge. Puisque nous avons jeté nos rôles aux orties, nous allons inventer autre chose. Tu as deux minutes pour me faire jouir dans ta bouche. Je veux ces lèvres sexy autour de ma queue. Tu vas me prendre le plus loin possible et quand j'exploserai, tu avaleras tout en gardant les yeux bien ouverts.

Sa voix, le jeu de rôle, l'anticipation... j'étais surexcitée. Et de penser que j'étais filmée, qu'il y avait une autre présence dans la pièce, je sentis une décharge d'adrénaline parcourir mes veines.

— Vos désirs sont des ordres, Monsieur.

Il m'effleura la joue.

— Une minute, cinquante secondes.

Merde.

Je tombai à genoux, agrippai ses fesses pour le plaquer contre moi, je l'aspirai et le fis coulisser dans ma gorge le plus loin possible avant de pomper avec vigueur.

Il bascula les hanches en cadence.

— J'adore sentir ta bouche brûlante et humide autour de moi.

Je ne savais pas de combien de temps je disposais, mais s'il était encore capable d'articuler des phrases cohérentes, j'étais mal partie. Ce qui était d'ailleurs probablement son objectif. Sauf qu'il n'avait pas pensé à tout...

Je dessinai des petits cercles autour de son anus et le sentis frémir entre mes lèvres.

Je recommençai et lorsqu'il se remit à tressauter, le corps secoué de frissons incontrôlés, je

caressai son trou. Impossible d'y glisser un doigt sans lubrifiant, mais je le pressai doucement pour lui faire croire que c'était bien mon intention.

Il m'agrippa les cheveux pour m'immobiliser la tête et explosa dans ma bouche.

Après l'avoir dûment léché, je m'agenouillai et patientai. Je n'eus pas à attendre longtemps.

— Grimpe sur le lit. Tout de suite.

Je m'exécutai. Même si je ne portais pas son collier, j'étais ravie de lui obéir. Au début, c'était un peu gênant de constater que j'y prenais plaisir. Avec le temps, je l'avais accepté sans plus me poser de questions. C'était aussi naturel que de respirer. J'étais comme j'étais, voilà tout.

Il se plaça à l'extrémité du lit, ses yeux avides errant sur ma nudité.

— Tu vas te caresser jusqu'à ce que tu n'en puisses plus en manifestant bruyamment ton plaisir. Je veux tout voir, débrouille-toi.

Je m'allongeai sur le dos, les jambes largement écartées.

— Tu vois à quel point j'ai envie de toi ?

— Oui. Très bien. Comment veux-tu que je te touche ? Montre-moi.

Je pris mes seins en coupe au creux de mes paumes.

— J'adore tes mains sur moi. Lorsque tu prends feu tellement tu as besoin de moi. J'aime que tu m'excites en jouant avec mes nichons, quand tu tritures les pointes du bout des dents.

Je tirai sur un téton. Il n'avait utilisé les pinces qu'une fois depuis la naissance d'Henry. C'était dans le Delaware, avant le déménagement.

— Le Maître aimerait-il orner mes tétons avec ses pinces un de ces jours ?

— Je pense bien. Mmm... tes nichons qui se tendent sous la morsure... J'adore te voir gigoter pendant que je tire sur la chaîne qui les relie.

Ça me faisait un mal de chien au moment où il accrochait les deux anneaux mais, quand il exerçait une légère traction sur la chaîne, je sentais une décharge électrique crépiter jusqu'à mon clito. Les premières secondes, je me tordais pour m'en débarrasser. Nathaniel m'en empêchait, sachant que la douleur se muerait en délice pour peu je m'abandonne.

— J'aimerais bien que tu tires sur la chaîne.

— Pince tes tétons. Triture-les.

J'obtempérai. Mes seins devenaient ultrasensibles, au point qu'il me fallait vite trouver un dérivatif. La simple pensée des pinces m'excitait au plus haut point, sans parler de ses regards brûlants pendant que je malaxais mes seins avec vigueur. J'étais sur le point de craquer.

— Glisse tes mains entre tes jambes pour voir si tu mouilles.

Je gémis, naviguant d'un supplice à l'autre. J'insinuai un doigt entre mes cuisses.

— Je suis trempée.

Je regardai dans sa direction. L'intensité de son regard... sa main qui branlait sa queue.

— Tu mouilles pour moi ?

— Oui.

— Tu as été très vilaine quand tu avais ma bite dans ta bouche. Avoue.

— Ah bon ? Mais je t'ai fait jouir en moins de deux.

Il se caressa plus vite, son sexe s'étirant à vue d'œil.

— Quelles étaient mes instructions ?

Je réfléchis. Qu'avait-il dit ?

— Euh...

— Je t'avais ordonné de me faire jouir en deux minutes avec ta bouche, me semble-t-il.

Merde.

— Et comment t'es-tu débrouillée pour y arriver ?

— Avec mes doigts.

— Oui, méchante fille. Tu t'es dit que j'éjaculerais plus vite si tu t'amusais avec mon cul, pas vrai ?

J'enfonçai le clou.

— Oui, et ça a marché apparemment.

— C'est vrai, mais tu as enfreint mes ordres, tu es d'accord ?

Au fond, il n'avait pas tort.

— Je pense que oui.

— Si j'avais voulu que tu te serves de tes doigts, j'aurais dit quoi ?

— Fais-moi jouir en moins de deux minutes.

Il ralentit le rythme de ses caresses sur sa queue turgescente.

— Puisque tu n'as pas respecté mes consignes et que tu as pris l'initiative de jouer avec mon cul, je vais baiser le tien.

Je m'attendais à ce qu'il précise que je n'avais pas l'autorisation de jouir, mais rien ne vint. J'écoutais la suite de toutes mes oreilles pour n'en rien perdre.

— Je vais grimper sur le lit et tu vas empaler ton cul sur ma queue. (Il désigna la table de nuit d'un geste.) Prends le lubrifiant. Dans le premier tiroir.

Je roulai sur le côté et l'ouvris. Le temps de trouver le lubrifiant et de retourner au milieu du lit, il s'était allongé et se caressait avec de rapides mouvements du poignet.

Oh !

— Au lieu de regarder ma bite, tu aurais plutôt intérêt à la préparer pour ton cul.

Je versai une noix de lubrifiant dans ma paume et m'en frottai les mains avant de lui enduire la queue.

— Chevauche-moi, dit-il.

Je l'enfourchai, un genou de chaque côté.

— Verses-en un peu dans ma main.

J'obéis avant de retourner à sa queue.

— Voilà, c'est bien. Prépare bien ma trique pour qu'elle s'enfonce dans ton petit trou bien étroit.

Je me sentais fondre tellement j'avais hâte qu'il me prenne. De l'index, il se mit à jouer avec mon anus et je luttai contre la tentation de me froter contre son doigt.

— Tu utilises bien ton plug, n'est-ce pas ? questionna-t-il.

— Bien sûr.

Je l'avais oublié le mois précédant notre lune de miel et n'avais jamais réitéré cette erreur. Sauf quand j'étais enceinte et que Nathaniel limitait nos jeux.

Il introduisit un doigt.

— Tu aimes servir ma queue avec ton cul ? Me laisser te baiser là ? Pas vrai ?

— Oui, à la folie.

Il le savait. J'aimais lui prouver ma soumission en lui offrant cette partie de moi que personne n'avait pénétrée avant lui. Je n'aurais jamais cru que le sexe anal provoquerait quelques-uns de mes orgasmes les plus mémorables.

La première fois, il avait utilisé en même temps un vibromasseur. J'étais à deux doigts de la double pénétration. Je me rappelais les livres que j'avais lus, m'imaginant entre deux hommes, servant deux dominants.

Il enfonça son doigt plus loin et entreprit de pétrir un téton de l'autre main.

— À quoi penses-tu, Abby ?

— Que grâce à toi, j'ai expérimenté la double pénétration, enfin plus ou moins. Quand tu utilises un vibro, quand tu, *oh...*

Je perdis le fil. Il me caressait l'intérieur de l'anus.

Il arbora un sourire suffisant.

— Oui, je ne peux pas faire mieux avec une seule queue.

J'étais embrochée sur son doigt et je savais ce qui allait suivre. J'en crevais d'envie.

— Il est temps que tu m'enfourches et que je te baise comme il faut.

Je me redressai afin de lui permettre de se positionner. Je baissai les yeux pour le regarder tout en m'installant au-dessus de lui.

— Voilà, c'est ça. Prends ma queue. Ma queue qui va baiser ton joli cul.

Je fermai les yeux et l'engloutis en gémissant. La première pénétration était la meilleure. La plus intense. Un étirement initial, suivi d'une intrusion en profondeur. Il m'emplissait entièrement. J'oubliai tout. Même mes pensées lui appartenaient.

— Maintenant, souffla-t-il.

Il me fit asseoir sur lui. Je le sentais partout. Je ne pouvais plus bouger, à croire que je m'étais transformée en bloc de béton. Il m'empoigna les hanches et me souleva avant de redescendre et de me transpercer jusqu'à la garde.

Je haletai de plus belle.

Il accéléra.

— Tu aimes que je te baise le trou, hein ?

J'émis un son inarticulé, mais Nathaniel me connaissait si bien qu'il n'avait pas besoin de réponse. Mon corps adoptait le rythme de ses mains. J'en voulais plus, plus vite, plus loin.

— Les petites coquines adorent les queues au point qu'elles acceptent de les prendre n'importe où. Regarde-toi, Abigail. Quelle petite dévergondée tu fais.

Je savais à quoi m'attendre en tournant la tête. Après tout, c'était moi qui avais décoré la chambre et décidé de placer un miroir à cet endroit. Pourtant, j'éprouvais un choc de me voir si hardie, occupée à me faire défoncer le cul.

— Tu as vu, petite dépravée ?

Il tendit la main et entreprit de me malaxer vigoureusement les seins.

Mon reflet dans le miroir, c'était encore mieux qu'un film. Chaque poussée de ses hanches, chaque pincement de ses doigts sur mes mamelons hypersensibles, c'était dément. Je sentis mes paupières se fermer.

— Ouvre les yeux. Je veux que tu regardes pendant que j'explose en toi. Ne bouge plus.

Je restai sur le fil du rasoir, en équilibre instable, dans l'attente de ce qui allait venir.

— Laisse-moi jouir, hoquetai-je.

— Bien sûr, dit-il avant de reprendre un rythme frénétique, heurtant mon point sensible à chaque assaut.

Il me baisait si fort, je sentis l'orgasme enfler tel un tsunami.

— Oh Seigneur !

Je le regardais faire dans le miroir, c'était si intense que je partis en vrille, submergée par la jouissance.

— Oui..., bredouilla-t-il.

Il se raidit, me clouant sur lui et, après un ultime coup de boutoir, il se répandit en jets puissants.

Je m'affalai sur son torse, exténuée. Il m'enlaça, m'embrassa les cheveux en murmurant des mots doux. Je levai la tête pour lui rendre son baiser. À demi assoupie dans ses bras, je me souvins qu'il fallait appeler Lynne. J'étais trop lasse pour bouger et de toute façon, il était trop tard . J'ajoutai mentalement cette tâche à la liste des choses à faire le lendemain.

Abby

Nathaniel ayant des rendez-vous professionnels à Wilmington le lendemain après-midi, il avait préféré travailler à la maison dans la matinée. Nous avons pris le petit-déjeuner ensemble avant de déposer les enfants à l'école. À notre retour, je découvris Meagan, ma chef, qui m'attendait. Nathaniel lui adressa un signe de tête très sec et fila s'enfermer dans son bureau.

Il n'était pas rancunier, mais comme je m'étais retrouvée dans une situation délicate quelques mois plus tôt en compagnie de Meagan, il la tenait pour responsable.

— Il ne m'aime pas beaucoup, hein ? commenta-t-elle, tandis que je l'entraînais dans la bibliothèque.

Je considérai cette question comme purement rhétorique.

— Je ne pensais pas que tu viendrais si tôt. Je t'attendais vers midi.

— J'ai passé la nuit dans un petit motel pas loin d'ici, répondit-elle. J'aime bien quitter la ville de temps en temps. Ça m'aère les neurones.

Nous parlâmes boutique pendant un moment au sujet de l'émission et du site Web. Elle demanda ensuite à visiter la maison. Nous étions dans la cuisine quand on sonna à la porte.

— Excuse-moi, mais Nathaniel est en téléconférence, je vais ouvrir, lançai-je en galopant vers l'entrée.

— Je te suis. Je dois partir, de toute façon.

En passant devant le bureau de Nathaniel, fermé comme je le prévoyais, j'entendis une voix résonner dans le haut-parleur.

— Il ne m'a pas prévenue qu'il attendait quelqu'un, c'est curieux, observai-je.

Couché devant la porte, Apollon se redressa et trottina vers Meagan en la reconnaissant. Il n'était pas très expansif d'ordinaire, mais il l'aimait bien. Elle avait eu un labrador dont elle avait malheureusement été obligée de se séparer quand elle avait déménagé, m'avait-elle confié un jour.

Je regardai par le judas, surprise de découvrir le visiteur. Je déverrouillai la porte et ouvris.

— Monsieur DeVaan !

J'avais rencontré Maître DeVaan lors de ma première virée à Wilmington où j'avais accompagné Nathaniel. Il possédait une galerie d'art et était également photographe. Les clichés érotiques étaient l'une de ses spécialités.

— Merci, Abby. Pardonnez-moi de passer sans prévenir, mais j'ai reçu votre portrait et je tenais à vous l'apporter moi-même.

— Luke ? fit Meagan d'une voix crispée.

Je pivotai vers elle. Elle était pâle comme un fantôme, à croire qu'elle venait d'apercevoir une apparition.

DeVaán s'avisa de sa présence.

— Meagan ?

Un silence gêné s'installa, interrompu par Nathaniel qui sortait de son bureau.

— Ah DeVaán, vous voilà ! Je viens de recevoir votre message. Désolé si je n'ai pas répondu. J'étais en téléconférence presque toute la matinée.

Il s'approcha et remarqua la tension entre Meagan et DeVaán.

— Inutile de vous présenter. Vous vous connaissez déjà à ce que je vois.

Nos chemins se sont croisés, il y a quelques années, répondit très vite Meagan, tout miel. N'est-ce pas, Luke ?

— Luke ? C'était drôle, mais il n'avait pas une tête à s'appeler Luke. Il était très séduisant avec un regard bleu qui semblait recéler de lourds secrets.

— Disons que c'est ta façon de présenter les choses, ma belle, fit-il d'une voix douce aux inflexions séductrices.

Meagan tiqua.

Il y avait décidément quelque chose entre eux. Depuis son entrée, quelques minutes plus tôt, Luke s'était métamorphosé en chasseur et il était clair que Meagan était sa proie.

Nathaniel s'éclaircit la gorge.

— Vous nous avez apporté le portrait d'Abby, si j'ai bien compris ?

Luke lui tendit le paquet qu'il tenait sous le bras.

Nathaniel me glissa un coup d'œil. Il avait omis de me signaler laquelle des photos de la séance — organisée quelques semaines auparavant — il avait choisie.

— Venez, fit-il.

Luke le suivit sans se retourner.

— Sur ce, je file, déclara Meagan.

J'avais au moins mille questions à lui poser, mais à l'évidence, elle n'avait pas envie de s'attarder. J'ouvris la porte pendant qu'elle cherchait ses clés au fond de son sac.

— Mince ! s'écria-t-elle en fouillant dans ses poches. J'ai dû les oublier dans la bibliothèque.

— Je vais les chercher, proposai-je. Tu m'attends là ? J'en ai pour une minute.

— Non, je t'accompagne.

Je pensais que Nathaniel et Luke seraient dans le bureau, mais la pièce était vide lorsque nous passâmes devant. Je doutais que Nathaniel l'ait conduit dans la salle de jeux, à l'étage. Donc, ils ne pouvaient se trouver que dans la bibliothèque.

Ils étaient bien là, debout près des chaises que nous venions de quitter. Je louchai vers Meagan, prête à courir chercher ses clés si elle le souhaitait. Elle haussa les épaules et m'emboîta le pas.

— J'ai oublié mes clés, lança-t-elle à la cantonade en entrant.

Luke renifla.

— Ben voyons !

Meagan le fusilla du regard.

— Inutile de prendre tes grands airs. Comment voulais-tu que je sache que tu viendrais ? Je n'ai pas la science infuse.

— Je croyais que tu serais contente de me voir. Ça fait quoi ? Deux ans ?

— Tu savais où me trouver, non ? Je suis au club presque tous les week-ends.

Luke croisa les bras et s'adossa à la table.

— Tu fréquentes encore ce bouge ?

— Arrête un peu, là. Tu exagères.

Je me mordis les lèvres pour ne pas intervenir. J'avais conservé un souvenir traumatisant de l'endroit, mais je ne voulais pas rappeler à Meagan la mauvaise expérience que j'avais vécue le jour où elle m'y avait entraînée.

— C'est un bouge infâme, répéta Luke. Heureusement pas pour longtemps. J'ai fait une offre pour le racheter.

Meagan faillit laisser tomber son trousseau.

— Tu quoi ?

J'ai décidé de diversifier mes activités. J'avais envie de tenter l'aventure et de renflouer le navire. Il faut bien que quelqu'un s'y colle.

— Il va falloir que j'en profite un maximum avant que tu gâches tout, comme d'habitude. À bientôt, vous deux, lança-t-elle à notre adresse. Luke, à dans deux ans. Plutôt trois, avec un peu de chance.

Elle s'éloigna de quelques pas, mais Luke lui bloqua le passage.

— Si tout se passe comme prévu, j'ouvrirai le club dans deux mois. Je t'enverrai une invitation.

— J'espère bien que non. De toute façon je ne serai pas libre.

Il arbora un sourire hautain et baissa le ton.

— Cette fois, nous jouerons selon tes règles, ma belle.

Elle ouvrit la bouche, se ravisa, elle repoussa ses cheveux en arrière et tourna les talons. Il la regarda se diriger vers la porte et disparaître.

Nathaniel souleva un sourcil dubitatif.

— Meagan et moi avons un passé un peu compliqué, dit Luke, histoire de nous faire comprendre qu'il n'avait pas envie d'approfondir le sujet. Bon, on le déballe, ce portrait ? J'ai hâte d'avoir votre avis.

Mon cœur cognait dans ma poitrine. Je ne me trouvais pas très photogénique, mais j'étais quand même curieuse de voir le résultat. Maître DeVaan était un artiste, raison pour laquelle nous l'avions contacté. Je revoyais les posters accrochés dans l'arrière-salle de sa galerie : bourrés de charme et de sensualité.

Il sortit le portrait de la boîte.

— J'ai pris l'initiative de l'encadrer. Je me suis dit que ce serait plus facile à accrocher.

Je bouillais d'impatience.

Luke sourit.

— Je dois dire que je ne suis pas mécontent.

Il retourna lentement le cadre. Je retins ma respiration.

C'était sublime... Je ne trouvais pas les mots pour décrire ce que je voyais.

— C'était censé être un portrait d'Abby seule, je sais, mais quand j'ai tiré les négatifs, j'ai changé d'avis, déclara Luke.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi raffiné, murmura Nathaniel.

C'était une photo de couple, en noir et blanc, prise en plongée. On me voyait de dos, les cheveux ramassés sur l'épaule pour dévoiler mon collier, les mains liées. La scène en soi était sensationnelle, mais la présence de Nathaniel en décuplait la splendeur.

Sa tête reposait au creux de mes reins. En examinant le portrait de plus près, je croyais presque sentir ses lèvres sur ma peau. Ses mains à plat sur mes omoplates mettaient en évidence ses deux anneaux : l'alliance à l'annulaire gauche et, à la main droite, la bague que je lui avais offerte en symbole de notre relation dominant/soumise.

— Que c'est beau..., murmurai-je.

— Merci pour le compliment, répondit Luke.

Nathaniel glissa un bras autour de ma taille.

— Une merveille, j'adore ! Ça dépasse l'imagination. Merci d'avoir insisté pour que nous posions ensemble.

— C'est dommage de l'accrocher dans la salle de jeux, dis-je. J'aurais bien aimé l'exhiber en public.

— Et choquer la famille ?

— Ils en ont vu d'autres, rétorquai-je sur un ton badin.

— Si je rachète le club, il faudra entièrement le redécorer, intervint Luke. J'aimerais bien utiliser quelques-unes de vos photos. Je vous garantis l'anonymat.

Le sourire de Nathaniel s'évanouit.

— Je vais y réfléchir.

Prenez votre temps. Je vous laisserai choisir les clichés, naturellement.

Même si nous avions convenu que les photos seraient destinées à notre usage personnel, j'aimais l'idée de les exposer. Elles étaient sublimes et puisque Luke nous promettait la plus grande discrétion... Je parviendrais sûrement à convaincre Nathaniel.

Luke lui serra la main et me salua d'un signe de tête.

— Je dois y aller. Je suis heureux que mon travail vous plaise. C'était un honneur et un plaisir.

— Je vous raccompagne, dit Nathaniel.

Après leur départ, je restai plantée devant mon portrait, éperdue d'admiration. Nathaniel revint quelques minutes plus tard et m'enlaça par-derrière.

— Je n'arrive pas à en détacher les yeux, fis-je en m'appuyant contre lui.

— Ce portrait a quelque chose d'hypnotique, en effet.

— Il dégage un magnétisme envoûtant et tendre à la fois.

Il réunit mes cheveux sur l'épaule pour dégager mon cou et déposa un baiser au creux de ma nuque.

— Comme nous ?

— Exactement...

— Que penses-tu de la proposition de Luke ?

Ses lèvres me chatouillaient délicieusement la peau.

— L'idée me plaît.

Je devinai son sourire.

— Je l'aurais parié.

Je respirai à fond.

— Tu me connais. Tu sais que ça m'excite quand on m'observe. Mais je comprendrais que tu ne sois pas chaud si tu juges que c'est une atteinte à notre vie privée.

Il me fit pivoter vers lui.

— Il y a deux façons d'envisager les choses. Primo, l'éventuel public sera membre du club, pas vrai ?

— Oui, mais...

— Secundo, pour quelqu'un d'extérieur, il ne verra qu'un couple enlacé, rien de plus.

Je saisis sa main droite et jouai avec l'anneau. (Il était en platine, gravé d'un motif original.)

— Du moment que tu caches ceci, dis-je.

— Tu as raison, c'est un modèle unique.

— On ne risque rien à jeter un coup d'œil aux autres photos pour sélectionner celles que Luke pourra utiliser.

— D'accord. Je te préviendrai quand il me les aura fait parvenir.

Je hochai la tête.

Il consulta sa montre.

— J'ai une autre réunion dans vingt minutes. Quand dois-tu aller chercher les enfants ?

— Pas avant deux bonnes heures.

— On va l'accrocher dans la salle de jeux ?

— Si tu veux...

Mon cœur battait la chamade à l'idée de monter là-haut avec lui, même si je savais que nous n'aurions pas le temps pour la bagatelle. Inutile de rêver.

Il joua avec une mèche de mes cheveux.

— Clouer un cadre au mur, ça ne va pas prendre pas plus de cinq minutes, ajouta-t-il d'une voix charmeuse. Et il nous restera encore un quart d'heure à tuer...

Je lui attrapai la main et l'entraînai à l'étage.

Abby

Deux jours plus tard, le mercredi soir, je me retrouvai à genoux dans la salle de jeux de Daniel pour une démonstration en compagnie de Nathaniel. La tête baissée, les yeux clos, j'avais l'impression de planer, comme toujours lors d'une exhibition. C'était devenu un besoin vital que j'étais incapable de m'expliquer, et j'étais reconnaissante à Nathaniel de me donner l'occasion de m'afficher ainsi en public. J'étais juchée sur une sorte d'estrade au milieu de la salle avec l'impression d'être sur une scène, ce qui ne faisait qu'amplifier mon excitation.

J'ignorais ce que Nathaniel avait prévu ce soir-là, mais j'avais le sentiment que ce serait très spécial. Pour une fois, il ne m'avait pas invitée à me dévêtir. Et il m'avait prié de patienter dans la pièce voisine pendant qu'il s'entretenait avec les autres dominants, avant le début des festivités.

J'entendis un bruit de pas qui approchaient, puis le silence, et je me concentrai sur le cuir noir de ses chaussures, qui remplissaient mon champ de vision. J'avais les sens en ébullition.

— Bonjour, Abigail.

— Bonjour, Maître.

— Relevez-vous.

Je me mis lentement debout et croisai son regard. Il me gratifia d'un sourire lascif, prélude aux réjouissances délicieusement perverses qu'il nous avait concoctées.

— Ce soir, il y a un ordre que vous devrez observer coûte que coûte, commença-t-il. Défense de vous asseoir sur la chaise qui se trouve sur l'estrade. Compris ?

Je promenai mes regards autour de moi et aperçus le siège en question à côté de lui, au bord du podium.

Ça n'avait pas l'air sorcier.

— Oui, Maître.

— Bien. Quelle est la seule interdiction que vous ne devrez pas enfreindre ? insista-t-il.

— Je n'ai pas le droit de m'asseoir sur la chaise, Maître.

— Parfait. Cole ? enchaîna-t-il en se tournant vers la salle.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Cole ? Nathaniel avait invité *Cole* à participer ? Pas étonnant qu'il m'ait demandé d'attendre à l'extérieur pendant qu'il faisait des messes basses avec les autres dominants. Il voulait probablement ménager l'effet de surprise.

Cole se leva et gravit les marches pour nous rejoindre. Il portait un costume gris très smart. Je vivais avec Nathaniel depuis si longtemps que la garde-robe masculine n'avait plus de secret pour moi. Aucun doute, la tenue de Cole était taillée sur mesure. Un tel raffinement aurait dû paraître déplacé dans une réunion où il était censé participer à une démonstration, et pourtant, il n'en était rien.

Devant ma mine ahurie, il esquissa un sourire entendu avant de reprendre le masque impassible

qu'il arborait d'ordinaire dans ce genre de circonstances.

— Abigaïl, reprit Nathaniel, j'ai prié Cole d'intervenir. Dorénavant, vous lui obéirez comme à moi.

Je compris soudain pourquoi j'étais habillée.

— Oui, Maître.

Il salua Cole de la tête avant de regagner la salle.

— Ça va, Abby ? s'enquit mon nouveau maître.

— Pas très rassurée, Monsieur.

Il gloussa.

— À cause de moi ?

— Oui, Monsieur. Votre réputation vous précède.

— Tranquillisez-vous. Maître West ne tarit pas d'éloges à votre égard.

J'étais remontée à bloc, prête à lui prouver que ces compliments étaient fondés. Je ferais tout ce qu'il voudrait.

— Merci, Monsieur.

— Quels sont vos codes secrets.

— Rouge, jaune et vert, Monsieur.

— Très bien. Allez vous asseoir sur la chaise.

Je fis un pas dans cette direction avant de me rappeler l'interdiction de Nathaniel. J'interrogeai Cole du regard, mais son expression était indéchiffrable.

— Vous hésitez, Soumise ?

Je secouai la tête.

— Non, Monsieur.

— Alors pourquoi restez-vous plantée là ? C'est un ordre très simple qu'une soumise expérimentée comme vous ne devrait avoir aucun mal à exécuter.

— Oui, Monsieur. Mais vous avez dit...

Il claqua des doigts.

— Silence. Je sais ce que j'ai dit.

J'étais coincée. Si je m'asseyais sur cette chaise, je désobéissais à Nathaniel, dans le cas contraire, j'enfreignais l'ordre de Cole. J'étais dans une impasse...

Défense de vous asseoir sur la chaise qui se trouve sur l'estrade.

À moins que...

Je redressai l'échine et m'approchai de la chaise. Elle était pliante, en métal léger. Je la soulevai et entrepris de la transporter vers les marches. La surprise se peignit sur ses traits.

— Que faites-vous, Abby ?

— Mon maître m'a défendu de prendre cette chaise, Monsieur. Par conséquent, je vais la poser par terre pour pouvoir m'y asseoir. Comme ça, je me conformerais également à vos directives.

Je déchantai vite en entendant des rires fuser dans la salle. Mon petit tour de passe-passe n'était pas une très bonne idée, après tout.

— Reposez-la, articula-t-il d'une voix dure.

Je m'exécutai.

— Maintenant, asseyez-vous.

Ce que je fis.

Il s'approcha, croisa les bras et me fixa de son regard bleu glacial. Je frémis.

— Vous trouvez drôle, Abby, de ridiculiser le dominant qui joue avec vous ?

— Non, Monsieur.

— J'attends vos explications.

— Je voulais vous obéir, Monsieur, sans transgresser les ordres de mon Maître.

— Vous vous sentez mieux maintenant que c'est fait ?

— Non, Monsieur.

— Vous savez quoi ?

Une vague de panique m'envahit. Je secouai la tête.

— Vous êtes assise sur cette chaise alors que Maître West vous l'avait formellement interdit.

Mince. Mince. Mince. Et mince.

— Par chance, je porte la tenue adéquate pour une petite séance de punition, ajouta-t-il.

Une punition ? Nathaniel allait-il le permettre ? Je me dévissai le cou pour tenter de l'apercevoir dans l'assistance, mais Cole me masquait la vue.

Mon cœur cognait dans ma poitrine. Histoire de me tranquilliser, je songeai que si Nathaniel y voyait un inconvénient, il pourrait toujours y mettre le holà. Cole hésita. Peut-être s'attendait-il à ce que je prononce mon mot d'alerte. Comme je gardai le silence, il sortit un bandeau de sa poche et recula d'un pas.

— D'habitude, je ne bande pas les yeux des soumises, mais dans votre cas, je crois que cela vaut mieux. Levez-vous et tenez-vous au dossier.

Je me redressai et me plaçai derrière la chaise, les deux mains sur le dossier. Cole noua prestement le linge autour de ma tête, me plongeant dans le noir.

Ayant perdu la vue, je tendis l'oreille pour distinguer un indice, n'importe quoi, qui m'indiquerait ce qui se passait ou ce qu'il comptait faire. Je perçus un froissement et un bruit sourd dans mon dos, comme si quelque chose de lourd chutait sur le sol. Un sac d'accessoires ?

— Maître West, dit Cole, vous voulez bien me passer la canne, s'il vous plaît ?

Nathaniel ne répondit pas. C'était inutile, j'avais compris. Cole suivait le plan prévu d'avance par Nathaniel. Je détestais la canne, mais pour les besoins de la cause, je ferais contre mauvaise fortune bon cœur, et puis ce n'était pas la première fois. Pas question de flancher.

Quelque chose me disait que subir un châtement de la main de Cole ne serait pas une partie de plaisir.

Mais je voulais que Nathaniel soit fier de moi. En plus, il y avait le public. Tous les regards étaient braqués sur moi, je trouvais cela terriblement excitant.

Le silence était total. J’entendis Nathaniel apporter l’instrument sur l’estrade et devinai que Cole revenait vers moi.

— Seulement deux coups, dit-il. Pour vous punir d’avoir désobéi.

Je me raidis, puis m’obligeai à me détendre, seule solution pour supporter la douleur. Cole frappa l’air de sa canne. Foutus dominants. Quelle engeance ! À croire qu’ils trouvaient amusant de torturer mentalement leurs soumises.

— Inutile de compter, précisa-t-il.

Je me cramponnai au dossier de toutes mes forces.

Je l’entendis reculer d’un pas. La canne siffla en s’élevant, puis en retombant. Je retins mon souffle, attendant l’impact.

Elle atterrit avec un bruit mat. Je geignis avant de me rendre compte qu’elle ne m’avait pas atteinte. Elle avait heurté quelque chose sur ma droite.

Ça ne rimait à rien.

Je n’eus pas le temps d’approfondir la question qu’elle s’abattait de nouveau sur ma gauche avec un claquement sonore. J’étouffai un cri d’effroi.

Je me forçai à rester immobile. Aucun des deux coups ne m’avait touchée. Comptaient-ils pour du beurre ? S’agissait-il d’un échauffement ? Je l’ignorais. J’étais complètement perdue. Cette histoire était insensée.

Cole m’effleura l’épaule.

— Relevez-vous et retirez le bandeau, Abby. C’est fini. Vous vous en êtes très bien sortie.

Je tremblais tellement que mes doigts ne m’obéissaient plus.

— Nathaniel ! appela Cole à voix basse.

Une seconde plus tard, des bras familiers m’étreignirent et le bandeau se dénoua. Nathaniel m’enveloppa d’un regard empreint d’une infinie tendresse. Je lui souris en dépit des émotions contradictoires qui m’assaillaient.

— Pouvez-vous marcher ? demanda-t-il.

Je fis signe que oui.

Je descendis de l’estrade et le suivis dans une pièce voisine. Il s’installa dans un canapé confortable et me jucha sur ses genoux. Lovée contre sa poitrine, je fermai les yeux. Lorsque je me sentis d’attaque, je levai la tête et demandai :

— C’était quoi, ce cirque ?

— Ce cirque, comme vous dites, c’était de la torture mentale.

J’ouvris la bouche, mais il posa un doigt sur mes lèvres.

— On va attendre Cole avant d’en parler, d’accord ?

Il attrapa un peignoir qu’il me tendit.

Je n’étais pas nue, mais je me sentais très vulnérable après cette scène. Surtout si nous devons en parler.

J’enfilai le vêtement avant de retourner sur les genoux de Nathaniel. Mon refuge.

On frappa et la tête de Cole se glissa dans l’entrebâillement de la porte.

— Je peux entrer ?

— Êtes-vous prête ? chuchota Nathaniel.

— Oui, Monsieur.

Cole s'avança, affichant un grand sourire, et se posa à l'autre bout du canapé.

— J'ai sollicité Cole pour mettre au point une scène mentale en vue de la démo, expliqua Nathaniel.

— Nathaniel m'a dit que vous étiez plutôt inexpérimentée dans ce domaine, ajouta Cole.

Je fis oui de la tête.

— C'est intense, comme une scène physique, mais complètement différent, reprit-il. C'est fascinant. Malgré les progrès de la science, le cerveau humain reste une énigme. Tous les petits détails que nous assimilons, l'usage que nous en faisons, notre façon de penser.

— Est-ce la raison pour laquelle vous portez un costume trois-pièces ?

— En partie. Je savais que cela vous surprendrait et je voulais vous déstabiliser. Pour que vous vous mélangiez les pinceaux. Cela dit, c'est la tenue que je réserve aux séances punitives.

— Vraiment ?

Il sourit.

— Oui. À condition que j'aie le temps de nous préparer, ma soumise et moi, et qu'il ne s'agisse pas d'une scène improvisée.

Je frissonnai en essayant d'imaginer l'une de ses séances. J'avais le sentiment qu'elle devait être parfaitement planifiée et se dérouler dans le plus grand silence. Quant à la soumise, elle ne risquait pas de l'oublier de sitôt.

— Et vous utilisez toujours une canne ?

Il se pencha, les mains sur les genoux.

— Presque toujours. Le jeu mental est souvent plus intense du fait qu'il oblige la soumise à réfléchir à ses motivations.

— Comme lorsque mon Maître m'a donné un ordre et que vous m'avez dit le contraire.

— Oui, c'est un cercle vicieux. À qui alliez-vous obéir ? Quel comportement Nathaniel attendait-il de votre part ?

— Ou peut-être qu'il s'en moquait, car d'une manière ou d'une autre, j'allais me planter, complétai-je.

— C'est à vous donner la migraine. Bien sûr, certaines soumisses vont chercher la faille.

J'avais réfléchi aux ordres et décidé qu'ils étaient soigneusement formulés et programmés dans un but précis. Les mots étaient le monde de Cole, et s'il avait aidé à organiser la scène, il n'y avait qu'une solution.

— Vous saviez que j'essaierai de retirer la chaise de l'estrade ?

— Effectivement. Avant, pendant que vous attendiez à côté, nous avons averti le public de ce que nous allions faire et avons prévenu que si vous quittiez l'estrade avec la chaise, ils devaient éclater de rire.

— Pas possible !

J'entendis Nathaniel glousser dans mon dos.

— Si, Abby. Nous avons tout prévu, même si je n'étais pas sûre à cent pour cent que vous le feriez. Quoi qu'il en soit, je savais qu'il fallait vous provoquer un peu.

— Je me suis fait avoir sur toute la ligne, dis-je, dépitée.

— La torture mentale prend souvent la forme d'une humiliation.

— Vous n'avez jamais eu l'intention de me frapper avec la canne ?

— Bien sûr que non. Si vous aviez eu une attitude insultante ou irrespectueuse, j'aurais laissé ma place à Nathaniel.

Je m'agitai, mal à l'aise.

— Ça m'a semblé si réel sur le moment.

— C'est là que vous avez tort, intervint Nathaniel. C'était bel et bien réel.

C'est comme si j'avais joué une pièce sans connaître le texte.

— Vous ne comprenez pas, observa Cole. Si vous aviez su ce qui allait se passer, ç'aurait été du théâtre.

— On peut recommencer si vous voulez, suggéra Nathaniel. La canne doit être quelque part par là.

Je levai la main.

— Non merci, sans façon.

Il leva un sourcil

— Vous êtes sûre ?

— Tout à fait, Maître.

Cole consulta sa montre.

— J'ai un coup de fil à passer. Nathaniel, je t'appelle demain. Abby, vous vous êtes super bien débrouillée pour une néophyte.

— Merci, Monsieur.

— À bientôt.

Nathaniel attendit que la porte se referme.

— Dites-moi, quelle différence feriez-vous entre une scène mentale et une scène physique en public ?

— Vous voulez savoir si c'était aussi excitant ?

— Oui.

Je me pelotonnai dans ses bras.

— Mmm... à genoux, dans l'attente, j'étais électrisée. Et aussi quand je me suis penchée sur la chaise, même si j'avais affaire à Cole et pas à vous. Mais pendant le temps où j'ai dû cogiter ? Non, alors là, pas du tout.

— Intéressant. Je me suis demandé s'il vous suffisait d'avoir un public ou s'il vous fallait en plus un élément physique ou sexuel.

Je n'en revenais pas. Je n'arrivais pas à imaginer qu'il consacre tellement de temps à ma petite personne pour savoir ce dont j'avais besoin, ou le profit que je pourrais retirer d'une scène ! Une autre pensée surgit dans mon esprit : *bien sûr que si, qu'est-ce que tu croyais ?*

Je m'éclaircis la gorge.

— Et si le jeu mental en public ne m'excite pas autant que le physique, ça veut dire quoi, à votre avis ?

— Je ne suis pas vraiment surpris.

— Ah non ?

— Vous vous rappelez à Wilmington ? La fois où je m'étais servi de vous comme d'une... table basse.

C'était ennuyeux comme la pluie, je m'en souvenais très bien. J'étais restée des heures sur le canapé avec deux verres en équilibre sur mes cuisses. Et je ne m'étais pas gênée pour manifester ma mauvaise humeur quand Nathaniel avait déclaré qu'il était temps de passer à autre chose. Il n'avait pas apprécié.

— Je ne risque pas de l'oublier.

— Il y avait un jeu mental dans cette scène, et je n'ai pas souvenir que vous ayez sauté au plafond. Je vous cite : « Une table basse ? Bof, ça n'a rien d'excitant. »

— Vous n'avez pas répondu à ma question : ça veut dire quoi ?

Il saisit mon visage entre ses mains et plongea son regard dans le mien.

— Que le jeu mental en public ne vous passionne pas, un point c'est tout. Vous fonctionnez comme ça, ce n'est pas grave.

Je lui caressai la main. Il savait toujours trouver les mots pour me rassurer. Ouf, j'étais normale.

Merci de me remonter le moral, dis-je, éperdue de reconnaissance.

Il m'enlaça, le menton posé sur le sommet de mon crâne.

— J'aime tout en vous, chaque détail, chaque parcelle de votre être. Il ne faut jamais vous sous-estimer.

Je cherchai ses lèvres.

— Je vous aime aussi.

Nathaniel

Abby n'était pas très loquace sur le trajet du retour. D'ordinaire, jouer l'épuisait et elle s'endormait aussitôt après, Cette fois, ce n'était apparemment pas le cas. Je pouvais presque entendre cliqueter les rouages de son cerveau tandis qu'elle se repassait le film de la soirée.

Jusqu'alors, nous n'avions guère approfondi les jeux mentaux. Je projetais d'organiser une démonstration avec les dominants de notre nouvelle communauté pour sortir des sentiers battus et aussi parce que, me semblait-il, cela piquerait la curiosité d'Abby. Pour être tout à fait honnête, sa propension à s'exhiber en public ne laissait pas de m'inquiéter. Était-ce une simple lubie qui allait disparaître comme elle était venue ou au contraire un besoin grandissant ? Et si un jour je ne lui suffisais plus ?

Pourquoi se soumettre à Cole l'avait excitée à ce point ? Et si elle souhaitait changer de maître ?

Je préférais ne pas y penser. De toute façon, je me sentais incapable de gérer la situation.

Elle poussa un profond soupir.

— Ça va ? demandai-je.

— Oui, Maître. Je réfléchissais.

— Pas trop lasse ?

— Non, Maître. Mon esprit tourne à plein régime, du coup je suis trop excitée pour éprouver la fatigue. Rien à voir avec une démo physique. Après une séance de flagellation ou autre chose, j'ai une espèce de gueule de bois proche de la transe. Mais là, ce n'est pas du tout pareil.

— Entre d'autres termes, aimeriez-vous renouveler l'expérience ou non ?

Elle rit.

— Je ne dirais pas que j'ai détesté. Disons que c'était différent. Un peu comme si on m'avait fouetté le cerveau.

— Bien vu.

Elle se tut et s'absorba dans la contemplation du paysage par la fenêtre. Apparemment toujours plongée dans ses pensées. J'avais beau aimer échanger des idées avec elle, ce soir, j'avais envie d'autre chose.

Je garai la voiture devant la maison

— En haut, dans la salle de jeux, intimai-je. Nue. Je sors Apollon et je vous rejoins.

Elle me lança un regard inquisiteur, visiblement surprise. Je n'avais pas l'intention de la pousser trop loin. J'avais besoin d'elle. Contrôler son plaisir. La voir se plier à *mes* ordres.

Elle parut sur le point de protester ou de suggérer autre chose, mais elle avait dû deviner mon état d'esprit car elle pinça les lèvres et hocha la tête.

— Oui, Maître.

Je ne me pressai pas pour promener Apollon, histoire de lui donner le temps de se préparer.

Je m'enivrais de l'idée qu'elle m'attendait au centre de la pièce. Moi et nul autre. Personne ne la regarderait. Il n'était plus question de démonstration. Il n'y avait plus qu'elle et moi. Dominant et soumise. Seulement nous deux parce que nous le voulions, parce que nous avions besoin l'un de l'autre.

Aucune autre soumise, aucune autre femme ne produisait sur moi pareil effet. Quelque chose en elle m'apaisait, m'insufflait un sentiment de plénitude. Que serais-je devenu sans elle ? Elle m'avait tant donné. Je lui décrocherais la lune si elle me le demandait.

Cette nuit, il n'y aurait que nous. Elle avait probablement autant besoin de se soumettre que moi de la dominer, j'en aurais mis ma main au feu. Je respirai à fond pour faire le vide dans ma tête et fermai les yeux. Lorsque je les rouvris, j'étais fin prêt.

Ensemble, nous allions parcourir des contrées inexplorées, tandis qu'elle porterait mon collier.

Un long discours aurait été superflu. Je me contentai d'un mot, un seul.

— Abigaïl ?

— Maître ?

— Vous vous êtes bien comportée avec Maître Johnson, je suis content de vous.

— Merci, Maître.

Je ménageai une pause, le temps de nous glisser dans la peau de nos personnages. Obéir à un autre dominant avait dû s'avérer éprouvant. D'autant que j'étais le premier et l'unique. Il fallait qu'elle sache à quel point j'étais satisfait et fier qu'elle soit allée au bout de la séance avec Cole, jusqu'à accepter qu'il la fouette en comprenant que j'étais d'accord.

Pour ma part, j'avais enduré le calvaire en assistant à la scène de la chaise. Mais je voulais qu'elle vive cette expérience à fond. Plus tard, elle en tirerait parti, elle y trouverait matière à réflexion et une source d'inspiration pour son blog. Que cela lui ait plu ou non, cette séance l'aiderait à aller au bout d'elle-même et la rendrait plus forte. Et nous deux aussi par contrecoup.

— Vous m'avez comblé aujourd'hui, Abigaïl. J'ai l'intention de vous récompenser de vos bons et loyaux services.

— Merci, Maître.

Je ris doucement.

— Ne vous y trompez pas, je compte en profiter moi aussi.

— J'espère bien, Maître, fit-elle, un sourire dans la voix.

Quelques heures plus tard, alors qu'elle s'était assoupie dans mes bras, je songeai à ce que je ferais si ses envies tournaient à l'obsession. J'avais intérêt à anticiper. Et si je ne parvenais plus à la satisfaire ? J'avais du mal à me projeter dans l'avenir, et je refusais d'envisager que cela pourrait se produire un jour.

Le problème, c'était moi. Je ne voulais pas qu'un autre dominant soumette Abby sous aucun prétexte : une séance d'entraînement, une démo, etc. L'idée de la prêter à un autre me répugnait. Ce n'était pas un hasard si j'avais pour règle de ne jamais partager une soumise portant mon collier. Et si cela faisait de moi un crétin possessif et jaloux... soit, j'étais un crétin possessif et jaloux.

Nous n'avions programmé aucune démonstration dans un proche avenir, à l'exception d'un atelier organisé par la section régionale qui m'avait invité à intervenir. C'était prévu dans un mois. D'ici-là, comme je possédais une salle de jeux, rien ne m'empêchait d'organiser une démo à ma façon

Lynne devait venir le week-end suivant pour faire la connaissance des enfants et discuter des modalités pratiques avec nous. Dans le meilleur des cas, elle pourrait garder Elizabeth et Henry la semaine d'après. Elle les occuperait ou, mieux, elle les emmènerait quelque part pendant que nous serions dans la salle de jeux.

Rasséréné, je fermai les yeux et m'endormis.

Le jour suivant, au bureau, je réfléchis à une liste des dominants que je me proposais de convier à notre petite sauterie. J'éliminai Simon. Ce serait gênant au cas où Lynne se trouverait chez nous. Je me creusais la tête en tapotant la table avec mon stylo. Et pourquoi pas Cole, au fond ? Je pourrais également inviter Luke DeVaan et Jeff à nos ébats. Je leur demanderais de jouer les voyeurs sans passer à l'acte, naturellement. Trois personnes, ce serait amplement suffisant. La salle n'était pas si vaste et on ne pouvait pas pousser les murs, n'est-ce pas ?

Une fois ma décision prise, je me concentrai sur le déroulement des opérations. Abby avait passé beaucoup de temps à rédiger un compte rendu de sa séance avec Cole. Je décidai de changer de registre et de combiner le mental et le physique. Un zeste des deux pour voir sa réaction.

J'esquissai une ébauche de plan avant de l'appeler. Elle répondit à la deuxième sonnerie. Nous discutâmes à bâtons rompus avant d'entrer dans le vif du sujet.

— J'ai un devoir pour toi, dis-je. Tu peux l'écrire dans ton carnet ou dans ton blog, comme tu veux. Tu as quarante-huit heures.

Je ne lui imposais pas souvent ce genre d'exercice, mais dans ce cas, le sujet ainsi que la rédaction l'aideraient à se préparer mentalement à la séance à venir.

— Le thème est le bondage dans une position inconfortable.

— Ça a l'air intéressant.

— Intéressant et distrayant.

— Et pour le moins intrigant.

J'allais la ligoter de façon à ce que chacun de ses mouvements provoque une réaction en chaîne. Nous y avons rarement recours. Maintenant qu'elle avait cette idée en tête, elle savait que nous n'allions pas tarder à la mettre en pratique. Et telle que je la connaissais, elle allait se triturer les méninges en s'interrogeant sur les conséquences : douloureuses ou agréables ?

— Je devine à quoi tu joues, déclara-t-elle.

— Ah oui ?

— Tu cherches à me torturer mentalement.

— Exact. Et tu sais le plus drôle ? Que tu le saches ou non, ça marchera de toute façon.

Elle marmonna quelques mots indistincts.

— À plus tard, dis-je dans un éclat de rire.

Comme je m'y attendais, elle était galvanisée en apprenant que nous aurions des spectateurs. Était-

ce une bonne ou une mauvaise idée d'entretenir ses fantasmes ? Est-ce que je lui rendais service ou pas ? Mais je ne pouvais rien lui refuser et, si elle voulait jouer en public, je me devais de la satisfaire, comme tout bon dominant qui se respecte.

Afin que la scène se déroule sous les meilleurs auspices, je l'avais priée de préparer la salle de jeux le matin de la séance. Lynne s'était très bien entendue avec les enfants le week-end précédent, et ils étaient fous de joie à l'idée qu'elle s'installerait à demeure. La maison était grande et aménagée de manière à ce que la salle de jeux soit située le plus loin possible de l'aile des enfants. J'avais pris la précaution de l'équiper d'un intercom doublé d'un système de sécurité afin d'être averti s'il se produisait quoi que ce soit lorsque nous nous y enfermions.

J'expédiai Abby à l'étage quelques minutes avant l'arrivée de nos invités. Elle était à genoux, comme je le lui avais demandé. Je désignai aux trois autres les sièges qui leur étaient réservés avant de m'approcher d'elle.

— Dévoilez vos mots d'alerte à ces messieurs, Abby.

— Rouge, jaune et vert, Maître.

— Très bien. Levez-vous, s'il vous plaît.

Elle s'exécuta. Elle respirait par à-coups, les yeux brillants de désir. Je devinais qu'elle était survoltée et s'efforçait de refréner ses pulsions. Elle aimait jouer en public, je le savais, mais à ce point-là...

— Vous êtes déjà tellement excitée que c'en est presque insupportable, n'est-ce pas ?

— Oui, Maître.

— Vous allez prouver à nos invités quelle bonne soumise vous êtes ?

— Oui, Maître.

— Je n'en doute pas, ma jolie. Vous ne m'avez jamais déçue.

Elle rosit de plaisir.

J'inspectai les lieux. Conformément à mes instructions, une croix de Saint André se dressait au centre de la pièce. Le sol, excepté un cercle étroit autour de la croix, était recouvert de petits clous. Pas assez acérés pour transpercer la peau, mais suffisamment pour qu'il soit douloureux de marcher dessus. À elle de se débrouiller pour ne pas sortir du cercle.

Et j'allais m'arranger pour lui donner du fil à retordre.

À chacun de ses mouvements, les liens entre ses jambes froteraient son clitoris, ce qui ne serait pas pour lui déplaire. Être entravée par une corde qui lui chatouillait le clito n'était pas une expérience inédite, mais jamais dans une position aussi inconfortable.

Après l'avoir dûment ficelée, je la guidai dans le cercle entourant la croix. L'espace était si restreint qu'elle devait y tenir sur la pointe des pieds. Je suspendis ses bras au-dessus de la tête, assez lâche pour qu'elle puisse poser les pieds sur le sol si elle le désirait.

— Abigaïl n'a pas trop l'habitude d'être ligotée dans une position aussi pénible, c'est relativement nouveau pour elle, signalai-je à nos hôtes. Elle ne tiendra pas longtemps sur la pointe des pieds. Mais si elle les pose par terre, elle devra marcher sur les clous. En outre, je l'ai attachée de manière à ce que chacun de ses mouvements provoque une stimulation.

Je me retournai vers elle.

— Les cordes ne sont pas trop serrées au niveau des bras ? Ça va ?

— Aussi bien que possible, Maître.

Je m'adressai à nos invités.

— Nous pourrions attendre tranquillement qu'elle se fatigue. Mais comme elle est du genre têtue, je vais l'encourager un peu.

Ils devaient penser que j'allais me servir d'un fouet ou d'une canne, et ils se tordirent de rire en me regardant sortir une longue plume du placard. D'où elle se trouvait, Abby était dans l'incapacité de rien voir.

— À mon avis, ce sera plus amusant de lui épargner la douleur pour l'inciter à bouger. Sauf qu'elle ne sera peut-être pas d'accord.

Je m'approchai et brandis la plume sous son nez.

Elle geignit. Elle était très douillette et elle aurait sans doute préféré le martinet.

— Vous craignez les chatouilles ?

— Oui, Maître. Beaucoup.

— Mmm... ça ne va pas être une partie de plaisir, alors ?

— Non, Maître.

— Mais vous aimez les défis, n'est-ce pas ?

— La plupart du temps, Maître.

— Seulement la plupart du temps ?

— Mon goût pour les défis est inversement proportionnel au nombre de cordes qui me ligotent.

Les trois autres ricanèrent de plus belle.

— Ah oui ?

Sans attendre sa réponse, je promenai la plume sur son flanc.

Elle gémit et se cambra, marchant instinctivement sur le tapis à pointes.

— Aïe !

Elle reprit sa position initiale en tirant sur les cordes.

— Oh !

Je recommençai le même manège.

— Vous voilà dans une position fort délicate, n'est-ce pas ?

Haletante, elle s'efforçait de garder une immobilité de statue. En vain. Pauvre Abby ! J'allai chercher une autre plume et entrepris de la torturer avec les deux.

Je lui en frôlai le dos, la taille, les aisselles. Comme je m'y attendais, elle gigotait, se trémoussait, s'évertuant à esquiver une plume, incapable d'échapper à l'autre. Et à chacun de ses mouvements, la corde entre ses jambes la rendait folle.

Je décidai de monter de quelques crans encore et lui caressai les nichons tout en taquinant le point hypersensible stimulé par la corde.

— Vous aimez ?

— Oh, oui, Maître.

— Vous savez que nos invités se rincent l’œil. Ils vous regardent vous envoyer en l’air avec des plumes.

— Et la corde, Maître.

Je la chatouillai de sorte que le lien se tende davantage.

— Bien sûr, il ne faut pas oublier la corde. Où avais-je la tête ?

J’adoptai une cadence régulière pour la maintenir sur le fil du rasoir et la plonger dans un état proche de la transe. Elle commença à se balancer d’avant en arrière et, au bout de quelques minutes de ce traitement délicieusement douloureux, elle n’essayait même plus d’éviter les pointes et marchait carrément dessus en gémissant de bonheur.

— Votre couleur, Abby ?

— Vert, Monsieur.

— On continue ?

— Mmm... fit-elle sans cesser de tanguer, de telle sorte que le lien frictionna une zone jusqu’alors négligée.

— Ooh... !

— Ça veut dire oui ?

— Oui, Maître. S’il vous plaît.

Elle se cambra quand la plume s’aventura le long de sa hanche. Apparemment, elle en voulait plus. La corde bougea sous un autre angle et elle se remit à frétiler d’avant en arrière.

Je la rappelai à l’ordre.

— Défense de jouir.

— *Verflucht*, fit-elle.

Je devinai qu’il s’agissait d’un juron. Elle se pétrifia.

Je savais qu’elle en viendrait à l’allemand et je décidai de m’amuser un peu. Je fis un signe discret à Cole.

— Méfiez-vous, je possède mieux l’allemand que vous, proféra-t-il.

— *Entschuldigung, Herr*, s’excusa-t-elle.

— Pour votre gouverne, j’ai été formé dans cette langue par la dominante la plus teigneuse que la terre ait jamais portée.

Elle réprima un sourire en reconnaissant le surnom que lui donnaient les soumises derrière son dos.

— Dites-vous que mon niveau est plus qu’excellent, précisa Cole.

Elle se désintéressa des cordes et reprit son mouvement de balancier. Je la laissai évoluer quelques minutes dans cette espèce d’extase en la sollicitant de moins en moins. Quand ses gestes se firent plus saccadés, je délaissai les accessoires et m’empressai de la détacher. Elle lâcha une plainte en touchant le sol.

Je la soulevai dans mes bras et la portai jusqu’à l’épais tapis étalé sur l’estrade. Là, je la reposai sur ses pieds et la débarrassai des cordes. Elle étouffa un soupir quand elles tombèrent par terre.

— Bougez les jambes si vous en éprouvez le besoin, conseillai-je.

Le jeu lui avait plu, c'était certain, toutefois, elle devait être encore pas mal secouée.

— Voulez-vous que je vous masse les pieds ?

— Non, Maître.

En concevant cette salle, j'avais ajouté un espace dédié aux soins qui n'existait pas dans notre appartement de New York. Je l'avais meublé d'un canapé confortable et d'un mini-frigo garni de jus de fruit et de bouteilles d'eau. La veille, j'avais pris soin d'apporter une grande couverture dont je l'enveloppai.

Nos trois amis en profitèrent pour s'éclipser. Je leur avais demandé de nous précéder à la cuisine, où les attendait une collation préparée par Abby.

Lorsqu'ils eurent disparu, je reportai toute mon attention sur Abby. L'un de nos rituels après une séance était le massage des pieds, lequel avait un pouvoir lénifiant sur nous deux. Elle poussa un grand soupir quand je m'emparai d'un de ses pieds. Le dessous était congestionné, mais je ne repérai aucune blessure. Je l'enduisis d'un onguent apaisant et le massai depuis le bout des orteils jusqu'à la plante.

— Vous avez des mains incroyables, Maître. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Je lui embrassai le gros orteil.

— Oui, ma jolie. Mais n'hésitez pas à me le répéter.

— Vos mains sont incroyables, Maître.

— Comme vous.

Je fis pénétrer la crème, puis attrapai une paire de chaussettes ultra douces que j'avais préparées à cet effet. J'en glissai une à son pied.

— J'ai l'impression d'être Cendrillon, plaisanta-t-elle tandis que je m'occupais de l'autre.

— Et moi, je suis le Prince Charmant ?

Elle m'effleura le bras.

— Vous le serez toujours.

Nous échangeâmes un sourire tandis que je m'activais. Reconnecter après une scène était le meilleur moyen de nous rapprocher. En temps normal, nous nous serions sans doute accordé une sieste réparatrice. Par égard pour nos invités, nous avons décidé d'abrégé le cérémonial.

— On peut aller voir les enfants en passant, Maître ?

— Là maintenant ? Vous êtes sûre ?

— Oui, je suis prête.

Je me levai et l'aidai à enfiler la tenue qu'elle avait pris la précaution d'apporter — un jean et un pull léger. Je la scrutai, cherchant un indice m'indiquant qu'elle souffrait. Je ne décelai rien de tel. Rasséréné, je la pris par la main pour rejoindre les enfants.

Lynne, Elizabeth et Henry se trouvaient dans ce que nous appelions la chambre d'enfants ; leur salle de jeux en réalité. Abby et moi répugnions à la nommer de cette façon. Lynne et Elizabeth jouaient à la dînette dans la grande maison de poupée que mon cousin Jackson et moi lui avions fabriquée pour son dernier anniversaire. Henry remorquait derrière lui ses camions et ses tracteurs. Abby pouffa en remarquant qu'il avait installé l'une des poupées de sa sœur au volant d'un des engins. Apparemment, travailler aux champs en fourreau argenté lui paraissait tout à fait naturel.

Je frappai au battant. Elizabeth se retourna et se précipita vers nous.

— Maman ! Papa ! Lynne est géniale. Est-ce qu'elle peut rester avec nous ? Pour toujours ?

Je déposai un baiser sur le sommet de son crâne.

— On verra. Vous jouez à la poupée ?

— Oui, je suis la maman, Lynne est la petite fille et Henry le papa. Mais comme il ne veut pas le poupon, alors Lynne fait aussi le papa.

Henry ramassa la poupée argentée.

— Joli, articula-t-il.

— On ne porte pas une robe de soirée sur un tracteur, protesta Elizabeth.

Il pressa la poupée sur sa poitrine

— À moi !

— Laisse-le, intervint Abby. Au moins il a oublié la poubelle. Ça va ? ajouta-t-elle à l'adresse de Lynne. Tu n'as besoin de rien ?

Lynne et les enfants avaient déjeuné un peu plus tôt. Il était prévu qu'ils jouent encore un moment avant de regarder une vidéo.

— Tout va bien, répondit-elle. Je leur ai promis un gâteau pendant le film.

Abby acquiesça

— Elizabeth m'a aidée à préparer des biscuits hier. Je crois qu'il en reste. Veux-tu que j'aille les chercher ?

— Je sais où ils sont, maman, intervint notre fille. Je vais lui montrer.

— D'accord, princesse. Soyez sages. Je reviendrai après le film.

Abby me sourit, soulagée que tout aille bien. Lynne était la perle rare. Je n'avais pas encore eu l'occasion de parler à Simon, mais je comptais bien y remédier sans délai. Je ne comprenais pas pourquoi il avait rompu avec elle. D'autant plus qu'ils avaient l'air si heureux ensemble la dernière fois que nous les avons vus.

Les choses n'étaient pas toujours aussi simples qu'il y paraissait et les gens agissaient parfois de façon illogique vu de l'extérieur.

Tu n'en as pas assez avec ton couple pour te coltiner les problèmes des autres ?

Dans la cuisine, Cole, Luke et Jeff étaient en grande conversation tout en s'empiffrant de sandwiches. Ils s'interrompirent à notre entrée. Jeff tendit une assiette bien garnie à ma femme. Elle le remercia d'un sourire avant de s'asseoir à table.

— Avez-vous soif ? s'enquit-il.

Je faillis lui dire d'aller se faire voir ailleurs, mais je me ravisai de justesse. Il voulait sans doute la récompenser pour sa prestation, même s'il n'avait été qu'un spectateur passif. Alors s'il avait envie de lui offrir à boire, je n'allais pas m'interposer.

Voilà pourquoi je ne partageais pas mes soumises. Je voulais être le seul à les dorloter après une séance. Je me noyais dans un verre d'eau, c'était le cas de le dire. J'étais stupide d'en faire tout un foin.

D'autant plus que ça ne m'avait jamais dérangé auparavant. Jeff avait été aux petits soins pour Abby

lors de notre première visite à Wilmington, et je ne m'en étais pas offusqué. Après la séance, je les avais même laissés en tête-à-tête le temps de préparer notre chambre à coucher pour la suite des réjouissances.

Pourquoi était-ce différent aujourd'hui ?

Je n'en avais aucune idée.

Les trois autres discutèrent quelques minutes avec Abby. Je me contentai de les observer sans participer à la conversation. Je surpris le regard de Cole posé sur moi, ce qui me troubla. Étais-je si transparent ?

Jeff consulta sa montre.

— Désolé de vous abandonner, mais j'ai rendez-vous avec Dena. Je dois passer la prendre à la maison.

— Je file moi aussi, renchérit Luke.

Cole ne fit pas mine de se lever

— Je peux te parler une minute ? dit-il après le départ des deux autres.

Abby finissait de débarrasser la table.

— Je vous laisse, dit-elle. Je monte voir les enfants.

— Quelque chose ne va pas ? demandai-je à Cole une fois qu'elle fut sortie.

— J'allais te poser la même question. Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

Ce type était devin, ma parole ! Je haussai les épaules.

— Oh, j'ai pas mal de soucis en ce moment, c'est tout.

— Abby a eu l'air de s'éclater tout à l'heure.

— Elle adore s'exhiber en public.

— Pas toi ?

Je décidai de vider mon sac. Je ne me reconnaissais plus et j'espérais que, si Cole avait vécu une situation similaire, il pourrait peut-être me conseiller.

— Elle a constamment envie de se montrer en public. Je suis complètement perdu, là.

— Et tu as l'impression qu'elle dépasse les bornes ? C'est ça ?

— Plus ou moins. Je ne sais plus trop quoi faire. Comment la freiner et l'exciter en même temps.

— Il faut faire preuve d'ingéniosité. Surtout que vous êtes ensemble depuis un bout de temps.

— Oui, c'est vrai. J'ai peur d'être dépassé par les événements.

— Tu as pensé à un plan à trois ?

J'avais toujours rejeté cette option par le passé. Partager Abby ? Jamais. Cette fois, au lieu de pousser de hauts cris, je pris le temps de la réflexion. Elle avait apprécié la séance avec Jeff même si j'avais posé des limites. Un plan à trois, ce serait différent.

Est-ce que l'expérience lui plairait ? En aurait-elle vraiment envie ? Pas question qu'elle passe à l'acte avec un autre homme. Ça jamais. Mais une scène pareille à celle que nous avons organisée avec Jeff en lui laissant plus de marge de manœuvre... ?

— Quelque chose de soft peut-être, répondis-je. Tu aimerais participer ?

Il leva les mains en signe de dénégation.

— Oh non ! C'était juste une idée. J'évite de faire le troisième larron dans un groupe dont je suis membre.

Je hochai la tête.

— Logique.

Qui inviter alors ? Un de nos amis ? Ou au contraire un parfait inconnu ? Un type comme Luke ? Une simple connaissance qu'elle n'aurait pas souvent l'occasion de revoir par la suite ? Quelqu'un que je fréquentais de loin en loin ?

Non, je devais me mettre entre parenthèses et ne penser qu'à elle. Si elle voulait jouer à trois, je ne pouvais pas le lui refuser. J'étais son unique dominant et je n'allais pas la frustrer sous prétexte que j'étais jaloux. C'était un comportement macho, totalement égoïste.

À la réflexion, l'option du parfait inconnu présentait quelques inconvénients. J'avais dans notre milieu des relations qu'Abby ne connaissait pas et que je ne côtoyais pas régulièrement. Cela dit, j'étais convaincu qu'elle serait mal à l'aise avec un étranger.

Un ami proche n'était pas une bonne idée non plus. En revanche, quelqu'un comme Jeff... Ils avaient déjà joué ensemble, ils se connaissaient bien et il n'y avait aucune gêne entre eux.

Mais Abby risquait à la longue de se sentir embarrassée en sa présence. En outre, il n'aurait pas forcément envie de se joindre à nous maintenant qu'il était en couple avec Dena. Je m'aventurais sur un terrain glissant. Comment Abby réagirait-elle après coup ? Et si elle se sentait coupable ? Il me fallait éclaircir ce point avant d'entreprendre quoi que ce soit, et penser aussi à nous ménager une longue conversation quand tout serait terminé.

Bref, si j'excluais l'inconnu et l'ami intime, il ne restait qu'une solution : une simple connaissance. Simon était hors jeu. Ce serait le pire scénario avec Lynne sous notre toit.

J'avais beau me creuser la tête, tout convergeait vers Luke.

Il était le candidat idéal. Abby le connaissait, elle lui avait parlé et il était venu dans notre salle de jeux pour la séance photo. Et puis, je l'avais observé en pleine action : c'était un dominant du genre sensuel. Il avait des atouts que ne possédait pas Cole. Lequel méritait amplement sa réputation de teigneux. Moi, ça ne me posait aucun problème, mais je ne voulais pas livrer mon innocente Abby entre ses mains pour sa première expérience. De toute façon, Cole ne jouerait pas le jeu. Il n'était pas du genre à accepter d'être en troisième position. Il voudrait être aux commandes.

Le hic avec Luke, c'était son passé avec Meagan, la chef d'Abby. Même si leur histoire remontait à plusieurs années... À en croire ma femme, ce ne serait pas un problème. Meagan lui avait juré qu'elle ne se remettrait jamais avec *ce type*.

Je pris mentalement note de questionner Luke à ce sujet. C'était probablement une rupture classique, mais mieux valait m'en assurer.

Quoi qu'il en soit, je devais consulter Abby au préalable. Elle seule déciderait en fin de compte. Ce serait le saut dans l'inconnu pour elle, et je tenais à ce qu'elle soit aussi relax que possible. Ce qui dépendrait en grande partie de l'heureux élu.

— Au pire des cas, tu pourrais trouver le moyen d'intensifier vos scènes publiques, dit Cole.

Plongé dans mes pensées, j'avais presque oublié sa présence. Il avait raison. Faire appel à une tierce personne était sans doute aller trop vite en besogne. Au fond, multiplier les occasions de nous

exhiber en public était décidément la meilleure solution.

— Brillante idée. Maintenant que j’y pense, je dois participer à une session régionale dans deux semaines, le week-end suivant le mariage de Jeff et de Dena, en fait. On pourrait peut-être envisager quelque chose à cette occasion.

Si la prochaine réunion était du même tonneau que la précédente, il ne serait plus question de se cacher sur le balcon. Non, nous descendrions au jardin pour nous mêler aux autres. Il fallait que j’en touche un mot à Luke sans tarder.

Abby surgit sur ces entrefaites, la mine préoccupée.

— Tout va bien ? demandai-je.

— Oui, mais j’ai eu un appel de Sasha. Elle aimerait me voir. Je crois deviner de quoi elle veut me parler.

— Mademoiselle Blake ? intervint Cole. Elle pense réintégrer le groupe ?

J’avais deviné l’attirance que Sasha éprouvait pour Cole. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Je l’avais remarqué notamment lors de la scène avec la jeune femme rousse, que nous n’avions jamais revue d’ailleurs.

Cole, de son côté, était plus malaisé à déchiffrer. En apparence, on pouvait interpréter sa remarque comme une simple manifestation de curiosité polie : *Tiens, elle compte revenir parmi nous ? Ou encore : Bien sûr que ça m’intéresse, maintenant que je suis devenu un membre à part entière. Voire : Sasha Blake ? Comment aurais-je pu l’oublier ? Je l’ai rattrapée in extremis avant qu’elle s’écroule par terre au risque de se briser les os quand elle était en pleine crise, après le drame avec Peter.* Mais il n’avait pas posé la question de cette manière. C’était plutôt : *Je vais feindre l’indifférence pour que vous ne soupçonniez pas que je me souviens très très bien de Sasha Blake.* J’avais noté la façon dont il la dévorait des yeux l’autre soir. Son sourire narquois et sa suffisance en constatant l’intérêt qu’elle lui portait.

Je louchai vers Abby pour voir si nous étions sur la même longueur d’onde. Elle me dévisageait comme pour me demander la permission d’intervenir. Ce que je lui accordai volontiers.

— Elle n’est pas encore un membre actif, Monsieur, expliqua-t-elle. Maître West et moi-même sommes en train de revoir les conditions d’admission et, du moment qu’elle est partie, il faudra qu’elle présente de nouveau sa candidature. Mais... elle a assisté à la dernière soirée du groupe, enchaîna-t-elle après une pause, fixant un point derrière lui pour ne pas croiser son regard. Je l’ai chaperonnée à votre démo.

— Ah oui ?

Je ne pouvais pas me tromper. Ce n’était pas juste un *Ah oui ?* distrait, mais plutôt un *J’espère qu’elle est restée sur sa faim.*

— Oui, confirma Abby. Mais elle n’est pas encore prête. Enfin, je pense.

Cole se leva et me gratifia d’une bourrade dans le dos.

— Je vous quitte. Je suis sûr qu’Abby et toi réglerez cette question au mieux. Je vous fais confiance. Je souris. Une idée commençait à germer dans mon esprit.

Je le raccompagnai à la porte avant de rejoindre Abby dans le salon, où je lui exposai les grandes lignes de mon plan. L’instant de surprise passé, elle parut comprendre ce que j’avais en tête.

— Vous avez joué avec d'autres hommes, quoique de manière limitée, dis-je. Là, ce sera une expérience totalement inédite.

Elle secoua la tête.

— Vous voulez que je vous souffle des noms ? Je préfère vous laisser décider.

— Non, j'aimerais juste votre avis sur certains points. Par exemple, souhaiteriez-vous une tierce personne ? Un inconnu ? Ou plutôt une de nos connaissances ? Auquel cas, préféreriez-vous un membre appartenant à la communauté de Wilmington ou quelqu'un d'autre ?

— Je ne sais pas. Je vais y songer. En tout cas, je ne crois pas avoir envie d'un plan à trois, mais l'idée de m'exhiber plus souvent en public me plairait assez et je ne serais pas opposée à l'idée de jouer avec un autre dominant. Pas au-delà des limites que vous aviez fixées avec Jeff et les autres. Et pas avec un parfait étranger non plus. Je m'explique : j'aime bien entretenir le fantasme de l'inconnu, comme nous le faisons parfois. Mais pas pour de vrai.

— C'est bien ce que je pensais.

Elle se mit à tripoter un stylo posé sur mon bureau.

— Quant au choix du partenaire, je pencherais plutôt pour quelqu'un d'ici ou du groupe de New York. Voyons voir. Daniel et Jeff, c'est hors de question. Ils sont en couple et aucun des deux n'accepterait de jouer avec moi. Restent Cole, William Greene ou Evan Martin. Réflexion faite, le groupe de New York n'est pas une bonne idée. Nous les avons perdus de vue depuis trop longtemps.

— Pas Evan Martin non plus, il est un peu trop désinvolte à mon goût, dis-je. (C'était un dominant efficace, mais je n'aimais pas son attitude immature en dehors de la salle de jeux.) William Greene... je pourrais peut-être lui en parler. Cole, non. Il refuse un plan à trois avec des membres du groupe auquel il appartient.

— Ce n'est pas plus mal. Et à qui pensiez-vous en dehors de notre communauté locale ?

— J'avais plusieurs personnes en vue, mais le meilleur candidat serait Luke.

— Tiens, l'idée ne m'avait pas effleurée. Au fond, pourquoi pas ?

— Vous n'avez pas à vous décider maintenant. Je veux juste que vous y pensiez.

— Est-ce que ce ne serait pas embarrassant de solliciter quelqu'un du groupe ? Je serais peut-être perturbée en le revoyant et j'aurais du mal à me comporter avec naturel par la suite.

— Ce serait le cas que si vous laissiez la gêne s'installer. Il suffira de vous dire que c'était juste un jeu de rôle, une simple expérience. Cela dit, votre réflexion est intéressante. Supposons que William accepte de se joindre à nous, par exemple, et que dans quelques mois, il entame une relation sérieuse avec une jeune femme du groupe, est-ce que ça vous dérangerait après coup ?

— Je ne sais pas. À New York, j'ai côtoyé des soumises avec qui vous aviez joué par le passé, et cela ne m'a jamais traumatisée.

Seules deux de mes anciennes partenaires fréquentaient encore le groupe de New York. Les autres avaient déménagé ou intégré une autre communauté.

— Oui, mais il y a des années que je n'ai joué avec personne d'autre que vous. Si nous choisissons quelqu'un ici, à Wilmington, nous serons amenés à le revoir souvent.

Évoquer le groupe de New York me rappela Charlène. En était-elle membre ? (Abby et moi n'avions plus participé aux réunions depuis la naissance d'Henry.) Il faudrait que je me renseigne au

plus vite. Voir l'une de mes employées en tenue d'Ève n'était pas vraiment ma tasse de thé. Et je n'osais imaginer la réaction de ma femme si elle la découvrait *in situ*.

— Finalement, je n'ai pas envie de jouer avec quelqu'un d'ici, intervint Abby, interrompant le cours de mes pensées.

— Et Luke ?

Elle se ménagea une pause avant de répondre.

— Laissez-moi le temps d'y penser. Meagan serait furieuse.

— Inutile de le lui dire. Je ne vois pas pourquoi vous le feriez d'ailleurs. Ça ne la regarde pas.

Elle hocha distraitement la tête.

— C'est prévu pour bientôt ?

Êtes-vous si pressée ? La question ne franchit pas mes lèvres.

— Je ne sais pas. Nous fixerons une date quand nous aurons choisi le partenaire.

— Vous m'exposerez vos plans au préalable ?

Je souris malgré moi.

— Est-ce mon habitude ?

— Non, mais...

— Alors pour quelle raison commencerais-je ?

Elle afficha la mine d'une petite fille prise la main dans le pot de confiture. Elle essayait souvent de me soutirer des informations en douce. Ça ne marchait jamais. Mais elle s'obstinait.

— Vous me connaissez trop bien, je ne peux pas ruser. Et si j'essayais de vous distraire avec une petite partie de jambes en l'air la prochaine fois ?

Je me levai.

— Très volontiers. En attendant, je vais promener Apollon. Ça vous dirait de me distraire dans le parc à l'abri des regards ?

Je l'entendis qui me suivait dans le couloir. Je ris sous cape à l'idée de ce que nous pourrions faire dehors.

Abby

Le mariage de Jeff et Dena se déroula par une de ces merveilleuses journées d'été qu'on aimerait ne jamais voir finir. Ce week-end-là, il était annoncé vingt-deux degrés sous une brise légère, une température tout à fait agréable. Comme la réception était prévue au Country Club, en plein air, Dena s'était rongé les sangs toute la semaine à cause du temps qu'il ferait.

Sasha, Julie, Kelly (une des rares Dominantes de notre groupe) et moi nous trouvions dans une petite salle du presbytère, derrière l'église, pour assister Dena dans les derniers préparatifs.

— La météo est idéale pour la circonstance, dis-je à Julie.

— Tu t'es mariée en été toi aussi ?

Je secouai la tête.

— Non, en hiver, mais je ne le regrette pas. C'était parfait.

— Normal.

J'observai Dena à la dérobée. La cérémonie était censée débiter dans une heure, mais elle était déjà fin prête. Son maquillage et sa coiffure étaient parfaits. Elle rayonnait, du moins en apparence. En réalité, c'était quelque peu différent. Elle ne tenait pas en place, refusant de s'asseoir, les yeux vrillés sur l'horloge. J'étais sur le point de lui demander quelle mouche la piquait lorsqu'elle se décida à ouvrir la bouche.

— Dites-moi quelque chose, supplia-t-elle en nous regardant tour à tour. N'importe quoi.

Kelly posa une main apaisante sur son épaule.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu vas enfin épouser Jeff. Ton rêve se réalise, non ?

Dena secoua la tête.

— Ce n'est pas ça qui m'angoisse. C'est mon père.

Aux dernières nouvelles, le Sénateur Jenkins avait crié sur tous les toits qu'il brillerait par son absence. J'ignorais les raisons de son animosité envers son futur gendre que, personnellement, je trouvais tout à fait charmant.

— Il s'est décidé à venir ? demandai-je.

— Non, ma mère a appelé pour dire qu'il avait eu un malaise. Elle sait que le mariage a lieu aujourd'hui et que Jeff et moi partons ensuite en lune de miel pour une semaine. Ce type va finir à l'hôpital aujourd'hui juste pour me contrarier, vous verrez.

Un silence pesant accueillit cette nouvelle.

— Depuis quand es-tu au courant ? questionna Julie. Pourquoi ne nous as-tu pas averties ?

— Je croyais que c'était un mensonge, mais plus le temps passe, plus je me dis que c'est peut-être vrai. Il faut que j'en parle à Jeff.

— Il ne sait rien ?

— Non, je ne voulais pas lui gâcher la fête.

Kelly me jeta un coup d'œil et je lus sur ses lèvres : *Va le chercher.*

J'acquiesçai et tournai les talons sans donner à Dena le temps de réagir.

Nathaniel et Cole faisaient les cent pas dans le couloir devant la pièce où se trouvaient Daniel et Jeff. Ils avaient l'air très gais et ils se rembrunirent en m'apercevant.

Nathaniel s'approcha en deux enjambées.

— Abby ? Il y a un problème ?

Je désignai la porte close.

— Jeff est là ? Dena a besoin de lui.

— Avant le mariage ? se récria Cole. Ça ne se fait pas.

— Sa mère a appelé. Son père a eu un malaise. Dena l'a gardé pour elle et maintenant, elle panique.

— Bon sang ! s'exclama Cole.

Nathaniel frappa au battant.

— Jeff ? Tu peux sortir ?

La porte s'ouvrit et Jeff se profila sur le seuil. Son sourire s'évanouit quand il me vit.

— Dena va bien ? C'est le bébé ?

— Non, il s'agit du sénateur Jenkins. Il...

— Il est là ?

— Non, non, mais la mère de Dena a téléphoné pour dire qu'il a eu un malaise et...

Il n'écoutait plus et se rua vers la pièce où se trouvait Dena. Je lui emboîtai le pas.

— Elle vient de nous l'apprendre, repris-je. Je ne sais pas depuis quand elle le sait.

Il frappa à la porte.

— Mon ange ?

Kelly ouvrit et signifia à Julie et à Sasha de se retirer pour laisser un peu d'intimité au couple. Par le battant entrebâillé, je vis Jeff étreindre Dena.

On fit le pied de grue dans le couloir sans parler, ne sachant quoi dire.

Je ne connaissais pas le sénateur et j'avais entendu un tas de rumeurs et de ragots à son sujet. Mais je ne le voyais pas simuler une syncope pour ennuyer sa fille le jour de son mariage.

— S'il fait semblant, je lui tords le cou, gronda Cole. Il ne se doute pas de ce qu'elle éprouve ou quoi ?

— Il s'en fiche, si tu veux mon avis, intervint Daniel. Ça le tue qu'elle épouse Jeff. Et puis il n'a même pas réagi quand elle a fait une fausse couche, la dernière fois. Il ne pouvait quand même pas ignorer ce qu'elle a dû endurer en perdant le bébé, son petit-fils.

Julie se colla contre Daniel, qui la serra tendrement dans ses bras.

— Je voudrais tant qu'elle soit heureuse, soupira-t-elle. Ce type est un poison. Et sa mère aussi.

— Ne commençons pas à médire, objecta Nathaniel. Nous ne connaissons pas le fin mot de

l'histoire. Et s'il était réellement souffrant ?

— Je parie qu'il fait semblant, rétorqua Kelly. Ça ne m'étonnerait pas. Je les connais, ces zèbres-là.

— Peut-être, mais attendons d'en savoir plus.

Personne n'avait l'air disposé à accorder au sénateur le bénéfice du doute. Les regards étaient braqués sur la porte close, chacun guettant impatiemment qu'elle s'ouvre enfin.

Tout le monde sursauta quand Jeff apparut sur le seuil. Il nous fit signe d'entrer.

— Dena a réussi à joindre la gouvernante. Miss May a toujours eu un faible pour elle.

— Hourra pour Miss May ! clama Dena, qui avait l'air beaucoup plus détendue. Je l'ai appelée sur son portable. Par chance, elle se trouvait dans une autre pièce. D'après elle, il a essayé un nouveau traitement qu'il n'a pas supporté. Ils ont appelé le médecin et il va mieux.

— Ta mère était au courant quand elle t'a appelée ? demanda Julie.

— Je ne sais pas et je ne veux plus y penser. J'ai perdu assez de temps comme ça, ajouta-t-elle avec un grand sourire destiné à Jeff. J'ai beaucoup mieux à faire.

— Entièrement d'accord, mon ange.

Il se pencha pour l'embrasser, mais Daniel l'en empêcha.

— Bas les pattes. Vous n'êtes pas encore mariés, que je sache.

— Idiot, dit Jeff sans résister. Je te le revaudrai.

Le calme se rétablit quand ils furent partis. La mine épanouie d'une fiancée sur le point d'épouser l'homme de sa vie, Dena avait oublié ses angoisses.

— C'est l'heure, les filles, décréta Julie quinze minutes plus tard.

Nous escortâmes la mariée, Sasha portant la traîne. Puisque son père ne serait pas là pour la conduire à l'autel, il y avait eu un débat houleux pour savoir qui le remplacerait. Finalement, elle avait choisi d'y aller seule comme une grande.

— Je marche toute seule à l'autel, j'épouse Jeff et nous repartons ensemble, avait-elle déclaré. La symbolique me plaît.

Elle irradiait en remontant l'allée dans sa robe bustier, taille empire. Le subtil motif floral du corset mettait en valeur le drapé à longs plis qui épousait sa haute silhouette.

Ses cheveux relevés en un chignon flou dévoilaient le collier noir et argent de Jeff qu'elle portait autour de son cou gracile. Elle avait l'allure d'une déesse. Ou d'un ange, comme l'appelait son futur mari.

Celui-ci l'attendait devant l'autel, un immense sourire aux lèvres. Il ne regardait qu'elle tandis qu'elle s'avancait vers lui à pas lents. Ils avaient l'air si émus que mon cœur se gonfla. J'écrasai une larme de joie sur ma joue.

— Je t'aime, mon ange, articula-t-il à voix basse.

Je promenai mon regard autour de moi et surpris Nathaniel qui m'observait. Je ne pouvais pas assister à un mariage sans repenser au mien. Nous nous étions mariés en hiver dans une église toute pareille. Je m'estimais très heureuse d'avoir un homme qui, après ces longues années, me regardait avec amour et convoitise, comme au premier jour.

Tandis que Jeff et Dena échangeaient les vœux, je récitai à mi-voix ceux qui me liaient à Nathaniel.

Voulez-vous prendre cet homme pour époux ?

— Oui, oui, mille fois oui.

Pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et dans la pauvreté, dans la santé et dans la maladie ?

— Oui, en toutes circonstances, oui.

Pour l'aimer et le chérir...

— Je le jure.

Jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

— Jusqu'à ce que la mort nous sépare et au-delà.

Daniel se joignit à nous pendant la réception.

— Alors, vous êtes prêts pour la réunion du week-end prochain ?

— J'ai hâte d'écouter Nathaniel discourir, de retrouver tout le monde et de faire la fête après, dis-je.

Daniel se mit à rire.

— J'aimerais que Julie soit aussi enthousiaste. Elle n'est pas très rassurée.

— C'est une première pour elle, pas vrai ? Elle n'a jamais joué en dehors du groupe ?

— Exactement.

Je venais de la repérer en grande conversation avec Sasha, Kelly et Dena.

— Ça ne t'ennuie pas si je vais lui parler ? demandai-je à Nathaniel.

— Vas-y, je t'attends ici.

Je me haussai sur la pointe des pieds pour l'embrasser avant de me diriger vers mes trois amies. Je sautai au cou de Dena.

— Félicitations, madame Parks. Tu es sublime.

Elle était radieuse, les yeux embués de larmes de bonheur.

— Merci, Abby. Je suis la femme la plus heureuse du monde.

— Tu as bien raison, répondis-je avec un sourire, me remémorant mon propre mariage. Et ce n'est pas le jeune marié qui te contredira, c'est sûr.

Elle loucha vers Jeff qui bavardait avec Cole. Il dut sentir son regard car il pivota vers elle. Ses lèvres esquissèrent les mots : *Je t'aime* quand leurs yeux se croisèrent. Dena lui envoya un baiser du bout des doigts.

Quant à Cole, je le vis se raidir lorsqu'il aperçut Sasha. J'étais probablement la seule à l'avoir remarqué. Dena, elle, n'avait d'yeux que pour Jeff.

— Je vous laisse, fit-elle. Je vais le toucher pour être sûre de ne pas rêver.

Elle se dirigea vers lui. Il l'enlaça et posa une main protectrice sur son ventre arrondi.

— Ils ont l'air si heureux, murmura Julie à côté de moi. J'ai des frissons rien qu'à les regarder.

Je hochai la tête en souriant.

— À propos du week-end prochain ? dis-je sans transition. Tu te sens comment ?

— Paniquée et excitée. Tu te rappelles la première fois que tu as joué en public ?

Je réfléchis au début de ma liaison avec Nathaniel.

— Quand les autres savaient ce que nous fabriquions ou qu'ils ne se doutaient de rien ?

— Tu as des tas d'anecdotes croustillantes à raconter, à ce que je vois.

Je songeai au Super Bowl (l'épisode allait sûrement lui plaire), quand Daniel surgit sur ces entrefaites.

— Désolé, mais j'ai l'intention de t'enlever cette merveilleuse jeune femme.

— À plus, Abby, s'esclaffa Julie tandis qu'il lui prenait la main et l'entraînait à sa suite en souriant de toutes ses dents.

Il y avait un autre mariage dans l'air, je l'aurais parié.

Abby

Le mardi soir suivant, Nathaniel m'attacha son collier dès notre retour à la maison. Il m'avait annoncé son intention la veille, car Luke DeVaan venait dîner. Nous expérimentons différents niveaux de protocole et avons convenu de tester le plus haut degré le mardi soir. Une fois les enfants au lit, bien entendu.

Je n'y trouvais rien à redire, même si je ne me voyais pas continuer ainsi indéfiniment. Ce serait trop contraignant à la longue.

Après l'arrivée de Luke, je montais voir Lynne et les enfants. Nous avions prévu une période d'essai d'une semaine avant de l'engager à plein-temps. Pour le moment, ça fonctionnait à merveille. Voyant que tout marchait comme sur des roulettes à l'heure du coucher, je me glissai dans le salon sur la pointe des pieds et allai m'agenouiller aux pieds de Nathaniel. Sans interrompre sa conversation avec Luke, il posa une main sur mon crâne et me caressa la nuque. La tête baissée, je ne distinguais pas notre invité. Je fermai les yeux, bercée par leurs voix en fond sonore, et laissai la tension de la journée se relâcher.

— Merci de vous joindre à nous, Abigaïl, dit Nathaniel un peu plus tard. Ça va, là-haut ?

— Oui, Maître. Les enfants sont ravis et Elizabeth veut que Lynne reste pour toujours.

Nathaniel émit un petit rire.

— Lynne appartient à notre groupe de New York, expliqua-t-il à Luke. Nous projetons de l'embaucher comme nounou. Actuellement, elle effectue une période d'essai d'une semaine.

— La jolie fille que j'ai vue dans l'escalier tout à l'heure ?

— C'est ça, confirma Nathaniel. Les enfants l'adorent.

Il me caressa encore avant d'ajouter.

— Ne devriez-vous pas vérifier où en est le dîner, Abigaïl ?

— Si, Maître. Je voulais d'abord m'assurer que vous n'aviez besoin de rien.

— Pour ma part, tout va bien. Maître DeVaan aussi ? Oui ? Bon, je crois que vous pouvez vaquer à vos occupations, Abby. Nous passerons à table dans un quart d'heure, sauf indication contraire de votre part.

Il m'avait affirmé un peu plus tôt que j'aurais le droit de me comporter librement pendant le dîner. J'appréciais qu'il fasse une entorse à la règle, le temps du repas.

Je m'inclinai pour embrasser son pied droit.

— Merci, Maître.

— Vous êtes excusée, Abigaïl.

Je me levai avec toute la grâce dont j'étais capable et gagnai la cuisine. J'avais prévu une dinde rôtie, accompagnée d'un gratin de courge et de quinoa avec une grande salade. C'était une recette de

Dena, qui la tenait de Jeff. Elle n'en connaissait pas de meilleure, avait-elle affirmé. En tout cas, ça sentait divinement bon. J'espérais que le goût serait aussi divin. Je me dépêchai de dresser la table avant de me poster à la porte pour accueillir les convives.

Nathaniel entra et m'avança galamment un siège.

— Ça a l'air délicieux.

— Et ça sent rudement bon, renchérit Luke.

Ils attendirent que je m'asseye avant de prendre place à leur tour. Nathaniel se dévoua pour découper la dinde et servit une généreuse portion dans les assiettes.

— Mmm..., fit Luke après une bouchée. C'est délicieux. Cette dinde est excellente, Abby.

— Merci, Monsieur. C'est une recette de Maître Parks que Dena a bien voulu me passer. Je suis contente qu'elle vous plaise.

— Il faudra que je les remercie, dit Nathaniel.

On bavarda à bâtons rompus durant le reste du repas.

Nathaniel s'éclaircit la gorge.

— Luke, voudriez-vous exposer à Abby votre projet d'ouvrir un club à Wilmington ?

Luke mordit dans un morceau de volaille avant de répondre.

— J'ai repris le club de New York, comme vous le savez.

J'avalai une gorgée d'eau.

— Oui. Il était temps. Cet endroit était un vrai cauchemar. Et mal famé en plus.

— Exact, acquiesça Luke, mais ça va changer. Pour le moment, il est fermé pour travaux. Après, il faudra montrer patte blanche pour entrer.

L'homme qui avait failli me violer la fois où je m'y étais rendue me revint en mémoire. J'avais beau me creuser la cervelle, j'étais incapable de me rappeler son apparence. Normal, j'étais complètement bourrée ce soir-là. J'ignorais son identité et je ne savais pas davantage ce qu'il était devenu. Jeff qui m'avait tirée de ce mauvais pas devait être au courant.

— J'ai failli me faire agresser là-bas par un dominant, je ne sais pas qui c'est, dis-je.

Luke me décocha un regard entendu et sourit.

— Jeff m'en a parlé. Je l'ai dans le collimateur, ce type. Il sera interdit d'entrée, je vous le garantis.

Notre hôte était charmant. Sa manière de parler, de se mouvoir avait le don de mettre à l'aise. En voilà un qui ne devait pas avoir de mal à se trouver des partenaires.

— Si ce n'est pas indiscret, Monsieur, vous possédez tous ces clubs en plus de votre galerie d'art ?

Il éclata d'un rire profond, séducteur. N'importe quelle femme aurait chaviré.

— La galerie d'art et la photographie sont des loisirs. Les clubs, c'est du business. Et du plaisir aussi. Il faut aimer son travail pour être heureux, c'est bien connu.

— Je suis entièrement d'accord. J'ai la même philosophie de la vie.

— J'ai lu votre blog. Très intéressant.

— Merci, Monsieur.

— Mais je n'ai pas encore eu la chance de vous voir à l'écran. Impossible de me libérer le lundi, il

y a foule au club.

— Je ne passe à l’antenne que quelques minutes et puis je ne m’en vante pas.

— Vous tenez à vous protéger ?

— Oui, surtout à cause des enfants. Et puis, ça ne regarde que moi.

Il esquissa un sourire.

— Vous avez raison. Le succès ne vous monte pas à la tête, bravo ! Ah, encore une chose. Je compte ouvrir un club ici même, quand j’aurai trouvé un associé.

— Maître West et moi évoquions justement l’autre jour la nécessité de trouver un QG pour « Partenaires de jeu », notre groupe local.

— Oui, il m’en a informé au téléphone.

Je me tournai vers Nathaniel.

— Envisagez-vous de vous associer à Maître VanDaan, Maître ?

— J’y songe, oui. J’aimerais votre avis à ce sujet.

Mon cœur se gonfla d’orgueil, même si sa façon de signifier à Luke qu’il se souciait de mon opinion et que nous prenions nos décisions ensemble manquait singulièrement de subtilité.

— Je ne vois pas de raison pour m’y opposer.

— Nous en reparlerons. Daniel est bon prince de prêter sa maison si souvent, mais il vaudrait mieux trouver un lieu qui ne soit pas une résidence privée.

— Surtout maintenant que Julie a emménagé chez lui et que Cole squatte le pavillon des invités.

Cole avait-il l’intention de s’incruster définitivement ? Je n’avais pas entendu dire qu’il comptait plier bagage ni se mettre en quête d’un autre logement.

— Oui, ça fait beaucoup pour un seul homme.

— Je vous enverrai des informations complémentaires concernant mes projets, si vous le désirez, proposa Luke.

— Très bonne idée.

Nathaniel s’essuya les lèvres avec sa serviette pour signifier la fin du repas.

Je compris le message.

— Aimerez-vous autre chose, Maître DeVaan ?

— Non, je suis repu. Merci pour ce délicieux dîner.

— Je vous en prie. Puis-je desservir ? ajoutai-je à l’adresse de Nathaniel.

— Oui. Posez tout dans l’évier. Ensuite, vous monterez souhaiter bonne nuit aux enfants. Rendez-vous dans la salle de jeux dans quinze minutes. Pas la peine de vous dévêtir.

— Merci, Maître.

Je me hâtai de rapporter la vaisselle dans la cuisine. Mon cœur cognait dans ma poitrine à l’idée que nous allions avoir un spectateur.

Je m’attardai dans la chambre des enfants. Ils écoutaient Lynne leur lire une histoire qu’ils avaient déjà entendue une bonne centaine de fois. Elizabeth connaissait par cœur des pages entières. Tous deux se tordirent de rire lorsque Lynne entama l’un de nos passages préférés. Je vis Henry fourrer

son pouce dans sa bouche. Le marchand de sable n'allait pas tarder.

Cela me faisait tout drôle de me rendre dans la salle de jeux entièrement vêtue. En fait, rien n'était normal, ce soir-là. Lynne sous notre toit avec les enfants. La présence d'un tiers au milieu de nos jeux. Le plus curieux était de me retrouver à genoux devant Luke, habillée de pied en cap !

Les deux hommes manifestèrent leur présence en arrivant. Ils discutaient à mi-voix. Luke se mit à rire à une sortie de Nathaniel. J'étais à la fois étonnée et soulagée de constater qu'ils étaient de si bonne humeur. Du coup, je me détendis.

Quelqu'un, probablement Luke car je ne reconnaissais pas le bruit de ses pas, s'avança vers moi. Un autre son m'indiqua que Nathaniel s'éloignait vers le fond de la pièce avant de revenir vers nous.

— Levez la tête, Abby, ordonna sèchement Luke.

J'obéis et louchai vers Nathaniel. J'avais besoin de croiser son regard pour me rassurer. Il restait impassible, un sourire neutre au coin des lèvres.

— Maître DeVaan est mon invité, fit-il. Vous devez le traiter comme moi-même.

— Oui, Maître.

— Il connaît vos limites, ajouta-t-il.

Je savais qu'il ne laisserait jamais un autre homme me toucher et qu'il avait dû s'entendre au préalable avec Luke à ce sujet. Nathaniel était extrêmement vigilant sur le choix des rares personnes qu'il admettait dans notre salle de jeux.

— Merci, Maître.

— Maître DeVaan ? Quand vous voulez.

— Debout, Abby, proféra Luke.

Il était toujours aussi aimable, mais son timbre dur indiquait qu'il ne plaisantait pas. Du coin de l'œil, je vis Nathaniel s'écarter et se placer derrière moi.

Luke lui jeta un regard oblique avant de reporter son attention sur moi.

— Retirez votre haut, Abby.

J'ôtai prestement mon chemisier et le laissai tomber à terre.

— Très bien, dit Luke. J'ai horreur des mijaurées. Le soutien-gorge maintenant.

Je cogitais dans un coin de ma tête : *Dire que tu vas te mettre à poil devant un type avec qui tu viens de dîner ! C'est pas croyable !* Mais une autre partie de mon cerveau était tout émoustillée. Jusqu'où serais-je capable d'aller ?

L'adrénaline m'inonda comme chaque fois que je me donnais en spectacle. Je ne me reconnaissais plus, à croire que je devenais une autre devant un public – même s'il se résumait à une seule personne.

Je dégrafai prestement mon soutien-gorge et laissai glisser les bretelles sur mes épaules avant de lui faire suivre le même chemin que le chemisier. Je sentis aussitôt les lèvres de Nathaniel sur ma peau, déposant un chapelet de baisers le long de mon dos.

— Ça vous excite, hein, Abigaïl, de vous mettre nue devant un autre, d'exhiber votre corps en sachant que Maître DeVaan ne peut rien vous faire ? chuchota-t-il.

— Oui, Maître.

Mes tétons étaient tout durs dans l'air frais et douloureusement tendus, comme pour attirer les baisers. Seulement, je n'avais pas la permission de bouger, Nathaniel se trouvait derrière moi et Luke était dans l'incapacité de me toucher...

— Doigtez-vous, réclama ce dernier.

Je glissai une main dans mon pantalon et insinuai un doigt entre mes jambes, résistant à la tentation de me caresser le clito.

Luke ne me lâchait pas du regard.

— Montrez-moi.

Je brandis un doigt luisant de nectar.

— Très bien. Allez-y. Faites-vous jouir.

Je plongeai la main dans ma culotte.

Luke claqua des doigts.

— Stop ! Qui vous a autorisée à vous servir de vos doigts ?

Je cillai. *Quoi ?*

— Voyons à quel point vous êtes excitée. Avec votre Maître derrière vous, collé à votre petit cul, et moi en face, reluquant vos jolis seins offerts. Vous allez devoir vous démenner si vous voulez un orgasme, enchaîna-t-il, baissant le ton d'un cran. Vous allez vous évertuer à l'atteindre et vous acharner sur ce mignon clito qui mérite toute votre attention.

Il me fixait d'un regard intense, inflexible qui n'avait plus rien à voir avec sa bonhomie habituelle. Et si je désobéissais ? Qu'arriverait-il ? Il me fallait essayer pour le savoir. Je doutais d'être capable de jouir de cette façon, mais puisqu'ils insistaient, je n'avais guère le choix. Je louchai vers la table matelassée. Si je pouvais me mettre à plat ventre...

— Ne bougez pas, fit Luke. Vous n'irez nulle part.

Je le fusillai du regard. *Je ne vois pas comment vous voulez que je fasse...*

Il se tourna vers Nathaniel.

— Votre soumise se montre récalcitrante, on dirait.

— Abigaïl, intervint mon Maître, vous avez deux solutions. Soit vous restez où vous êtes et vous vous envoyez en l'air sans les mains, soit je vous encule, mais ensuite nous épicerons un peu le jeu, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je voyais très bien. J'avais déjà subi le supplice du gingembre et je n'avais pas l'intention de renouveler l'expérience. La première option s'imposait donc.

Je serrai les jambes, imaginant Nathaniel m'enfiler par-derrière sur la table sous les yeux de Luke. Je baissai les paupières et me concentrai sur cette vision en me tortillant comme un beau diable.

— Parfait, dit Luke. À quoi pensez-vous ?

— Maître West m'oblige à me pencher sur la table et il me baise avec un vibro. Il réserve sa queue pour mon cul et espère me trouver étroite et brûlante quand il s'introduira en moi. (Je serrai les cuisses plus fort.) Je le sens, sa queue est à l'entrée de mon petit trou et il me demande si je préfère vite ou lentement.

— Que choisissez-vous, Abigaïl ? intervint Nathaniel.

— Vite, Maître. Faites-moi mal.

Il grogna et je me demandai s'il se caressait.

— Vous m'ordonnez ensuite de m'ouvrir pour vous laisser me pénétrer.

Je joignis mes cuisses et parvins à exercer une légère pression sur mon clitoris affamé. Je poussai un long soupir et entendis Nathaniel haleter derrière moi.

— Vous enfoncez un doigt en moi pour vérifier si je suis prête, enchaînai-je. Je vous supplie de me prendre. Je n'en peux plus...

Je frottai mes cuisses l'une contre l'autre. J'avais besoin d'une main là, tout de suite.

— Finalement, vous attrapez votre queue et vous la fourrez en moi. Sans douceur, mais pas aussi fort que je l'espérais. Vous devez me la mettre bien profond pour me défoncer le cul comme il faut.

J'étais au bord de l'explosion. Dire que, durant toutes ces années, je m'étais entraînée à contrôler mon orgasme et que là, j'étais incapable de le provoquer. Je frottai mes cuisses avec frénésie, mais ce n'était pas suffisant. Il m'en fallait plus.

Encore.

Encore.

Encore.

Brusquement, les bras de Nathaniel m'enveloppèrent, il me plaqua contre lui et glissa les mains dans ma culotte pour encercler mon clitoris.

— Vous en voulez plus, Abigaïl ? Je serais ravi de vous satisfaire. Laissez-vous aller.

Il pétrit ma chair si sensible. Je sentis l'orgasme enfler et me submerger.

— Encore un, dit-il.

Il enfonça deux doigts en moi tout en malaxant mon clitoris du pouce.

— Seigneur... Seigneur... Seigneur, psalmodiai-je comme une prière, secouée par une nouvelle lame de fond.

Il continua à me marteler impitoyablement tandis que j'explosais autour de sa main.

— Merci Maître, murmurai-je, pantelante.

Le lendemain après-midi, je venais d'envoyer à Meagan un article destiné à alimenter le site Internet de WNN quand j'entendis la porte du garage s'ouvrir. Inquiète, je me dépêchai de descendre et reconnus Nathaniel avec soulagement.

— Salut ! Tu rentres tôt aujourd'hui.

Il m'enlaça et m'attira à lui.

— J'avais envie de te faire une surprise.

Sa bouche s'écrasa sur la mienne. Dieu que c'était bon ! Je me pendis à son cou et lui rendis son baiser.

Ses yeux luisaient de désir lorsqu'il releva la tête.

J'enfouis mes doigts dans ses cheveux.

— J'adore les surprises. Tu devrais m'en faire plus souvent.

Il glissa une main sous mon tee-shirt et décrivit des petits cercles sur mon ventre.

— J'étais sûr que ça te plairait. J'ai appelé Lynne en chemin. Elle s'occupe des enfants. Rendez-vous en haut dans dix minutes.

Nous avions joué la nuit d'avant et je ne portais plus son collier. Pourtant, il ne me serait pas venu à l'esprit de refuser.

— Oui, Monsieur.

Nathaniel m'attendait déjà lorsque je le retrouvai, sept minutes plus tard. Curieux. D'habitude, j'arrivais la première. Je m'agenouillai en vitesse. N'ayant pu me ménager un moment pour me préparer, j'avais du mal à faire le vide dans ma tête.

— Ne vous pressez pas, Abigaïl, dit-il, remarquant mon trouble. Je me suis dit qu'il était important de briser la routine.

Personnellement, je n'avais rien contre la routine mais au fond de moi, je savais qu'il avait raison. Je ne m'ennuyais jamais avec lui, même si c'était sans surprise. J'entrais la première, il me rejoignait, je lui faisais une pipe, il se nettoyait et *bis repetita*.

À la suite de notre premier séjour dans le Delaware, nous avons instauré de nouvelles règles pour améliorer l'ordinaire. Ça fonctionnait, mais on pouvait mieux faire.

Personnellement, je n'y voyais pas d'objection. J'appréciais qu'il soit plus spontané et passe à la vitesse supérieure. La veille, la présence de Luke avait ajouté du piment à la séance. Et puis il ne m'avait pas habituée à rentrer si tôt, ce qui donnait un certain piquant à la chose.

— À quoi pensez-vous, Abigaïl ? demanda-t-il.

— Je pense que vous avez raison, Maître. Nous risquons en effet de sombrer dans la routine. Je suis contente que vous l'ayez remarqué et que vous cherchiez à y remédier.

— Nous en reparlerons. Votre embarras ne m'a pas échappé, ce soir, mais ce n'est pas le moment d'en discuter.

— Merci pour vos explications, Maître.

— Mettez-vous en position d'inspection.

Autrefois, je passais sans effort, presque naturellement, d'une position à l'autre. Mais là, j'étais rouillée en raison des longues périodes d'abstinence dues à la maternité. J'étais incapable de me rappeler la dernière fois que j'avais adopté cette posture. Je me figeai, les genoux écartés, la tête renversée en arrière. Mon dos m'élançait et j'avais des fourmis dans les jambes.

— Arrêtez, reprit-il au bout d'un moment. Revenez en position d'attente.

Je m'exécutai avec un soupir de soulagement. C'était tellement plus confortable.

— Vous avez mal, Abigaïl, constata-t-il. C'est en partie de ma faute, je sais, mais ce sera à vous d'y remédier.

Il se dirigea vers les placards alignés contre le mur. Comme il avait les mains vides, tout à l'heure, j'en conclus qu'il allait chercher une canne ou une cravache.

— J'ai réglé le chronomètre sur quinze minutes, poursuivit-il. Dans ce laps de temps, vous passerez de la position d'attente à la position de soumission puis à la position d'inspection, et ainsi de suite. Concentrez-vous sur l'harmonie et la souplesse de vos mouvements. Vous pouvez commencer.

Je repris la posture d'attente et, au bout de cinq secondes, je passai à la position d'offrande, le buste

au ras du sol, puis à la position d'inspection. Les deux dernières étaient très éprouvantes au bout d'un moment. Je me sentais exposée, ouverte.

C'est le but, Abigail, l'entendis-je me dire dans ma tête.

À l'époque où il m'avait enseigné la position d'inspection, il m'avait reproché de ne pas m'être épilée convenablement. Par chance, il ne trouverait rien à redire à mon apparence ce jour-là. Je me pétrifiai encore cinq secondes avant de retourner à la position d'attente.

Le silence était retombé, mais j'étais certaine qu'il était toujours là. Je m'assurai que ma position était impeccable avant de continuer. Jusqu'à quand durerait ce supplice ? J'avais perdu la notion du temps.

— Bravo, approuva-t-il. Il faut encore travailler les transitions. Excellent, Abigail, ajouta-t-il après six enchaînements. À présent, mettez l'accent sur la vitesse.

Mes bras et mes jambes tremblaient de fatigue. J'étais en bonne forme physique, mais je manquais d'entraînement pour ce genre de séance. Je me trouvais en position d'attente lorsque le chronomètre se déclencha. Enfin !

Ses pieds entrèrent dans mon champ de vision.

— Vous rappelez-vous les exercices pour vous entraîner à demeurer à genoux ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oui, Maître.

Comment aurais-je pu oublier ?

— Vous m'aviez obligée à m'agenouiller pendant trois heures. Avec des interruptions.

Ce matin-là, des mois plus tôt, il m'avait laissé des instructions précises avant de partir en conférence : trois heures durant, je devais alterner la position à genoux et des pauses. Cinq minutes, puis dix, et enfin quinze. Pourvu qu'il ne recommence pas l'expérience. Je ne voulais pas revivre ce cauchemar.

— L'exercice était-il concluant ?

— Oui, Maître.

— Bon. Vous allez vous exercer à changer de position. Cette fois, vous n'aurez pas à tenir trois heures d'affilée, rassurez-vous. Quinze minutes quotidiennes devraient suffire. Je vous signalerai à quel moment arrêter. Des questions ?

Quinze minutes par jour ? Ce n'était pas si terrible. Mes muscles étaient douloureux après cet effort soutenu, mais cela s'arrangerait avec un peu d'entraînement.

— Non, Maître.

— Bien. Puisque nous avons un peu bouleversé le protocole aujourd'hui, je ne vais pas vous demander de me servir oralement.

Je comprenais pourquoi il avait décidé de chambouler nos habitudes, en revanche, je n'aimais pas trop l'idée d'être privée de fellation en début de séance. La pipe, la position à genoux et l'attente jusqu'à ce qu'il me rejoigne m'aidaient à me mettre en condition. Ce rituel que nous avons établi ensemble me permettait d'éliminer les pensées parasites pour mieux me concentrer sur ma tâche.

— Votre bouche ne va pas rester inactive pour autant. Regardez-moi.

Je levai les yeux. L'intensité du moment me coupa le souffle. Il sourit, tira un objet de sa poche et

me le tendit. On aurait dit un pénis factice.

— Vous allez garder ceci en bouche jusqu'à ce que je vous dise de le lâcher. Vous le traiterez comme si c'était ma queue. Ne le lâchez pas, ne le mordez pas. Il est fait d'une matière souple, de sorte que si vous y plantez les dents, je m'en apercevrai.

Nathaniel était mon premier et unique dominant, et je ne l'avais jamais sucé pendant qu'il me donnait du plaisir. À l'exception d'un soixante-neuf, bien entendu. J'avais l'impression de me retrouver entre deux hommes, à l'instar de la femme que j'avais observée depuis le balcon, l'autre soir. Je n'avais jamais vécu cette expérience. Un peu comme un avant-goût d'un rapport à trois, en somme.

— Ouvrez, dit-il en glissant l'accessoire entre mes lèvres. Voilà. C'est bien. Imaginez que c'est moi.

Le jouet m'emplit entièrement la bouche.

— Allez-y, sucez pour me faire bander.

Je l'engloutis et pompai avec ardeur.

— Parfait. (Contre toute attente, il me le reprit.) Voilà ce que vous aurez à faire quand vous l'aurez en bouche. Penchez-vous sur le banc.

Il comptait recréer la scène dont nous avons été témoins au club, quelques semaines auparavant. En partie du moins, puisqu'il était seul. Je laissai mon esprit divaguer sur des voies interdites. Les yeux clos, je m'imaginai dans la peau de la femme du jardin, avec Nathaniel par-derrière et un inconnu par-devant.

Il s'avança et approcha la fausse queue de mes lèvres.

— Prenez-le bien profond.

C'était bizarre d'avoir ce jouet dans la bouche. Je basculai dans le fantasme pour faire du rêve une réalité. Je le léchai en m'efforçant de ne pas le lâcher. Je commençais à prendre le rythme quand Nathaniel me pelota le cul, me prenant par surprise.

— Ne vous interrompez pas.

Avant que je comprenne ce qu'il m'arrivait, il me fessa. Brutalement.

— Humpf..., bredouillai-je, la bouche pleine.

— Ne vous arrêtez pas et ne le laissez pas tomber surtout.

Une volée de coups dégringola sur mes fesses.

Une chaleur familière se répandit dans mes veines. Nathaniel n'était pas tendre. Chaque claquer atterrissait sur une zone différente. J'avais le cul délicieusement endolori.

Il se matérialisa devant moi et me retira le jouet.

— Demandez-moi de vous fesser avec la sangle.

Oh, oui.

— Fessez-moi avec la sangle, Maître.

— Suppliez-moi.

J'écartai largement les jambes.

— Frappez-moi avec la sangle, Maître, je vous en prie. J'en ai besoin. S'il vous plaît,

Il pressa sa queue contre mes lèvres. Je m'aperçus qu'il était nu.

— Non pas tout de suite. Votre bouche d'abord.

Une fraction de seconde plus tard, il se poussait rudement entre mes lèvres.

— Allez-y. Sucez, Abigaïl. Sucez la queue de votre Maître.

Il s'enfonça jusqu'à la garde. Je me détendis pour l'avaler le plus loin possible, lui arrachant un grognement.

Il s'immobilisa au bout de deux ou trois coups de reins. À l'évidence, il se retenait. Ce qui signifiait qu'il avait d'autres projets en tête. Il se retira, le souffle court.

— Votre bouche est très accueillante, mais c'est dans votre chatte que je veux jouir aujourd'hui.

Il me refourra le jouet dans la gorge et s'activa avec la sangle.

C'était trop bon. Implacable. Sauvage. Il pressa sa paume sur ma peau, tandis qu'il insinuait l'autre entre mes jambes pour taquiner ma fente.

Je gémis, sans laisser échapper le faux pénis.

La sangle s'abattit plus fort sur mon cul.

— Vous manquez d'ardeur, on dirait. Appliquez-vous !

Je redoublai d'efforts, mais j'avais du mal à me concentrer, distraite par ses mains qui s'activaient sur d'autres régions de mon corps. Je retournai à mon fantasme : l'inconnu qui me pistonnait par-devant. J'y allai avec plus de vigueur.

Je sentis les doigts de Nathaniel plonger en moi.

— Mmm... on dirait que vous êtes fin prête.

Il me pénétra sans préambule. De stupeur, je faillis mordre le jouet et me retins à temps.

Ses mains agrippèrent mon cul. La souffrance causée par la sangle se mêlait à la sensation exquise de ses va-et-vient. J'avais le vertige.

— Astiquez-moi cette queue, dit-il. Imaginez que deux bites vous besognent en même temps. Deux queues emplissant votre corps de petite vicieuse.

Il grogna et s'enfonça plus loin.

Je visualisai le tableau. Je me repassai la scène du jardin. Je me glissai aisément dans la peau de la femme, prise entre deux costauds qui se servaient de moi pour leur plaisir.

Nathaniel assaillit encore mes fesses. Je geignis et faillis lâcher le jouet. Du doigt, il encercla mon clitoris, le chatouillant par intermittence. *Bon sang, je suis sur le point de craquer !*

Il ne m'avait pas permis de jouir. Bâillonnée comme je l'étais, je n'avais aucun moyen de le supplier.

Il me labourait en rythme de ses hanches et de ses doigts. Je me mis à réciter les conjugaisons en allemand. Je fermai les yeux de toutes mes forces en sentant l'orgasme qui menaçait de déferler. *Je n'en peux plus.*

— Jouissez.

À ces mots, je débranchai, sans lâcher le jouet, et m'abandonnai à un premier orgasme.

Nathaniel explosa à son tour dans un râle et un ultime coup de reins. Il se retira au bout de quelques secondes et se dépêcha de m'ôter l'objet de la bouche. Je pris une grande goulée d'air. Il attrapa un

linge et m'essuya les lèvres avec douceur.

— Vous avez mal ?

— Non, Maître.

Il examina le jouet.

— Bien. Pas de traces de dents. Bravo. C'était dur, hein ?

— Pas vraiment, Maître. En tout cas, il faut avoir sacrément confiance pour abandonner une partie si sensible de son anatomie à quelqu'un d'autre.

— Parce que vous soumettre, ce n'est pas pareil ?

Je souris. Il ne manquait pas une occasion pour me rappeler à quel point ma soumission l'émouvait.

— Je suppose que si.

Abby

Daniel et Julie nous accompagnaient en Pennsylvanie où avait lieu la session régionale, le vendredi après-midi suivant. Daniel avait appelé dans la semaine pour proposer un covoiturage. Nathaniel était d'avis que faire la route avec nous calmerait probablement les craintes de Julie.

— Qui garde les enfants ce week-end ? demanda-t-elle peu après notre départ.

— Lynne. C'est la première fois que nous nous absentons.

— C'est dur ?

— Oui. Je ne m'en sépare jamais de gaieté de cœur. Même quand ils vont chez la tante de Nathaniel.

Julie avait fait la connaissance de Lynne lors d'une visite à la maison, quelques jours plus tôt. J'avais omis de l'informer que notre nounou était une soumise elle aussi. Julie ne manquerait pas de le constater si Lynne décidait d'assister à une réunion de notre groupe (Nathaniel et moi songions sérieusement à le lui proposer.)

— Elle a l'air de bien s'entendre avec les enfants, observa Julie.

— Oui, ils l'adorent. Tout fonctionne à merveille. Y compris l'avoir avec nous sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je n'avais aucune raison de me tracasser : Lynne s'était adaptée sans problème à vivre sous notre toit, et je n'envisageais déjà plus l'existence sans elle. Elle était plutôt réservée, surtout en présence Nathaniel. Mais pas avec Elizabeth et Henry. Elle se lâchait avec les enfants et paraissait très heureuse en leur compagnie. J'étais ravie d'avoir découvert un moyen de l'aider à devenir institutrice et réaliser son rêve.

— Je suis contente pour vous, reprit Julie. Dena ne sait pas encore quelles dispositions prendre après la naissance du bébé.

— Elle m'en a parlé. C'est une décision difficile.

— Elle m'a dit l'autre jour qu'elle envisageait de démissionner.

— Non, c'est vrai ?

— J'ai du mal à le croire. Elle adore son boulot. Mais plus j'y pense, moins je la vois travailler les premiers mois avec le bébé. Je crois qu'elle préférera rester à la maison, du moins provisoirement.

— Oui. Je ne l'imagine pas abandonner le droit.

— En tout cas, elle ne deviendra pas juge, contrairement aux désirs de son père.

Je repensais à l'aide et au réconfort que nous avait prodigués ma belle-famille.

— J'espère qu'il changera d'avis après la naissance.

— Je n'y crois pas trop. Il ne décolère pas depuis qu'elle a épousé Jeff.

Que serait-il arrivé si Nathaniel avait déplu à mon père ? Ma mère était décédée depuis longtemps

et il vivait encore dans l'Indiana, où j'avais grandi. Nous étions en bons termes. Il nous rendait visite plusieurs fois par an et nous allions le voir dès que nous le pouvions.

— J'aurais pensé qu'il se réjouirait d'avoir un petit-fils ou une petite-fille, dis-je.

— Moi aussi. Avez-vous passé la nuit sur place la dernière fois ? questionna-t-elle sans transition.

— Non, juste la journée. Il paraît qu'il y a quelques chambres dans un bâtiment voisin. Un peu comme un hôtel.

— Quand Nathaniel doit-il faire son exposé ?

— Dimanche après-midi. Il y aura sûrement une fête en plein air ce soir et demain soir.

— Cool !

— Nous y avons assisté depuis le balcon. C'était pas mal, mais ç'aurait été encore mieux dans le jardin. Entre nous, je n'ai pas très envie de jouer. Danser me suffirait largement.

Ses yeux s'agrandirent et une expression rêveuse se peignit sur son visage.

— J'adore danser moi aussi. Ça fait un bail... Il paraît que le propriétaire pense créer le même genre de club à Wilmington.

— C'est confirmé, tu n'es pas au courant ? Il attend la fin des travaux de celui qu'il vient d'ouvrir à New York. Nathaniel sera son associé.

— Ah oui ? Génial.

Je hochai la tête.

— Apparemment, le club sera réservé au « Partenaires de jeu ».

— Super ! Remarque, ça ne me dérange pas d'accueillir les meetings et les soirées chez nous, mais au bout d'un moment...

Daniel possédait une immense maison équipée d'une salle de jeux, en plus d'un pavillon pour les invités. Du coup, la plupart des réunions du groupe se déroulaient chez lui.

Je terminai la phrase à sa place.

— C'est lassant.

— Exactement. Daniel n'ose pas refuser. Il a l'impression que c'est son devoir.

— C'est lourd pour un jeune couple à la longue.

— En tout cas, c'est une bonne nouvelle. Je me sens beaucoup mieux maintenant que tu me l'as dit.

Nathaniel stoppa devant la grille, le temps de décliner notre identité au vigile chargé de filtrer les invités.

— On n'entre pas ici comme dans un moulin, murmura Julie. J'aime mieux ça.

— Moi aussi. Tu sais, Nathaniel et Daniel vont mettre le sujet de la sécurité sur le tapis, dimanche matin.

En effet, les deux hommes avaient convenu un rendez-vous pour discuter des éventuelles modifications à apporter à notre communauté. J'avais hâte de voir le résultat, espérant que tout le monde s'en porterait mieux.

Le gardien nous laissa passer et nous empruntâmes l'allée menant à un imposant édifice de pierre. Nathaniel le dépassa et poussa jusqu'au bâtiment voisin où nous étions censés loger.

J'examinai les murs bleu ardoise, le sol gris clair et une petite fontaine qui murmurait dans un coin. L'endroit respirait la sérénité. Rien à voir avec les clubs que je connaissais.

— Maître DeVaun vous prie d'excuser son absence, déclara l'hôtesse d'accueil. Il a été retenu à la dernière minute par un petit problème concernant le programme de la soirée.

Je me demandais si elle assumait d'autres fonctions. J'en doutais. Avec son tee-shirt noir, ses cheveux ramassés en une sage queue-de-cheval et ses ongles courts, discrètement laqués, elle n'avait pas vraiment le physique de l'emploi. Mais l'habit ne fait pas le moine, je l'avais appris à mes dépens.

— Aucune importance, la rassura Daniel. Nous nous débrouillerons seuls.

La jeune femme hocha la tête et lui tendit une chemise.

— Maître West, vous trouverez ici le programme du week-end. J'ai indiqué l'heure et le lieu de votre exposé.

Nathaniel la remercia. Nous nous séparâmes de Daniel et de Julie que nous devions retrouver plus tard. Le plan détaillé apposé dans le hall nous guida jusqu'à notre chambre, peinte dans les mêmes tons gris-bleu. Elle était vaste et équipée d'un lit de bonne taille. Nathaniel me désigna les anneaux dissimulés dans les coins. Nous nous trouvions dans un donjon, après tout.

— Pour vous ligoter les mains, mon enfant, expliqua-t-il. Tu veux faire le tour du propriétaire ?

— Volontiers.

Il me prit par le bras et nous passâmes une heure à explorer les lieux. Je tombai en admiration devant le jardin sur lequel donnait notre balcon : un patio revêtu de briques rouges disposées en chevrons et entouré de saules. Les branches bruissaient dans la brise légère. À l'une des extrémités étaient dressés un buffet, des tables et des chaises. L'autre côté était apparemment destiné à une autre fonction.

Quelques employés s'activaient à installer des bancs, des poteaux de flagellation et une croix de Saint André. Je fermai les yeux, m'imaginant utiliser certains de ces équipements plus tard dans la soirée. Pourvu que Nathaniel accepte. J'espérais que le jardin serait rempli de monde et de musique, comme la dernière fois. S'afficher en public dans cette ambiance survoltée risquait d'être amusant.

— Resterons-nous sur le balcon ce soir ? demandai-je.

— Vous verrez bien.

Cette réponse laconique ne m'avançait guère. J'ouvris la bouche pour demander des explications, mais il posa un doigt sur mes lèvres en secouant la tête.

— Je ne dirai plus rien. Ne te fatigue pas.

Comme il ne m'avait pas encore passé son collier, je faillis protester, mais je me ravisai et décidai de lui faire confiance.

Les participants continuaient à arriver. Je reconnus des membres de notre communauté : Evan et William, suivis de Kelly. (Jeff, Dena et Cole avaient prévenu de leur absence.) Nous descendîmes les saluer. Tout le monde attendait avec impatience l'intervention de Nathaniel, le lendemain.

Pour une fois, Evan et Kelly ne se chamaillaient pas, contrairement à leur habitude lors des réunions du groupe.

J'en fis la remarque à Nathaniel quand ils nous quittèrent pour visiter le domaine.

— Peut-être que sortir de Wilmington leur réussit, dit-il.

— Oui, on devrait les sortir plus souvent.

Il éclata de rire. Il proposa ensuite de repérer l'endroit où se déroulerait sa causerie, dans le bâtiment principal. Les conférences se tiendraient dans une grande salle pourvue de rangées de sièges, comme dans un théâtre. Nathaniel échangea quelques mots avec l'ingénieur du son. Satisfait, il m'attira à lui et m'embrassa.

— Allons nous préparer, suggéra-t-il.

La musique endiablée me vrillait les tympans et le crâne, résonnant partout dans mon corps. J'étais comme hébétée. L'envie de bouger me démangeait.

Pendant le dîner, on avait installé une piste de danse dans le jardin entre l'aire de jeux et le buffet. Des hommes et des femmes de tous âges (de vingt à soixante ans bien tassés) s'y pressaient. Ils semblaient choisir leurs partenaires au petit bonheur, formant des couples improbables : des hommes dansaient entre eux, des femmes idem et dans un coin, trois dominants se partageaient la même soumise. Tous arboraient un masque, ce qui expliquait sans doute l'anarchie générale.

L'alcool était défendu, mais il y avait quelque chose de grisant dans l'air. Même Nathaniel, qui n'était pas fana de ce style de musique, tapait du pied en cadence. Il n'avait pas l'air disposé à s'aventurer sur la piste pour autant.

Pas plus que Daniel, debout à ses côtés.

Julie lui décocha un regard plein d'espoir.

— Ça ne m'inspire pas, chaton, dit-il. Invitez donc Abby, si Nathaniel n'y voit pas d'inconvénient, bien entendu.

Ce dernier hochait la tête.

— Allez-y, ma jolie. Je préfère vous regarder et profiter du spectacle.

Julie et moi ne nous fîmes pas prier. Elle me saisit le bras et m'entraîna vers le centre de la piste.

Elle portait un demi-masque bleu foncé et or, assorti à sa jupe outrageusement provocante.

J'avais opté pour la robe de dentelle noire à une manche étreinée dans le club glauque de New York, assortie à mon masque sombre et au collier de cuir noir que dévoilaient mon décolleté et mes cheveux relevés en chignon sur la nuque.

— Il y a des lustres que je n'ai pas dansé, soupira-t-elle.

— Idem.

Les décibels interdisaient toute conversation normale. Je l'entendis pouffer de rire tandis que la foule nous bousculait, nous poussant l'une contre l'autre. Je fermai les yeux et laissai la musique m'envahir. Je me dandinais en cadence. On aurait dit que j'étais seule au monde.

Brusquement, quelqu'un me fit virevolter. Je rouvris les yeux et me retrouvai face à un type genre armoire à glace. Je reculai d'un pas, cherchant Nathaniel du regard parmi les spectateurs massés au bord de la piste. Je m'attendais à ce qu'il me signifie de le rejoindre, mais non. À ma gauche, Julie dansait avec un inconnu. Elle croisa mon regard et haussa les épaules. Visiblement, ça ne dérangeait pas Daniel non plus.

Je ne reconnaissais pas la femme dévergondée, libre et désinhibée qui se trémoussait sur la piste. C'était une sensation semblable à celle que j'éprouvais lorsque je jouais avec Nathaniel en public.

Paradoxalement, je me sentais en sécurité. C'était irrationnel, mais je n'essayai pas de comprendre. L'homme athlétique, mon partenaire d'un soir, m'était totalement étranger, il ne m'attirait pas le moins du monde, et pourtant dans ses bras, je me sentais sexy et désirée.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et tout s'éclaira. Nathaniel me couvait d'un regard concupiscent, et il n'était apparemment pas le seul. C'était comme baiser en public, devant la foule qui m'observait, me désirait sans pouvoir me toucher. Mon esprit s'égarait. Quoi qu'il en soit, je m'amusais comme une folle et décidai de ne plus penser à rien. De nouveau, je louchai du côté de Nathaniel.

Il m'enveloppait d'un regard lubrique. Il ne marquait plus le rythme, ne bougeait plus, les yeux rivés sur chacun de mes gestes. Je me cambrai de plus belle, les genoux fléchis, et je me mis à ondoyer les hanches sans retenue, les bras tendus au-dessus de ma tête. Rien que pour lui.

Dans son dos, des inconnus se dévissaient le cou pour mieux voir.

Du coup, je tourbillonnais pour eux aussi, oubliant les convenances.

Les yeux clos, je m'imaginai courtisane dans un harem, dansant pour Nathaniel, mon prince du désert. Dans mon fantasme, j'étais nue et je le provoquais en frétilant outrageusement les hanches. Un avant-goût de la façon dont j'allais le satisfaire plus tard.

J'étais en feu, j'avais perdu la notion du temps. Le besoin me consumait. Je me languissais de ses mains partout sur moi. J'attendais ses ordres. La présence des spectateurs m'excitait davantage encore. C'était pour lui que je bougeais. Pour eux. Tout se mélangeait dans mon esprit embrumé.

Le tempo de la musique ralentit et je me mis en quête de Julie. Je finis par la repérer et lui fis signe. Je n'avais pas envie de m'arrêter, mais je ne me voyais pas entamer un slow avec un autre que Nathaniel. Elle me suivit à regret vers le bord de la piste.

— Dire que Daniel et Nathaniel nous ont laissées danser avec ces deux-là, dit-elle. Je n'arrive pas à le croire.

Ils se déhanchaient ensemble à présent. Je croisai le regard ahuri de Julie. *Qui l'eût cru ?*

Quand je parvins à sa hauteur, Nathaniel me harponna et m'attira à lui.

— C'est le tableau le plus érotique que j'aie jamais vu, me chuchota-t-il à l'oreille.

Je me collai à lui pour sentir son érection contre mon ventre.

— J'ai dansé pour vous, Maître. Rien que pour vous.

Enfin presque.

— Je comprends mieux à présent. En partie du moins.

— Quoi donc ?

— Nous en parlerons plus tard.

Il me fit pivoter contre lui, le torse pressé contre mon dos.

— Nous allons profiter du spectacle encore quelques minutes. Ensuite, je vous montrerai ce qui arrive aux soumises impudiques qui agüichent leur dominant.

— Avec joie, Maître.

Il me caressa la poitrine, effleurant mes mamelons durcis.

— Votre petit numéro vous a plu ?

J'ai adoré, Maître. Savoir que vous me regardiez m'a excitée comme jamais.

Sa main glissa plus bas, contourna mon nombril, se dirigeant vers le point où je le désirais le plus.

— Tous les regards étaient braqués sur vous pour voir bouger votre petit corps sexy. Ils rêvaient de vous posséder.

— Moi, je n'avais d'yeux que pour vous, Maître. C'est vous que je voulais exciter. J'ai dansé pour vous. Je me fiche pas mal qu'on me regarde me liquéfier pour vous.

Son doigt s'aventura plus bas, tout près de mon clitoris qu'il évita adroitement et se contenta de contourner.

— Eh bien, ça a marché, vous voyez ? Je brûle. Votre petit show m'a fait tellement bander que je pourrais aussi bien vous culbuter sur une table et vous baiser devant tout le monde.

Ce ne serait pas si extravagant. Déjà, plusieurs couples s'ébattaient un peu partout dans le jardin. À notre gauche, une femme à genoux offrait une gâterie à son homme. Ailleurs, un autre avait plaqué sa soumise contre le mur et lui caressait l'entrejambe.

Je battis des paupières.

— Faites, Maître, je vous en prie.

Il écarta mon string et plongea un doigt dans ma moiteur.

— Ça vous excite que je vous prenne là, tout de suite, hein, petite coquine ?

Je mouillais tellement que je ne pouvais guère le contredire. Je frottai mon pubis contre sa paume.

— Oui, Maître. Je suis déjà trempée.

Je sentis son souffle chaud contre mon oreille

— Qu'est-ce qui vous excite le plus, danser avec un autre devant moi ou imaginer que je vous prends en public ?

Je recommençai à ondoyer du bassin.

— La deuxième proposition, Maître.

— Attention, Abigaïl. Vous n'avez pas la permission de jouir. Mais je suis prêt à parier que ces gens adoreraient me regarder vous fesser.

Je m'immobilisai, rongant mon frein. Pourvu qu'il ne me fasse pas languir trop longtemps.

Il retira sa main.

— Vous ne perdez rien pour attendre.

— Attendre quoi ?

À quoi jouait-il à la fin ?

— La vilaine fille est-elle curieuse ?

— Très, Maître.

Il me fixa d'un œil démoniaque.

— Dommage.

Il se retourna pour parler à Daniel. Pendant qu'ils discutaient à voix basse, je pris Julie à part.

— Qu'est-ce que vous faites, de votre côté ?

— On remonte dans la chambre. Et vous ?

— On reste ici. Enfin, je l’espère.

Elle me décocha une œillade complice.

— Il te connaît si bien. Je suis sûre que vous allez bien vous amuser.

— Je suis certaine que Daniel a prévu quelque chose de très spécial pour toi aussi.

— Oui. J’ai d’ailleurs ma petite idée.

— Ah ?

Elle se mordit les lèvres.

— Il me prépare pour le sexe anal. Je ne sais pas si c’est pour ce soir, mais ça ne va pas tarder.

— Si Daniel ressemble à Nathaniel, ce que je pense, il a déjà tout planifié. Tu vas adorer. Et même en redemander, tu verras.

J’aurais dû être gênée d’aborder cette question avec une telle liberté. Pourtant, ce n’était pas le cas. D’abord parce que Julie et moi étions devenues amies intimes, mais aussi à cause de la haute tension qui régnait dans le jardin. J’étais presque sûre d’assister à un rapport anal ou deux si je m’aventurais du côté de l’aire de jeux.

— Je te crois sur parole. Mais ça me fait quand même froid dans le dos.

— Je ne vois pas pourquoi je te mentirais. C’est trop important.

— C’est l’engin de Daniel qui est trop important, plaisanta-t-elle, mi-figue mi-raisin.

— Ça va aller, dis-je. Tu m’appelles demain pour me raconter, d’accord ?

— Je me sens mieux maintenant que je t’ai parlé. Personne ne m’a jamais prise par là. Tu comprends ?

— Oui. C’est drôle, mais la première fois, ça ne s’est pas passé à la maison pour nous non plus. (Ce fameux week-end, au début de notre relation, Nathaniel et moi assistions au Super Bowl. Jackson, son cousin, était footballeur professionnel à l’époque.) J’étais terrifiée, mais il y est allé en douceur. J’ai vraiment pris mon pied.

— En douceur ? Tu plaisantes ?

— Bon, ça fait peut-être un peu mal au début. Même après une mise en condition.

— Ah, tu vois ?

Daniel se matérialisa devant nous et étreignit Julie d’un bras possessif.

— On y va ?

— Oui, Maître, répondit-elle en levant vers lui un regard confiant.

— Aucun doute. Tout ira bien pour ces deux-là.

— À plus tard, lança Daniel en s’éloignant.

— Venez, ordonna Nathaniel après leur départ.

Il m’entraîna vers l’aire de jeu. Je me figeai, ne sachant où donner de la tête. Je voulais tout voir.

Cinq couples au bas mot batifolèrent au centre d’une estrade. Je jouissais d’une vue parfaite depuis mon poste d’observation. Un homme bavardait avec un autre tandis qu’une femme nue, agenouillée à ses pieds, le suçait avec application. Nos deux partenaires de danse flagellaient une blonde à tour de rôle. Je les observai un petit moment. J’avais déjà assisté à un plan à trois, mais jamais à une

flagellation de groupe. Ce devait être agréable, à en croire les gémissements sonores de la femme.

— C'est incandescent, dites donc, murmurai-je à Nathaniel.

Je m'apprêtais à lui demander s'il avait déjà participé à une scène de ce genre. Son expression me fit ravalier la question.

Il paraissait secoué. Non, coupable plutôt. Je ne voyais pas pourquoi. Les deux hommes semblaient compétents et la blonde n'avait pas l'air de souffrir. Au contraire.

— Maître ? Ça va ? Vous les connaissez ?

Il sursauta.

— Non, pas du tout. Je réfléchissais.

— À quoi ?

— À l'endroit où je vais vous baiser.

Il avait répondu un peu trop vite, mais je ne relevai pas. Ce n'était guère le lieu pour broyer du noir. Je passai un doigt dans sa ceinture et l'attirai à moi.

— Alors, qu'avez-vous décidé, Maître ? Je suis à votre entière disposition.

Il indiqua le fond du jardin, à sa gauche.

— Devant le mur là-bas. Nue.

Enfin !

Je m'efforçai d'oublier l'incident et me concentraï sur ce que nous allions accomplir. Mon fantasme allait enfin se réaliser.

Je me dirigeai en chaloupant exagérément vers l'endroit désigné. En chemin, je me retournai pour voir s'il me suivait. C'était le cas, sauf qu'il louchait encore vers le trio en pleine action.

Il croisa mon regard et afficha la même expression de culpabilité qui s'évanouit en une fraction de seconde.

— Continuez, ne vous arrêtez pas, commanda-t-il d'une voix profonde.

Je ne comprenais pas, mais je n'allais pas gâcher mon plaisir. De toute façon, je ne tirerais rien de lui, il serait muet comme une tombe. Je me dirigeai vers le mur et m'y adossai pour attendre.

Des hommes me mataient. Je me rengorgeai. *C'était déjà ça.* Je déboutonnais ma robe quand Nathaniel me rejoignit.

Il se campa devant moi tandis que je dégrafai mon soutien-gorge.

— Est-ce que ça suffira à retenir votre attention, Maître ?

C'était impertinent, mais j'étais vexée de l'intérêt qu'il portait aux trois autres, à quelques mètres de là.

— Peut-être. Tout dépend de ce que vous cachez là-dessous.

Je fis glisser le sous-vêtement.

— Ça...

Son regard s'assombrit, plein de désir, le signe d'encouragement que j'attendais. Je n'avais garde d'oublier les voyeurs qui n'en perdaient pas une miette. Je sentis une onde de chaleur délicieuse naître entre mes cuisses et, une fois de plus, j'eus l'impression de me dédoubler. Comme dans un jeu de

rôle.

Je soupesai mes seins à deux mains.

— Est-ce que ça vous ira, Maître ?

— Je ne sais pas. Malmenez-les. Fort.

Je pinçai mes tétons entre le pouce et l'index.

— Ça fait mal ?

— Non, Maître.

— Alors ce n'était pas assez fort. Encore. Faites-vous souffrir.

En temps normal, j'aurais obéi, mais je voulais m'assurer d'être l'unique objet de sa sollicitude.

— Je préférerais que vous vous en chargiez, Maître, si vous voulez bien.

Il se rua sur moi, me plaqua contre le mur et m'empoigna les seins sans ménagement. Sa bouche s'écrasa sur la mienne.

Il s'écarta pour reprendre haleine.

— C'est ce que vous voulez, vous êtes certaine ?

Je me doutais qu'il ne parlait pas juste de me tripoter les tétons.

Je poussai mes hanches à sa rencontre.

— Oui, Maître. Prenez-moi maintenant.

Il déboutonna son pantalon en un tournemain et m'agrippa les épaules.

— Je devine que vous avez hâte d'honorer ma queue à la vue de tous. Sucez.

Je tombai à genoux et le fis coulisser dans ma bouche. Il enroula ses doigts dans mes cheveux et s'enfonça jusqu'à la garde. Je suffoquai.

— Continuez comme ça.

Je tétai son gland avec ardeur, le suçai à fond. Les yeux clos, je me calai sur le rythme de plus en plus effréné de ses coups de butoir.

Il n'avait pas prévu de jouir dans ma bouche et il se retira à temps.

— Debout !

Je me relevai avec une lenteur délibérée. Je jubilais. Il me contemplait comme si j'étais le centre du monde.

Je me léchai délicatement les lèvres.

— Vous avez bon goût, Maître.

Il laissa échapper un petit ricanement salace.

— Les mains à plat sur le mur. Penchez-vous jusqu'à la taille.

Je me plaçai comme il l'avait exigé et louchai par-dessus mon épaule. Du coin de l'œil, je remarquai les spectateurs massés autour de nous.

— Comme ça, Maître ?

— Petite effrontée.

— C'est de votre faute, Maître.

Je vis une ombre de sourire étirer ses lèvres.

— Retournez-vous !

J'obéis à contrecœur. J'aurais préféré observer les réactions de l'assistance.

L'air frais de la nuit caressa ma peau moite lorsqu'il souleva ma jupe, et une houle brûlante déferla dans mon ventre quand il exposa mes fesses. Une claques s'abattit sur mon cul. Je sursautai sous l'assaut, partagée entre la douleur et le plaisir.

Il me frappa encore. Plus fort.

— Petite garce, émoustillée par une fessée en public. Osez dire le contraire.

— Oui, Maître. C'est vrai.

Les claques se poursuivaient à un rythme soutenu. Je geignis de plaisir.

— Vert, Maître, dis-je dès qu'il s'interrompit.

— Non, ça suffit. Je n'en peux plus. Je bande comme un taureau. Il est temps de me soulager.

Il se frotta contre mon ventre. Je m'aperçus qu'il s'était contenté de baisser son pantalon. Une seconde plus tard, il plongeait en moi. Brutalement. Je fermai les yeux, au comble du bonheur.

— Oui... Maître... oh..

Il incrusta les doigts dans mes cheveux et les tira en arrière.

— Silence !

Je me mordis les lèvres pour m'empêcher de gémir. *Bon sang, c'était trop bon.* De sa main libre, il se fraya un chemin entre mes jambes et s'affaira sur mon clitoris sans jamais ralentir ses va-et-vient pour varier les plaisirs.

— Lâchez-vous, Abigaïl.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je sentais l'orgasme enfler à chaque nouvelle poussée dans ma chatte et sur mon crâne. Il se déchaînait comme un forcené.

La foule autour de nous se mit à chuchoter et je perçus au loin le cri d'extase d'une femme. On nous regardait. On *me* regardait. *J'y étais presque. Presque.*

— Jouissez.

Quelques ultimes caresses suffirent à me propulser dans les étoiles. Il émit un grognement de triomphe et tira une dernière fois sur mes cheveux avant de me rejoindre.

Le silence retomba, les flonflons avaient cessé. Je n'entendais plus que les gémissements de plaisir des couples autour de nous et le sang à mes tempes.

Nathaniel se redressa et rajusta ma jupe. J'étais tétanisée, incapable de bouger. Il me massa les bras et saisit mes mains dans les siennes.

— Ça va ?

— Oui, Maître. Je souffre d'une overdose de plaisir.

Il déposa un baiser au creux de mon cou.

— Laissez-moi faire.

Avec des gestes empreints de douceur, il me remit sur mes pieds, ramassa mon soutien-gorge avec ma robe et m'aida à les enfiler.

Le public se dispersa et le brouhaha des conversations reprit. Mon cœur retrouvait petit à petit un rythme normal.

Il m’embrassa sur le front.

— On rentre ?

J’étais épuisée et n’aspirais qu’à me mettre au lit.

Je vacillai, les jambes en coton.

— Oui, Maître.

Il m’enlaça et m’entraîna vers la sortie. Curieusement, j’avais hâte de disparaître, loin de la foule.

Juste avant de partir, il me sembla qu’il tournait la tête pour jeter un dernier regard au trio, bras et jambes emmêlés.

N’ayant rien de particulier à faire le matin suivant, nous avions la ferme intention de nous prélasser au lit. Il y avait très longtemps que cela ne nous était pas arrivé. La faim nous força à nous lever et nous habiller en vitesse pour savourer un brunch tardif au café le plus proche.

Nous disposions de beaucoup de temps libre jusqu’à la conférence de Nathaniel, le lendemain après-midi. De retour à l’hôtel après le repas, nous nous attardâmes dans le hall où était affiché le programme des différents ateliers.

J’entendis les portes de l’ascenseur s’ouvrir avec un léger tintement. Une femme en sortit dans un grand éclat de rire. Je sentis Nathaniel se raidir à mes côtés. Surprise, je tournai la tête et suivis son regard. Ce que je vis me glaça.

— On dirait Charlène, observai-je.

Elle ne nous avait pas aperçus, trop occupée qu’elle était à plaisanter avec nos deux cavaliers de la veille, à Julie et moi. C’était le trio qui avait tant fasciné Nathaniel, je venais de le comprendre.

Lequel n’avait d’ailleurs toujours pas desserré les dents.

— C’est bien elle, ajoutai-je.

— On dirait, fit-il du ton monocorde que je haïssais, le visage inexpressif.

Les trois autres s’approchèrent et je sus exactement à quel moment elle nous repéra. Elle esquissa un sourire ravageur et s’excusa auprès de ses deux compagnons.

— Nathaniel ! J’espérais bien vous croiser aujourd’hui. Je vous ai vu nous regarder, hier soir.

Je sentis une vague brûlante m’envahir. Mes pires appréhensions se confirmaient.

Nathaniel demeura silencieux. C’était exaspérant. Il fit signe à l’un des hommes, celui qui avait dansé avec Julie.

— Puis-je dire un mot à votre soumise ?

— Comme vous voulez, répondit l’homme. Elle ne m’appartient pas. C’est juste pour le week-end.

Charlène se rembrunit.

Nathaniel le remercia d’un geste avant de se tourner vers son employée.

— Étant donné la nature professionnelle de notre relation, je préférerais que nous ne nous côtoyions pas dans ce genre de contexte.

— Entendu, répondit-elle. Bonjour, Abby.

Il leva la main sans me laisser le temps de répondre.

— Et vous n’avez pas l’autorisation d’adresser la parole à ma soumise.

— Je vous présente mes excuses.

Elle me toisa de la tête aux pieds avant d’emboîter le pas aux deux autres.

Le corps secoué de frissons, les joues en feu, j’écumais de rage.

Charlène une soumise ? Et Nathaniel était au courant ?

Ça ne veut rien dire.

Je perdais la tête ou quoi ? Bien sûr que ça voulait dire quelque chose. Autrement, Nathaniel m’en aurait parlé la nuit dernière.

Il fréquente un tas de soumises.

Oui, mais elles n’étaient pas ses collaboratrices, il n’avait pas de week-end de travail avec elles et elles ne lui tombaient pas dans les bras non plus.

Tu as confiance en lui.

C’était avant de savoir que Charlène était une soumise. Et puis, cela ne dissipait pas les soupçons qu’elle m’inspirait.

Depuis quand le savait-il ?

Bonne question. Avant ou après qu’il l’ait embauchée ?

Quelle importance au fond ?

Si, c’était important. L’incertitude me rendait folle.

— Vous saviez que c’était une soumise, éruptai-je.

— Venez, on monte.

J’aurais aimé m’isoler pour réfléchir. Sauf que j’ignorais où trouver un coin tranquille.

N’importe comment, je ne pouvais pas rester plantée là. Je hochai la tête et filai vers l’ascenseur. D’accord pour lui obéir, mais pas question qu’il me touche.

Arrivée dans notre chambre, je m’effondrai sur le canapé.

— Depuis quand étiez-vous au courant ?

— Depuis le week-end du déménagement.

— Vous ne l’avez pas engagée pour cette raison ?

— Je ne choisis pas les gens en fonction de leur sexualité. C’est la meilleure façon de se retrouver au tribunal.

— Peut-être, mais vous me l’avez caché.

— Je ne me voyais pas vous annoncer un beau matin : « Au fait, tu sais, Charlène est une soumise ».

— Donc vous avez préféré mentir par omission. C’est tellement pratique.

— Les préférences sexuelles de mon personnel ne vous regardent pas.

J’ouvris la bouche pour répliquer et changeai d’avis. La question n’était pas là et il le savait. Il y avait une franche hostilité entre Charlène et moi, inutile de se voiler la face. C’était absurde et

ridicule, mais c'était un fait. Chaque fois que Nathaniel et moi abordions le sujet, la discussion dégénérait en dispute. Bref, je ne la portais pas dans mon cœur et je ne l'aimerais jamais.

En attendant, j'avais intérêt à la fermer et à passer l'éponge.

— Vous avez raison. Ça ne me regarde pas. N'en parlons plus.

C'étaient des mots vides de sens. Je me répétais comme un mantra :

Charlène est une soumise et Nathaniel le savait.

Charlène est une soumise et Nathaniel le savait.

Charlène est une soumise et Nathaniel le savait.

Je n'allais quand même pas la laisser gâcher mon week-end, si ?

Non. Certainement pas.

— Qu'avez-vous prévu aujourd'hui ? demandai-je.

— Vous détournez la conversation ?

— Vous venez de me rappeler, avec beaucoup d'éloquence d'ailleurs, que les tendances sexuelles de vos employés ne me concernaient pas. Vous n'ignorez pas que Charlène est une soumise et elle sait que vous êtes un dominant. On en reste là. Point final.

Il haussa un sourcil dubitatif. Il ne me croyait pas. Il savait comme moi que ce n'était pas si simple. Peut-être remettrais-je la question sur le tapis plus tard. Quand je serais calmée. La dernière fois que nous nous étions querellés à ce propos, j'avais eu droit à quelques coups de fouet bien sentis.

D'accord, je l'avais cherché vu que je l'avais traité de menteur alors que je portais son collier. Certes, mais c'était quand même la faute de Charlène.

— Il y a un atelier d'électro-simulation dans un quart d'heure. J'aimerais y assister.

Ce soir-là, la piste de danse était bondée et la musique encore plus bruyante que la veille. J'étais ravie. Je ne tenais pas à croiser Charlène et plus y avait de monde, moins il y aurait de risques. J'avais éprouvé une certaine gêne envers Nathaniel au cours de l'après-midi. La bonne humeur qui régnait au début du week-end s'était évaporée.

Mais comme j'avais promis de ne plus parler de cette fille, je devais m'y tenir. Peut-être qu'à force de ne plus y penser, je finirais par l'oublier. La méthode Coué, quoi !

Tactique qui s'était révélée inefficace.

Julie et Daniel n'étaient pas parvenus à alléger l'atmosphère. Ils avaient bien essayé durant le dîner, mais ils avaient fini par baisser les bras devant notre mauvaise volonté affichée. Ils dansaient à présent tous les deux sur la piste. Apparemment, Daniel refusait de faire tapisserie et regarder sa compagne flirter avec un autre.

Julie avait l'air de s'en accommoder. Elle était beaucoup moins coincée avec Daniel qu'avec le type de la veille. Elle exerçait une fascination quasi hypnotique sur la foule qui ne la quittait pas des yeux. Je piétinais d'impatience.

Je désespérais de fléchir Nathaniel. Primo, ce n'était pas sa tasse de thé, et secundo, je venais de voir Charlène s'élaner sur la piste avec ses deux zigotos. Après l'incident de ce matin, Nathaniel chercherait à l'éviter comme la peste, c'était certain.

Je fermai les yeux et laissai la musique m’envahir. J’avais des fourmis dans les jambes, je brûlais de revivre les sensations de l’autre soir. La liberté, le pouvoir, l’euphorie...

À l’évidence, il ne prendrait pas l’initiative.

— Puis-je danser, Maître ? demandai-je.

— Oui.

Je m’attendais à ce qu’il ajoute autre chose. Avec qui. Combien de temps. N’importe quoi. Mais non.

Je haussai les épaules et me fondis dans le tas.

La magie opéra dès que je posai le pied sur la piste. Le volume sonore, sans doute, mêlé aux vibrations de la foule en transe autour de moi. Les bras levés au-dessus de la tête, je me contorsionnais en rythme.

— Vous permettez ? demanda un homme, la quarantaine.

N’ayant pas le droit d’adresser la parole à un dominant sans l’accord de Nathaniel, j’acquiesçai d’un signe et m’avançai vers lui. Mon collier indiquait que j’appartenais à un autre. Aussi garda-t-il ses distances, ce qui ne l’empêcha pas de me faire tourner avec maestria. Des sifflements admiratifs saluèrent notre prestation.

Peu après, un autre dominant vint se joindre à nous. Je réprimai un petit rire de satisfaction. Je n’avais désormais plus rien à envier à Charlène. Je balayai la piste du regard pour tenter de l’apercevoir. Peine perdue.

— Elle est à vous ? demanda le nouveau venu à mon premier partenaire.

— Non, au grand type là-bas, je crois. Celui qui nous regarde d’un air mauvais.

La description correspondait trait pour trait à Nathaniel.

La musique s’accéléra et notre petit groupe accueillit un nouveau membre. *Trois !* C’était une première. Le dernier arrivé était très jeune et avait le rythme dans la peau. Je me collais à lui pour mieux le suivre.

— Super, m’encouragea-t-il, bouge le bassin.

J’entamai une danse lascive, d’une sensualité crue, terriblement suggestive, épousant mes courbes de mes mains, frottant du pouce mes tétons durcis.

C’était exactement ce dont j’avais besoin. Me laisser aller, me défouler dans la danse. Attirer tous les regards, me sentir désirée et sexy. J’avais l’impression de planer entre ciel et terre.

— Ça suffit, Abigaïl.

J’ouvris les yeux et découvris Nathaniel planté devant moi. Les trois autres avaient disparu.

Quel rabat-joie !

— Y a-t-il un problème, Maître ?

— Avez-vous décidé de danser avec tous les hommes de la terre, ce soir ?

Il me faisait une scène ? Après Charlène ?

Quel culot !

— Seulement avec les dominants, Maître.

— Vous le faites exprès ?

Je le considérai, les mains sur les hanches. Je n'allais pas me laisser marcher sur les pieds pour un motif aussi futile sans réagir.

— Je vous signale que vous m'avez autorisée à danser, Maître. Vous auriez peut-être dû me donner des instructions détaillées, ne croyez-vous pas ?

Il baissa le ton.

— Vous donner la permission de danser avec une demi-douzaine de types à la fois, par exemple ?

— Trois, ce n'est pas exactement une demi-douzaine, Maître.

Il me dévisagea un long moment en silence.

— À genoux devant l'arbre là-bas, à gauche, proféra-t-il, les lèvres pincées.

J'obéis de mauvaise grâce. Nos éclats de voix avaient attiré des curieux. *Mince*. Je me dirigeai vers le fond du jardin sans chercher à dissimuler mon agacement et tombai à genoux.

Il me rejoignit presque aussitôt et se pencha sur moi.

— On nous regarde, dit-il. Ce ne sont pas exactement les marques d'attention que vous recherchez, n'est-ce pas ?

— Non, Maître.

— Vous auriez dû y songer avant d'aller vous trémousser avec vos admirateurs.

Je ne voyais pas où était le problème. La nuit dernière, il nous avait regardé danser, Julie et moi, sans être perturbé outre mesure. Mais bon, je portais son collier, je m'étais montrée insolente et ce n'était pas le moment de lui démontrer que son discours n'était pas cohérent.

Une paire de chaussures entra dans mon champ de vision. *Génial !* J'aimais peut-être jouer mais pas être humiliée devant tout le monde.

— Vous avez envie d'essayer avec un autre dominant ? demanda Nathaniel. C'est bien ce que vous voulez, hein ?

— Non, Maître.

Quelle mouche le piquait ? Comment avait-il abouti à cette conclusion ? Certainement pas à cause de quelques pas de danse innocents.

— Vous mentez.

— Et moi, je ne sais pas comment vous le prouver, Maître.

— Vous là-bas, lança-t-il. Approchez !

Je devinai qu'il s'adressait au type à côté de nous.

Bon sang, que manigançait-il ?

L'inconnu marmonna. Je perçus un bruit de pas et supposai qu'il acceptait de participer.

— C'est l'un de vos cavaliers, Abigaïl.

Je devais le croire sur parole. Les souliers de mon partenaire n'étaient pas ma préoccupation majeure, l'autre soir.

— Il veut s'assurer que tout va bien. Vous avez la permission de parler.

— Je vais très bien, Monsieur, dis-je sans relever la tête.

— C'est comme ça que vous le remerciez ?

Il voulait que je lui baise les pieds ou quoi ?

— Comment dois-je faire, Maître ?

— Comme il convient, intervint une voix rauque qui me parut familière.

Mon cœur battait à tout rompre et un flot de sang bourdonnait dans mes oreilles. Je flottais dans un brouillard irréel.

Avais-je bien compris ? Et Nathaniel s’y opposerait-il ?

Je perçus le bruissement d’une fermeture Éclair.

Le voile qui m’obscurcissait l’esprit se déchira et l’horrible vérité s’imposa à moi. Un parfait inconnu était en train de se débraguetter devant moi. Je gardai les yeux obstinément baissés. Je voulais bien obéir, mais pas voir le visage de ce type. Ça me paraissait essentiel sans que je sache pourquoi.

Il baissa son pantalon avec une lenteur horripilante. Je me concentrai sur sa queue. Elle était de bonne taille, bien raide. Et percée.

— Vous avez un piercing.

Je sentis mes joues s’empourprer dès que les mots sortirent de ma bouche. C’était évident.

— Généralement, les soumises ont l’air d’apprécier, répliqua-t-il sur le ton de la conversation.

Je tressaillis comme si on m’avait versé un seau d’eau glacée sur la tête. Ces simples mots évoquèrent l’image d’une autre soumise à genoux, s’affichant en public.

Charlène.

Et l’homme devant qui elle se prosternait était... Nathaniel.

Le temps s’arrêta. Je la vis se lécher les lèvres en lui retirant son pantalon. Elle allait l’avaler tout cru.

Le type branla sa grosse pine.

— Prête ?

Elle ouvrit la bouche. Ce n’était pas Charlène. C’était moi... J’étais elle...

La vision s’évanouit pour laisser place à une bite qui n’appartenait pas à mon maître.

Seigneur ! J’étais Charlène.

— Non. Stop. Rouge !

— Mais qu’est-ce qu’il t’arrive, mec ? lança l’inconnu.

Ce n’était pas moi qui avais prononcé mon code secret. C’était Nathaniel.

— On s’en va, bredouilla-t-il d’une voix chevrotante.

Il était sens dessus dessous. Tant mieux. Bienvenue au club.

— C’est ça, oui, fit l’autre en refermant son pantalon avant de s’éloigner.

Nathaniel me tendit une main que je repoussai avec la dernière énergie.

— Ça va ?

— Ne me touchez pas. Vous voulez que je lui ressemble.

— De qui parlez-vous ?

— De Charlène, rétorquai-je avec tout le mépris dont j’étais capable.

— Pardon ?

— Depuis quand savez-vous que c'est une soumise ? Depuis le premier jour, n'est-ce pas ? Si vous réussissiez à me convaincre d'accepter un plan à trois, je ne pourrais pas refuser de vous rendre la pareille avec elle. C'est bien ça, hein ?

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Mettez-vous à ma place une seconde. Vous me permettez de m'exhiber avec d'autres hommes, y compris votre fameux plan à trois, pour pouvoir ensuite inclure une autre femme à nos jeux. Comme ça, je serai obligée de vous renvoyer l'ascenseur.

— Vous n'avez rien compris. Je ne désire pas Charlène. Si j'avais envie d'une autre femme, je m'y prendrais autrement. Et je n'ai pas l'intention de vous partager. Ni d'inclure qui que ce soit à nos jeux, comme vous dites. J'ai bien vu cette lueur dans vos yeux. Vous en vouliez toujours plus, vous deveniez insatiable, et bientôt vous alliez me demander d'essayer avec deux hommes en même temps. *J'aurais accepté pour vous plaire. Pas pour moi. L'idée me révolte. Je l'aurais fait pour vous !*

— Veuillez m'excuser, dit un Maître du donjon qui passait par là. Il y a un problème ?

Mince. J'avais oublié que nous étions en public. Le cerbère me regardait, attendant une réponse.

C'était évident qu'il allait venir voir. On avait utilisé un code secret et il y avait eu une dispute.

Je sautai sur mes pieds.

— Tout va bien, merci. Nous partons.

Je me dirigeai vers la sortie sans vérifier si Nathaniel me suivait. Je l'entendis échanger quelques mots avec l'homme avant de m'emboîter le pas. Nous regagnâmes notre chambre en silence.

Je me décidai à l'affronter, une fois la porte refermée.

— Pourriez-vous m'expliquer ce qui vous a pris ?

Il se retourna. J'éprouvai un choc. Il était livide.

— Pardonne-moi, Abby.

Il avait l'air sincère, mais je ne décolérais pas.

— Tu ne connais pas ce type. Comment as-tu pu le laisser me dire que je devais le remercier *comme il convient* ?

Il se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Je n'ai aucune excuse. Aucune. Je te regardais danser avec tous ces mecs qui s'agglutinaient autour de toi. Tu aimes qu'on te regarde et j'ai pensé que tu voudrais essayer un plan à trois. Cette idée m'a anéanti.

— Alors parce que j'aime danser, ça veut dire obligatoirement que je veux coucher avec n'importe qui. C'est aberrant. Je ne comprends pas que tu aies pu imaginer une seule seconde que j'avais envie de lui faire une pipe.

— Tu as raison.

— Évidemment.

Il se laissa tomber sur le canapé. Je restai debout.

— Comment t'es-tu aperçu que Charlène était une soumise ? Je veux savoir.

Il soupira lourdement.

— Le week-end du déménagement. Nous avons rendez-vous pour parler de l'association caritative. Elle m'a proposé d'aller dîner quelque part. Et quand j'ai refusé, elle s'est obstinée. Je lui ai répondu que je préférais dîner seul et qu'elle ne devait pas insister. Elle m'a servi un « oui, Monsieur » sur un ton qui ne laissait aucun doute. Je suis certain qu'elle a compris alors que j'étais un dominant.

— Admettons. Mais je ne vois toujours pas pourquoi tu ne m'en as pas parlé.

— Je n'y ai pas pensé. Ça n'avait aucune importance.

— Ah bon ? Pourtant, la nuit dernière, tu avais l'air d'y attacher beaucoup d'importance, au contraire.

— Je voulais vérifier que c'était elle.

— Bien sûr. Ça te démangeait au point que tu l'as regardée se faire prendre en sandwich par ces deux brutes ?

— Je ne savais plus où j'en étais, je te l'ai dit.

Ç'aurait été si facile de lui pardonner. De mettre un mouchoir par-dessus et faire comme si de rien n'était. Mais je n'y parvenais pas. Il n'allait pas s'en tirer à si bon compte.

— D'accord, tu ne savais plus où tu en étais, mais tu m'as fait courir un risque. Et si j'avais contracté une maladie ?

Il blêmit affreusement.

— J'y ai tout de suite mis le holà.

Je lui martelai la poitrine d'un doigt vengeur.

— J'aurais dit mon mot d'alerte de toute façon. Mais là n'est pas la question. Le dominant, c'est toi. C'est à toi de garantir ma sécurité, pas d'improviser.

Je l'avais rarement vu aussi abattu. Je savais qu'il se détestait pour ce qu'il avait fait. Mais j'étais décidée à lui donner une leçon pour qu'il regrette amèrement ce qu'il avait failli m'obliger à faire.

Je faillis le traiter de sale macho jaloux. Non, c'était exagéré vu mon attitude envers Charlène. Il aurait pu me renvoyer le compliment à juste titre.

— Je ne veux personne d'autre que toi, déclarai-je. Jamais. Et je refuse un plan à trois. J'aime jouer en public, d'accord, mais ça n'a rien à voir. Bon, je vais prendre une douche et me coucher.

Je le plantai là, les mains sur les genoux, l'image d'un homme dont l'univers venait de s'écrouler.

Nathaniel

Impossible de fermer l'œil cette nuit-là. J'étais vautré sur le canapé, anéanti. Abby avait passé la soirée à danser. La belle affaire ! Si je n'avais pas été si furieux à cause de Charlène, je me serais bougé. Au lieu de quoi, j'étais resté comme une bûche, la rage au cœur, à la regarder danser avec tous ces types.

Abby était une très belle femme. Évidemment qu'elle serait au centre de l'attention générale. Et même si elle avait dépassé les bornes, nous nous trouvions dans un donjon, bon sang de bonsoir, avec un tas de couples qui s'envoyaient en l'air à dix mètres de là.

J'avais agi sous le coup de la colère, ce qui ne me ressemblait pas. La confiance d'Abby m'était bien trop précieuse pour que je la mette en péril par un comportement irresponsable. J'avais péché les plombs et je ne savais pas comment me racheter.

Je me décidai à regagner notre chambre. Par la porte entrouverte, je m'aperçus qu'elle dormait déjà. De la voir ainsi alanguie sur le lit, vêtue d'une de mes chemises blanches, malgré ce que je lui avais fait, me frappa comme un coup de poignard.

Elle m'aimait. Nous avons traversé bien des épreuves, comme tous les couples, et nous en étions à chaque fois ressortis plus forts. Ce soir en revanche, je n'étais pas certain qu'elle me porte dans son cœur. Je me dégoûtais moi-même.

Il suffisait d'un simple soupçon pour réduire à néant une relation bâtie sur une confiance mutuelle. Et si elle n'y croyait plus ? Pourvu que je puisse me rattraper avant que ce nous avons mis des années à construire ensemble soit irrémédiablement ébranlé.

J'avais été très affecté quand elle m'avait quitté, au début de notre liaison. Si la même chose se reproduisait aujourd'hui après toutes ces années de peines et de joies partagées, je serais physiquement et moralement brisé. Il fallait être le dernier des imbéciles pour prendre ce risque. *Pour rien.*

Toutes ces pensées tournaient en boucle dans mon esprit. Pour arrêter de ruminer, je me concentraï sur la réunion du lendemain matin avec Daniel. *Les Partenaires de jeu* me faisaient confiance. Et même si je tenais à Abby comme à la prunelle de mes yeux, je m'étais engagé et je n'allais pas leur faire faux bond.

Daniel et moi avions prévu de consacrer une heure à étudier la liste de suggestions que j'avais préparée. Julie et Abby seraient de la partie. En tant que soumises – l'une novice et l'autre plus aguerrie – elles pourraient nous être très utiles sur bien des plans. Abby m'avait aidé à organiser mes idées. Ensemble, nous avons passé en revue les modifications à apporter pour renforcer la sécurité de la communauté. Je chassai le doute insidieux qui me tarabustait : et s'ils me mettaient à la porte en apprenant ce que j'avais fait subir à Abby, à peine quelques heures plus tôt ?

Les lettres se brouillaient devant mes yeux, j'avais l'estomac en vrac. Impossible de me concentrer. Avec un soupir, je reposai mes notes et passai à l'exposé que je devais présenter l'après-midi. Au bout

d'une demi-heure, je m'aperçus que je n'avais pas compris un mot. Au point où j'en étais, je ferais mieux de tout annuler, je ressemblerai à une loque humaine demain, ou plutôt aujourd'hui, c'était sûr.

La pendule indiquait quatre heures du matin. Des années plus tôt, avant qu'Abby entre dans ma vie, il m'arrivait souvent de veiller jusqu'à des heures indues. Mais depuis qu'elle partageait mon existence, j'avais pris l'habitude de me coucher en même temps qu'elle et de m'endormir dans ses bras, bercé par son souffle tiède. Les nuits étaient devenues un havre de paix où je pouvais me ressourcer et reprendre des forces.

À présent, j'étais seul, livré à moi-même dans les ténèbres.

J'abandonnai mes papiers. Il n'y avait rien à faire.

Je retournai dans la chambre et m'agenouillai au chevet du lit. Avec un luxe de précautions pour ne pas risquer de la réveiller, j'écartai délicatement une mèche de cheveux qui lui retombait sur le front.

« Je t'aime, murmurai-je. Je suis prêt à tout pour réparer le mal que je t'ai fait. »

Elle soupira dans son sommeil. Je devais procéder à des changements dans ma vie, j'en étais conscient, mais il y avait une chose que je pouvais accomplir sans tarder.

Le matin suivant, je retrouvai Daniel et Julie dans le jardin. Les accessoires avaient disparu et seuls les doux gazouillis des oiseaux troublaient la quiétude des lieux.

— Abby n'est pas là ? demanda Daniel

— Elle téléphone à Lynne et aux enfants. (Mieux valait ne pas lui avouer que j'avais pétié un câble la nuit dernière et que ma femme refusait de m'adresser la parole.) Tu peux monter la voir, Julie, si tu veux.

Elle hocha la tête et partit en direction de la maison.

— Abby va nous rejoindre ? reprit Daniel.

— Aucune idée.

Il se carra dans sa chaise, les sourcils froncés.

— On dirait que tu n'as pas beaucoup dormi la nuit dernière. Tu veux en parler ?

— Pas vraiment.

— Si tu changes d'avis...

— Merci. C'est sympa.

La matinée avait été un véritable enfer. Abby n'avait pas ouvert la bouche, sauf pour dire que les grandes explications attendraient et que, pour l'instant, elle souhaitait travailler en paix. Sans me donner le temps de répondre, elle avait allumé son ordinateur, mis ses écouteurs et commencé à écrire.

Moi qui étais prêt à faire mon *mea culpa* et à lui soumettre les décisions que j'avais prises à l'aube, j'étais resté coi, les bras ballants.

Daniel me jeta un regard oblique. Il n'était pas dupe et avait parfaitement compris qu'il y avait de l'eau dans le gaz.

— D'accord, dit-il avec tact. Je sais que tu as évoqué avec Luke DeVaan l'idée de faire construire un club pour le groupe. Et si on en profitait pour modifier le règlement ?

Enfin, je pouvais penser à autre chose qu'à Abby. Je me sentais à la fois soulagé et un peu coupable de n'être pas à cent pour cent concentré sur l'ordre du jour

Je m'efforçai de chasser mes idées noires.

— C'est une bonne idée. À condition de refuser toute nouvelle candidature dans l'intervalle.

— Je suis de cet avis. Entre-temps, il faudrait renforcer les liens entre nos membres. Je pêche peut-être par optimisme, mais je crois qu'il suffirait d'insuffler un nouvel élan, une dynamique plus créative.

— Dans ce cas, on effectuera les améliorations dans le nouveau bâtiment. Nous installerons des caméras vidéos. Quelqu'un se chargera de filtrer les entrées à l'accueil. Toutes les portes seront vitrées de manière à ce qu'on puisse assurer une surveillance constante. On prévoira aussi un espace dédié aux soins après-séance.

— Génial !

— Comme l'a remarqué Abby, il est temps de vous décharger de ce fardeau, Julie et toi.

— Bah, ce n'est pas un problème.

— Je sais, mais c'est quand même lourd à gérer.

Il ne protesta pas.

— Autre chose ?

— Oui. Chaque candidat potentiel devra être coopté par un membre du groupe. Ensuite, il effectuera sa formation sous la supervision d'un dominant expérimenté. Il sera définitivement admis après une période probatoire d'un an.

— Excellent !

— Merci. Nous avons également réfléchi à créer une base de données informatisée pour stocker les renseignements personnels et les réponses aux questionnaires de chaque membre. Ce serait utile de pouvoir disposer de ces informations pour assortir les couples. L'inconvénient est que certains n'apprécieront peut-être pas d'être fichés. Il faut trouver un moyen de coder les données en préservant l'anonymat.

— Formidable ! Tu es génial. Toutes tes propositions seront acceptées haut la main, j'en suis sûr.

Ces mots me firent l'effet d'un coup de poing. Il se trompait sur toute la ligne, puisque je n'avais même pas réussi à assurer la sécurité d'Abby, la veille.

— Hé, ça va ? J'ai dit un mot de travers ?

— J'ai perdu la boule.

— Ah ?

— Avec Abby. La nuit dernière. Je ne sais pas comment réparer mes torts. Elle ne veut plus me parler.

— Pauvre vieux.

— C'était terrible. On s'est donnés en spectacle. Le maître du donjon a rappliqué à cause du raffut. Tu vois le tableau ?

Daniel siffla entre ses dents.

— Et quand on est remontés à la chambre, elle m'a envoyé paître et elle est allée se coucher.

— On dirait que tu as passé une nuit blanche.

— J'ai l'habitude.

— Oui, mais c'était avant. Tu avais dix ans de moins.

— C'est vrai. Je suis vanné.

Il ricana.

— Personnellement, je ne me vois pas retourner dix ans en arrière. Écoute, je ne suis pas un expert en la matière. Je ne suis pas marié et je n'ai pas vécu une relation de couple aussi longue que la tienne. Mais je sais une chose : Abby t'aime à la folie, et je ne l'imagine pas te larguer du jour au lendemain.

Avait-il raison ? Pas sûr. Il ne savait rien de la nuit d'avant et je n'avais pas envie de lui raconter. Il ne me mépriserait pas autant que moi-même, aucun risque. Simplement, je n'avais pas la force de prononcer les mots et revivre ces minutes épouvantables.

— Merci. On verra bien.

— En tout cas, elle ne peut aller nulle part. Je ne la vois pas filer en douce et te laisser en carafe.

Non, l'Abby que je connaissais en était incapable. Mais je l'avais blessée la nuit dernière et je n'avais aucune idée de ce qu'elle serait capable de faire aujourd'hui.

Elle n'était pas là lorsque je remontai dans la chambre. À première vue, elle n'était pas partie. Ses vêtements étaient toujours dans l'armoire et sa trousse de toilette dans la salle de bains. Elle n'avait pas non plus pris la voiture. Les clés se trouvaient sur la table, où je les avais déposées.

En l'attendant, je téléphonai à Lynne et aux enfants. Ils avaient l'air ravis. Quelle chance ! Lynne était fabuleuse. Elizabeth débordait d'énergie et Henry s'exprimait de mieux en mieux. Je n'aurais pas le temps de dire ouf qu'ils seraient déjà des ados que je n'aurais pas vus grandir...

Une heure avant mon exposé, Abby n'avait toujours pas donné signe de vie. Je songeai à me lancer à sa recherche, mais je me retins. Elle avait besoin de prendre un peu de recul et de réfléchir après les événements de cette nuit.

Je me douchai en vitesse avant de gagner la salle des séances. La solitude me pesait. Même quand Abby ne pouvait m'accompagner lors de mes déplacements professionnels, nous étions toujours connectés d'une manière ou d'une autre, par téléphone, texto, mail, etc. J'avais l'impression qu'il me manquait une partie de moi-même. Ce qui était logique. Après tant d'années, je n'étais pas simplement Nathaniel West. J'étais aussi le papa d'Elizabeth et d'Henry ainsi que l'époux d'Abby et le Maître d'Abigaïl.

Aujourd'hui, j'avais l'impression d'être dépossédé de ces deux facettes de ma personnalité. Je me jurai de provoquer une conversation entre quatre yeux pour crever l'abcès. Et si elle me traitait de tous les noms d'oiseaux, je l'aurais bien mérité. Ensuite, nous discuterions posément pour nous tirer de ce mauvais pas, comme nous l'avions fait maintes fois par le passé.

J'étais arrivé en avance et la salle était encore à moitié vide. Je montai sur l'estrade et posai mes notes sur la table. Une jeune femme vint tester le micro. Il ne me restait plus qu'à attendre.

Tu vas te débarrasser de ce pensum. Après, on rentrera tous les deux à la maison.

À la maison. Ce soir, nous serions à la maison. Je n'osais imaginer le trajet en voiture avec Daniel et Julie. L'horreur...

Le public commençait à arriver. Étant le dernier intervenant, je supposais qu'il n'y aurait pas grand

monde. J'avais tort. Il y avait foule. À mon désespoir, je reconnus plusieurs témoins de ma dispute avec Abby. Ils marquaient un temps d'arrêt à ma vue.

Oui. C'est bien moi. Le salaud de l'autre nuit.

À ma grande surprise, personne ne se dirigea vers la sortie. Peut-être avaient-ils l'intention de m'abreuver d'injures après mon intervention ? Ou bien étaient-ils curieux d'entendre ce que ce salopard avait à dire ?

L'idée qu'Abby ne se montre pas ne m'avait pas effleuré. Je n'imaginai pas une seconde qu'elle s'en dispenserait. Une fois les présentations faites, je me levai et balayai la salle du regard. Je ne la vis nulle part.

Je parcourus mes notes jusqu'à ce que ma vue se brouille et que les mots s'évaporent. Quelqu'un toussota. Je réprimai un soupir. Mais qu'est-ce que je fichais ici ?

— Merci d'être là, commençai-je.

Autant m'en débarrasser au plus vite. Ensuite, j'irais chercher Abby avant de filer en vitesse.

— Aujourd'hui, je me propose de vous parler des fondations d'une solide relation dominant/soumis.

Je réprimai un ricanement. *N'importe quoi.* Même moi, je n'y croyais pas.

La porte du fond s'ouvrit et j'oubliai de respirer en voyant Abby entrer. Les yeux baissés, elle prit place à la dernière rangée, à côté de Julie et Daniel. Je tentai de déchiffrer son expression, mais il y avait trop de monde et je ne distinguais que le sommet de son crâne.

Quoi qu'il en soit, elle était là. Nous étions ensemble. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était un début. Nouveaux toussotements. Je m'arrachai à ma contemplation et m'aperçus qu'on me dévisageait comme si j'étais une bête curieuse.

Ah oui. Le topo. Mince.

Je m'éclaircis la gorge.

— Euh... donc, mon intervention portera sur les fondations d'une relation solide entre dominant et soumise.

Deux femmes au premier rang se mirent à chuchoter. Je louchai vers Abby pour m'assurer que je ne rêvais pas. La personne devant elle se décala et je surpris son regard posé sur moi. Elle avait l'air épuisée. Les yeux gonflés, comme si elle avait pleuré. Je la trouvais quand même magnifique.

Il était temps d'en finir.

J'attrapai mes notes et les déchirai en morceaux.

Un murmure de surprise parcourut l'assistance médusée. Les deux pipelettes du premier rang interrompirent leurs messes basses. Tout le monde retenait son souffle.

Je me forçai à sourire, sans succès apparemment

— Ceux qui se trouvaient dans le jardin hier soir savent comme moi que parler d'une relation dominant/soumise solide serait malvenu de ma part. Ils feraient mieux d'aller voir ailleurs. En revanche, comment détruire ce à quoi vous tenez le plus au monde ? Comment terroriser et humilier sa soumise ? Alors là oui, je suis très fort.

Je froissai mes notes pour en faire une boule que je posai sur un coin de la table.

« C'est drôle, l'amour. Pas dans le sens « amusant », non, je parle de l'effet qu'il procure. Pendant

près de trente ans, j'ai joué les dominants sans jamais tomber amoureux. J'éprouvais de la tendresse pour mes soumises, je voulais leur procurer du plaisir, mais je ne les aimais pas.

« C'est la liberté totale. Vous n'attendez rien de personne. Pas d'engagement émotionnel. L'autre ne peut pas vous atteindre. Enfin, physiquement peut-être, pas affectivement. Si vous voulez la liberté, oubliez l'amour.

« Lorsqu'on aime, on a la capacité de faire souffrir son partenaire non seulement dans son corps, mais aussi dans son âme. Et même si les blessures guérissent, elles laissent des stigmates. Mais s'il y en a trop, on ne ressent plus rien. La peau s'épaissit comme une cuirasse.

« Il faut vraiment être débile pour tomber amoureux.

J'observai une pause pendant que chacun digérait l'information.

« L'amour vous oblige à accomplir des choses inouïes, poursuivis-je. Il vous empêche de dormir. Il vous rend malade, il vous rend fou. Pour un dominant que se respecte, c'est le comble de la folie.

Les deux femmes du premier rang avaient l'air perplexe. J'évitais de regarder Abby.

« J'ai vécu pendant plus de dix ans sans amour. Ensuite, tout a basculé. Je vais être franc. L'amour, c'est dur. Ça exige des efforts. C'est parfois même dangereux. Mais j'échangerais volontiers vingt ans sans amour contre une seule heure avec. Parce que je sais d'expérience qu'il n'y a rien de plus beau, de plus merveilleux, de plus gratifiant, de plus précieux. Je suis peut-être débile et inconscient, mais je préfère les chaînes de l'amour à toute la liberté du monde.

Je louchai vers le fond de la salle et croisai le regard d'Abby. Elle me fixait, les joues ruisselantes de larmes.

« Quant à vous donner le mode d'emploi d'une relation stable entre un dominant et une soumise, j'en serais bien incapable parce que j'ai démoli la mienne. En tout cas, je sais une chose : la vie n'a pas de sens sans amour.

J'aurais voulu en dire plus, mais j'étais terrassé par le chagrin et la culpabilité. Je me cramponnais à la table pour ne pas chanceler.

— Désolé, murmurai-je dans le micro, les yeux baissés.

Il me fallait retrouver Abby d'urgence. Je descendis de l'estrade. J'entendis vaguement une salve d'applaudissements. Des gens m'assenèrent des bourrades dans le dos. Quelques-uns m'adressèrent la parole, mais j'étais obnubilé par une seule chose.

Abby.

Je m'élançai vers le fond de la salle. Je slalomai dans la foule en évitant ceux qui cherchaient à me parler. Ce qui était de la dernière impolitesse. Je contournai un géant qui me barrait la route et parvins enfin au dernier rang.

Le siège était vide.

Je stoppai net.

Elle m'a quitté.

Je me pétrifiai, la respiration coupée.

Elle m'a quitté.

Je suffoquai

Elle m'a quitté.

— Nathaniel !

Je relevai brusquement la tête et pivotai sur la droite. Au milieu de la rangée, les yeux plein de larmes, mon univers, ma vie, mon amour me tendait les bras.

Je franchis les quelques mètres qui nous séparaient.

— Abby... Pardonne-moi.

Je l'étreignis de toutes mes forces, submergé de bonheur.

— Si tu savais comme je t'aime.

Elle renifla.

— Je t'aime aussi.

Je gardai le silence. Tout avait été dit. On verrait plus tard. *Pourvu qu'il y ait un plus tard.* J'avais besoin de la serrer contre moi. Sentir son souffle sur ma joue, son cœur battre à l'unisson du mien. Tout rentrait dans l'ordre.

Elle recula et releva la tête.

— Embrasse-moi.

J'effleurai ses lèvres. Une fois. Deux fois. À la troisième, elle me sauta au cou et m'embrassa follement.

Un tonnerre d'applaudissements salua la performance. Elle sourit tout contre ma bouche et m'embrassa encore.

— Je suis disposée à te parler, dit-elle. Et même à t'écouter.

Je lui pris la main et emmêlai mes doigts aux siens.

— Viens, on s'en va.

Nathaniel

Nous n'échangeâmes pas un mot en remontant dans notre chambre, main dans la main. Une fois à l'intérieur, je la poussai sur le canapé, m'installai à ses côtés et l'enlaçai.

— Tu es un beau salaud, grinça-t-elle.

— Je sais.

Elle secoua la tête.

— Dire que tu m'as presque forcée à faire une pipe à un inconnu... Je ne sais pas ce qui m'écœure le plus : que tu l'aies envisagé ou que j'aie failli t'obéir.

Je n'arriverais jamais à chasser le tableau de mon esprit : ma femme à genoux devant ce type en train de se débraguetter.

— De toute façon, j'allais prononcer mon mot d'alerte. Tu m'as devancée. Comment as-tu pu croire une seule seconde que j'en avais envie ?

— Ça m'a secoué de te voir danser et flirter avec tous ces mecs. Tu t'éclatais comme jamais. Et quand tu t'es collée à ce blanc-bec... Bref, comme on avait parlé d'un plan à trois, je me suis dit que c'était peut-être le bon moment.

— Sans me consulter ?

— J'ai eu tort.

Même si jouer avec d'autres hommes ne figurait pas dans la liste des limites à ne pas franchir, nous étions partis du principe que, si un tiers entraît en lice, il ne serait pas question de rapports sexuels. J'avais posé cette condition sans même lui demander son avis.

Elle pressa ma main dans la sienne.

— Tort ? Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd. Il faut dire que ta Charlène m'avait mis la tête à l'envers. Je ne la supporte pas, celle-là. C'est comme ça, je n'y peux rien.

— Charlène ne posera plus de problème.

— Tu ne peux pas la renvoyer à cause de moi. Sinon, tu auras la justice aux fesses.

— Je n'ai pas l'intention de la renvoyer. Elle est trop compétente. L'association marche très fort depuis qu'elle tient les rênes.

Elle fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Rien ne nous oblige à conserver le siège à Manhattan. J'ai décidé de le déplacer à Boston. Charlène a de la famille là-bas, paraît-il. Je ne serai plus en contact direct avec elle. Elle aura à rendre compte à l'un de nos cadres.

— Je n'en demande pas tant.

— Ce n'est pas pour toi que je le fais, c'est pour nous.

Elle comprit le sens de mes paroles et je vis le soulagement se peindre sur son visage. Les rides d'anxiété qui creusaient son front disparurent. Pas pour longtemps.

— Et si elle refuse ?

Je lui caressai la paume du pouce.

— Je lui ai parlé ce matin. Elle est enchantée. D'ailleurs, elle est déjà partie et elle a posé quelques jours de congé pour chercher un appartement là-bas.

— Et si... non, ça ne fait rien.

Je devinai ce qu'elle voulait dire, et je la connaissais trop bien pour savoir que c'était important pour elle.

— Si elle avait refusé, elle aurait immédiatement pris la porte, dis-je. Tu comptes davantage pour moi que n'importe quoi... la société, l'association, le personnel et j'en passe. Enfonce-toi bien ça dans le crâne.

Elle se tourna vers moi, les yeux embués de larmes. Je m'en voulais de ne pas avoir réagi plus tôt.

— Je veux qu'on parle de la nuit dernière, repris-je.

— Ce n'est pas ce qu'on vient de faire ?

— Je n'ai pas fini. Mon attitude est impardonnable et les excuses ne suffisent pas. Je mérite une punition. Le fouet ou la canne, à toi de choisir.

Elle tressaillit.

— Impossible.

— Bien sûr que si.

— Je ne sais même pas m'en servir.

— Il y a un début à tout.

J'avais beau m'y attendre, sa réponse me stupéfia.

— Je ne peux pas. Ce serait comme si je me punissais moi-même.

De son point de vue, c'était logique.

— Je vois, répondis-je. Je n'y avais pas pensé.

La lueur espiègle que j'aimais tant s'alluma dans ses yeux.

— En revanche, tu vas me copier deux mille fois : *Je suis un beau salaud et je ne recommencerai plus.*

Je m'étranglai.

— Deux mille fois ?

— Ce n'est pas assez ? Je ne suis pas une Dominante, moi, je n'y connais rien. Trois mille, peut-être ?

— Si c'est ce que tu veux, d'accord.

— J'ai trouvé ! s'exclama-t-elle d'une voix vibrante d'enthousiasme.

Je frémis.

— Oui ?

— Tu n’as qu’à décider toi-même. Je te laisse juge.

— C’est diabolique, mais ça me plaît. Je la ressortirai celle-là. (J’éclatai de rire, l’attirai à moi et déposai un baiser sur ses lèvres.) Encore une chose. Les scènes en public. Après ce qui vient de se passer, je veux définir les règles une bonne fois.

— C’est-à-dire ?

— Je sais que jouer avec Luke et Jeff ne t’a pas déplu. Tu aimes qu’on te regarde. Je n’ai rien contre, mais à l’avenir, je crois qu’il serait plus sage de nous limiter à la salle de jeux.

— Et dans les lieux publics, il n’y a aura que nous deux, ajouta-t-elle.

— Oui.

— Ça me va. Ça ne te dérange pas, tu es sûr ?

— Sûr. J’aime ça, moi aussi.

— Tant mieux.

— Je ne veux pas revivre ce cauchemar, repris-je gravement. Tu fais partie de moi. Te perdre serait comme être amputé d’un membre.

— Pareil pour moi. Je n’imagine pas vivre sans toi.

Je la serrai dans mes bras et capturai sa bouche avec ardeur. La boucle était bouclée. Nous nous étions meurtris l’un l’autre et puis nous nous étions retrouvés. Rien n’était irréversible. La vie à deux n’était pas un long fleuve tranquille. Elle m’avait pourtant prévenu qu’il fallait se donner du mal quand ça en valait la peine. J’aurais dû l’écouter.

Elle voulait certainement dire que notre couple n’avait pas de prix à ses yeux.

Au retour, notre union s’en était trouvée renforcée. Nous avons bien failli nous brûler les ailes, mais nous en étions sortis encore plus soudés. Et puis, nous avons défini de nouvelles règles du jeu, et je découvrais que repousser sans cesse les limites était fort divertissant.

Ce soir-là, trois semaines après la conférence, le groupe au grand complet s’était réuni dans le garage que Daniel avait mis à notre disposition. Abby et moi avons décidé de jouer au docteur. Pour elle, l’exhibitionnisme était une pulsion ludique. Elle ne recherchait pas de contact plus étroit, je l’avais compris. La scène que nous allions improviser ne pouvait donc que lui plaire.

Je retroussai les manches de ma blouse blanche et me tournai vers Abby, allongée en tenue d’Ève sur la table d’examen.

— Quel est votre nom ? demandai-je.

— Ces informations ne figurent pas dans votre dossier, docteur ? (Rires du public). Je croyais que c’était l’une des premières choses qu’on vous enseignait à la fac. Vous n’allez pas me retirer la vésicule biliaire, hein ? J’ai vu ça un jour à la télé. Les erreurs médicales, vous savez...

Je souris. J’adorai sa joyeuse insolence en pleine démo.

— La patiente refuse de collaborer, dis-je, feignant de rédiger un compte rendu. Il ne s’agit pas de l’ablation de votre vésicule biliaire. Je ne suis pas chirurgien, au cas où vous ne l’auriez pas remarqué. Cela dit, pourriez-vous m’expliquer l’objet de votre visite ?

Nous n'avions pas répété, donc je n'avais aucune idée de ce qu'elle allait répondre. Vive l'improvisation. Avec son imagination débridée, il fallait s'attendre à tout. Ça promettait.

— Mon Maître m'a envoyée.

— Je vois. Pour quelle raison ?

— Nous allions faire l'amour pour la première fois, mais j'ai refusé quand j'ai vu la taille de sa bite. Je lui ai affirmé que ça ne rentrerait pas. Il m'a assurée du contraire, et me voilà. Je lui ai dit qu'il me fallait une preuve médicale.

— Vous me demandez de vérifier si votre Maître peut vous baiser ?

— Oui, mais j'espérais qu'il se déplacerait, pas moi.

— Pourquoi serait-il venu ?

— Pour que vous lui disiez que sa queue est trop grosse. C'est pour ça que je voulais une preuve médicale.

— Donc il a une grosse queue ?

— Pas grosse. Gigantesque.

— Ce n'est pas ainsi que nous allons procéder. Puisque nous ne pouvons rien faire pour cette gigantesque queue, c'est vous que nous allons ausculter. Déplacez-vous. Les fesses à l'extrême bord de la table, les pieds dans les étriers.

Elle s'exécuta en grommelant, offrant une vue parfaite de sa chatte parfaitement épilée.

— Apparemment, tout va bien, commentai-je. Mais je ne pourrai l'affirmer avec certitude avant d'avoir procédé à un examen approfondi. Avez-vous déjà eu des relations sexuelles ?

— Oui.

— Je vais d'abord tester votre réactivité au toucher.

Je glissai un doigt le long de sa jambe, de haut en bas puis de bas en haut, histoire de la mettre en train. Elle se mit à gigoter, essayant de m'attirer là où elle le voulait. Ma main s'abattit sur son entrejambe.

— Cessez !

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais je la fis taire.

— Silence. Je dois me concentrer.

Je repris mes caresses. Je fis danser mes doigts sur ses cuisses pour stimuler chacune de ses terminaisons nerveuses.

— Vous sentez comme vous êtes excitée ? Je vous ai à peine touchée que déjà, vous mourez d'envie d'être comblée.

Elle ne répondit rien.

— N'est-ce pas ?

— Oui, docteur.

— Vous avez perdu de votre superbe, on dirait.

— Non, docteur.

Satisfait, je promenai mon doigt à l'orée de sa fente et chatouillai son clitoris. Elle décolla les

hanches pour accentuer ce contact.

— Question excitation, tout paraît en ordre. Voilà qui devrait rassurer votre Maître.

Je répétais mon petit manège encore et encore, sans jamais la pénétrer ni effleurer son clito gonflé.

— Je crois qu'il est temps de passer à la suite, dis-je. Savez-vous de quoi il s'agit ?

Elle secoua la tête.

— Exprimez-vous pour que mes étudiants vous entendent.

— Non, docteur. Je l'ignore.

Sans lui laisser le temps de réfléchir, je me penchai pour lui brouter le minou. Elle se cabra d'instinct. Je posai les mains sur ses hanches pour la forcer à se rallonger et relevai la tête le temps de lâcher : « Vous allez voir si je vous y reprends », avant de recommencer à torturer sa chair palpitante dans ma bouche.

Je m'y attardai longuement. Je voulais la pousser dans ses derniers retranchements. Je léchai, picorai, croquai, mordillai, frôlant de loin en loin son clito affolé à grands coups de langue. Je m'interrompis quand des spasmes trop violents la secouèrent, m'indiquant qu'elle était sur le point d'exploser.

Je m'écartai pour défaire mon pantalon.

— Voyons voir si votre Maître est aussi gros que moi. Qu'en dites-vous ?

Elle haussa un sourcil dubitatif.

— Non, docteur. Je crois que c'est vous.

— Donc, si ma queue peut rentrer, la sienne ne devrait pas être en reste.

— Je ne pense pas que...

Je plaquai la main sur sa bouche.

— Vous n'êtes pas ici pour penser.

Elle secoua la tête sans mot dire.

— Votre Maître m'a appelé, figurez-vous, poursuivis-je. Il m'a demandé de vous enfiler afin de procéder à un examen complet. Seulement avec les doigts.

Je remontai la fermeture Éclair.

— Ce qui signifie que vous allez devoir solliciter votre imagination.

Elle fit la moue. Elle ne s'y attendait pas.

— Pauvre petite. Ne vous bilez pas. Mes doigts magiques vont vous procurer de sacrées sensations. (Je m'acharnai de nouveau sur sa fente.) Votre Maître vous a interdit de jouir, je vous signale. En cas de désobéissance, j'ai le droit de vous punir à ma guise.

Elle émit un grognement.

— Pour votre gouverne, j'ai passé un temps fou à chercher le pied de gingembre parfait. Je l'ai soigneusement pelé. Il est tout beau, tout lisse et il n'attend qu'un écart de votre part.

— Cela n'arrivera pas, docteur.

J'introduisis sans ménagement deux doigts dans son vagin.

— Nous verrons. En voilà deux. Que diriez-vous d'un troisième ? (Je me mis à pomper sans hâte.)

Oh que vous êtes étroite ! Mais vous vous distendez à merveille pour mieux m'absorber.

Ses paupières papillonnèrent.

— Ça vous plaît ? Vous n'avez encore rien vu. (Je glissai un troisième doigt et repris mes va-et-vient.) Oui, vous pourrez accueillir votre Maître sans aucun problème.

Elle respirait à petits coups, au bord de la rupture.

— Avez-vous terminé, docteur ?

— J'en suis loin. (Je retirai mes doigts et les lui mis sous le nez.) Nettoyez-moi ça.

Elle se mit à sucer avec application et je dus faire appel à tout mon sang-froid pour ne pas arracher mon pantalon et remplacer mes doigts par ma queue.

— Assez ! ordonnai-je. J'ai oublié de vérifier une petite chose.

— Je ne pourrai pas en supporter davantage, gémit-elle.

— Oh que si, vous le pouvez. Et vous le ferez.

Je contournai la table. Elle me suivit du regard, essayant d'anticiper mes gestes. Je ne la fis pas moisir longtemps : je me penchai et me jetai sur son téton comme un prédateur sur sa proie avant d'y poser une pince.

Elle laissa échapper un soupir.

— Alors, cela vous excite davantage ou pas vraiment ? demandai-je.

— Ceci fait-il toujours partie de l'examen, docteur ?

— Non, je profite de la situation.

— Ce n'est pas juste.

— Ça m'est égal. Répondez à ma question.

— Davantage, docteur.

— Brave fille.

Je m'attaquai à l'autre téton, le mordillai et l'ornai à son tour d'une pince.

— Et là ? Plus ou moins ?

— Plus, docteur.

Elle était à point. Je redescendis entre ses cuisses et soufflai sur son clitoris, souriant lorsque ses hanches s'agitèrent de soubresauts.

— Aimeriez-vous jouir ?

— Oui, s'il vous plaît, Maître.

Elle ne jouait plus. Parfait.

— Très bien. On rentre.

Elle rouvrit brusquement les yeux.

— Quoi ?...

Je posai un doigt sur ses lèvres.

— Le silence est d'or.

Elle geignit.

— Rhabillez-vous. On partira dès que vous serez prête.

Elle bondit sur ses pieds et ôta les pinces elle-même, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant. Dans l'intervalle, j'allais saluer Daniel et Jeff. Elle me rejoignit en se tortillant en tous sens, à moitié pâmée. Je posai une main au creux de ses reins.

— Vous ronronnez ? lui chuchotai-je à l'oreille.

— J'essaie de vous envoyer un message subliminal pour vous dire que je suis fin prête, Maître.

Pauvre Abby, elle était sens dessus dessous.

— Tiens, voilà Cole. J'ai justement un mot à lui dire.

Elle marmonna en allemand quelque chose que je traduisis librement par : « Bordel, on fiche le camp ! »

Je lui assénai une claque sur les fesses.

— Je plaisante. On y va.

— Merci, Maître.

Nous habitions à une vingtaine de minutes de chez Daniel, et j'avais l'intention de continuer à titiller Abby pour mettre ses sens en ébullition, le corps en feu, prête à être cueillie.

— Ça vous a plu ? demandai-je.

— Oui, Maître. Beaucoup.

— Qu'avez-vous préféré ? Personnellement, j'ai bien aimé vos gémissements quand j'ai commencé à vous sucer.

Elle grimaça pour me faire comprendre qu'elle voyait clair dans mon jeu : j'allais la torturer mentalement pendant tout le trajet jusqu'à la maison. Je ravalai un éclat de rire en la voyant retirer son chemisier. Comme de juste, elle ne portait rien dessous. La voiture fit une brusque embardée.

Je me concentrai sur la route.

— À quoi jouez-vous ?

— Vous ne trouvez pas qu'il fait chaud dans la voiture, Maître ?

— Oui, surtout depuis que vous avez enlevé votre chemisier.

Elle se renversa sur son siège.

— Mmm... Ça me gratte.

— Ah bon ? Où ça ?

Elle se caressa un téton.

— Juste là. Aaaah... ça va mieux.

— Abigaïl... !

— Vous transpirez, Maître.

— Ça ne m'étonne pas.

— Je ne sais pourquoi ça me démange comme ça. Et vous ?

Concentre-toi sur la route. Concentre-toi sur la route. Concentre-toi sur la route.

— Non, je ne crois pas.

Sa main erra sur ma cuisse et remonta vers mon entrejambe.

— Vous êtes raide, pourtant, Maître. Je vois votre érection d’ici. Voulez-vous que je m’en occupe ?

— Pas dans la voiture.

Elle me caressa à travers l’étoffe de mon pantalon.

— Je me vois dans l’obligation de vous contredire. Voyons un peu ce que vous avez sous le capot.

— Pas terrible, le jeu de mots.

— Je sais. Je ne peux pas réfléchir tellement je suis excitée. Je vous veux en moi, là, tout de suite.

— Je conduis, Abigaïl.

Elle baissa la fermeture Éclair.

— Arrêtez-vous, alors.

Nous roulions sur une petite route, déserte à cette heure tardive.

— Vous voulez que je vous baise dans la voiture ?

— Dans la voiture. Sur la voiture. Contre la voiture. Dans l’ordre ou dans le désordre.

Je me garai sur le bas-côté et éteignis le moteur, peu désireux d’attirer l’attention sur nous.

— À l’arrière et en vitesse.

Elle défit sa ceinture de sécurité.

— Je ne pensais pas que vous me prendriez au mot.

— Vous me sous-estimez. À quatre pattes sur la banquette. Face à la lunette arrière. Relevez votre jupe.

Je sortis ma queue et commençai à me branler.

— Dépêchez-vous.

Elle se hâta de s’accroupir sur le siège.

Son joli cul rebondi me fit regretter de ne pas avoir de lubrifiant sous la main.

Je jetai un coup d’œil alentour pour m’assurer que nous étions seuls. Je me plaquai contre son dos, impatient de me noyer en elle.

— Je vous prendrai par-derrière à la maison, vous ne perdez rien pour attendre. Au fait, avez-vous déjà fait cela au lycée, Abigaïl ?

Elle gémit quand je la pénétrai.

— Jamais, Maître. J’étais sage.

— Jusqu’à ce que vous me rencontriez.

— Oui. Vous m’avez dévergondée.

Je lui agrippai les cheveux, plongeai plus loin et entrepris de la pilonner.

— J’aime savoir que je suis le premier. Les filles sages ne se font pas baiser sur les banquettes arrière, n’est-ce pas ?

— Jamais, Maître.

Je lui flanquai une bonne fessée.

— Criez, ne vous gênez pas. Montrez-moi à quel point vous êtes ravie que je me sois arrêté. Prouvez-moi que vous êtes une vilaine fille qui mérite de se faire tringler en voiture.

Je lui harponnai les hanches et continuai à la marteler sans trêve. Chacun de mes coups de reins la clouait contre le cuir.

— Encore, Maître, encore, réclama-t-elle au troisième.

Je lui assénai une nouvelle claque sur le cul.

— Oui, oui, oui, scanda-t-elle en rythme.

Je m'enfonçai jusqu'à la garde et m'immobilisai. Je flattai son clitoris.

— Vous n'avez droit qu'à un seul orgasme. Vous vous réserverez pour tout à l'heure.

Je recommençai à la pilonner, frictionnant son bouton du doigt pour la propulser au sommet de l'extase.

Quelque part, la sirène d'une voiture de police se mit à couiner. Je jetai un regard circulaire. *Merde.*

J'accélérai encore. Impossible de m'arrêter.

— Jouissez pour moi.

Le hullement s'amplifia. Abby releva la tête au moment où le gyrophare rouge et bleu fonçait sur nous. Je malaxai son clitoris avec plus de vigueur.

Elle renversa la tête en arrière et contracta son vagin autour de moi pendant qu'elle s'envolait vers les cimes.

Je bougeai plus fort, de plus en plus vite sans lâcher des yeux les phares qui s'approchaient.

J'y étais presque.

Presque.

Presque.

Je m'épanchai à gros bouillons dans un râle. Puis je l'enveloppai dans mes bras et la plaquai contre le siège, quelques secondes avant que la voiture nous dépasse.

La respiration heurtée, le cœur battant, je desserrai mon étreinte et souris quand elle tourna la tête vers moi.

— Ouf, c'était moins une !

— J'étais sûre qu'ils en avaient après nous, fit-elle, les joues rosies comme souvent après une bonne partie de jambes en l'air.

Elle n'avait pas du tout l'air effrayée, au contraire. Je repoussai des mèches humides collées sur son front et l'embrassai.

— Ils doivent surveiller les faits et gestes de la vilaine fille que vous êtes.

Elle rit.

— Ç'aurait été drôle.

— Non, je ne crois pas.

— Bien sûr que si.

Je m'écartai pour mieux la regarder.

— Que vais-je faire de vous, Abby West ?

J’entendis un sourire dans sa voix.

— Vous aviez l’air de le savoir parfaitement, il y a à peine cinq minutes.

Un autre véhicule arrivait, toutes sirènes hurlantes.

On aurait intérêt à y aller avant que je me fasse arrêter le pantalon baissé. J’apprécie l’exhibitionnisme mais pas au point d’être poursuivi pour outrage aux bonnes mœurs.

À peine avons-nous eu le temps de nous rhabiller, regagner nos sièges et reprendre la route que la voiture de police se profilait dans le rétroviseur. Je me rangeai sur le côté pour la laisser passer, je glissai un regard vers Abby et m’emparai de sa main en souriant.

— On l’a échappé belle.

— On se fera prendre un jour, ça nous pend au nez.

— Non, pas avec mon talent.

Elle entremêla ses doigts aux miens.

— Surtout avec votre talent, Maître. On rentre à la maison ?

Je portai sa main à mes lèvres.

— D’accord. Je tiens toujours mes promesses, moi.